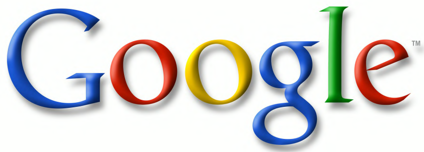
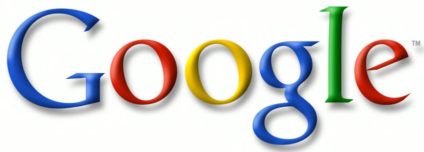
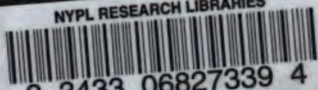



Google





LES ADIEUX

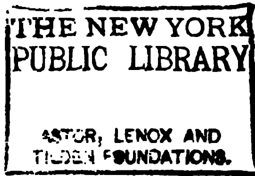
D'ADOLPHE MONOD

A SES AMIS ET A L'ÉGLISE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
Rue des Grès, 11. — 1857.



Adolphe Monod


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LES ADIEUX

D'ADOLPHE MONOD

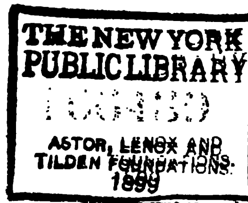
A SES AMIS ET A L'ÉGLISE

OCTOBRE 1855 A MARS 1856

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cᵉ, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

1857


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

PRÉFACE

M. Adolphe Monod a été enlevé à l'Église le 6 avril 1856, après une maladie de deux années. Six mois de repos et d'inaction forcée, puis six mois d'un ministère continué malgré les progrès de la maladie; enfin près d'une année de souffrances, et de souffrances croissant toujours (il l'a dit lui-même) en intensité et en continuité : ainsi se répartit cette dernière période de sa vie. Les discours qu'on va lire ont été prononcés dans l'automne de 1855 et l'hiver de 1856, depuis le temps où il apprit que son mal était sans remède, jusqu'au jour où Dieu avait marqué le terme de sa prédication en même temps que de ses souffrances.

C'est vers la fin de septembre (1855) que M. Monod et sa famille connurent toute la gravité de sa maladie. Sans perdre encore ni l'espoir ni le désir de se relever, et de voir le Seigneur accomplir en lui ce que l'art humain n'espérait plus, dès ce moment il se prépara paisiblement à déloger, si telle était la volonté de Dieu, et sentit le besoin de se tenir encore plus près

de lui. Aussi, quand un ami, son collègue dans le ministère, lui parla de la communion « comme d'un « moyen de grâce trop négligé et très puissant, et lui « conseilla de s'en servir abondamment, » il se rendit volontiers à ce conseil. Il résolut de prendre chaque dimanche la communion, et d'admettre tour à tour à la partager les amis qui en exprimeraient le désir. Mais il voulut faire plus encore. Deux fois en quelques jours il avait pu adresser à sa famille des exhortations d'une assez grande étendue ; encouragé par ce premier essai, il pensa que la communion hebdomadaire lui fournirait l'occasion d'exhorter, chaque semaine, un petit auditoire d'amis. Telle fut l'origine de ces *réunions du dimanche;* la première eut lieu le 14 octobre 1855, et elles se succédèrent sans interruption jusqu'au 30 mars 1856.

Avec l'occasion de prêcher encore l'Évangile, M. Monod trouva celle de montrer l'esprit de largeur chrétienne dont il était animé ; cet esprit qui faisait de lui, non pas seulement l'homme de *son* Église, mais l'homme de l'Église fidèle tout entière. Tous ceux qui partageaient sa foi, quelle que fût d'ailleurs leur dénomination particulière, étaient pour lui des frères ; et tour à tour des pasteurs des Églises Réformée, Luthérienne, Indépendante, Wesleyenne, présidèrent à cette fête de l'amour fraternel, au chevet du frère malade et mourant. Ainsi, à la douceur de travailler pour l'Évangile, il joignait la douceur de travailler pour « cette Église de l'avenir, que tous pressentent, »

comme il l'a dit lui-même, et au-devant de laquelle il voulait marcher[1].

Le service se célébrait dans la chambre du malade. Une table placée auprès de son lit portait le pain et la coupe; devant cette table prenait place le pasteur officiant. La famille de M. Monod, avec un petit nombre d'amis, en tout de trente à quarante personnes, occupaient autour de lui des places, toujours en trop petit nombre, quelque réserve que l'on dût s'imposer dans les admissions, en s'attachant surtout à faire varier le petit auditoire, et à recevoir ainsi successivement tous ceux qui avaient demandé à venir[2]. Une invocation, un chant, une prière, la lecture d'un chapitre de la Bible, puis la distribution des éléments, tel était l'ordre du service. Quand la cène était distribuée, M. Monod prenait la parole; et ce qu'il y avait alors dans son accent de paisible sérénité, d'amour profond et chrétien pour ceux qu'il exhortait, souvent d'énergie et de pénétrante éloquence, ceux qui l'entendirent en d'autres temps peuvent s'en faire quelque idée; ceux-là seuls le peuvent

[1] Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs de retrouver ici les noms des pasteurs qui ont successivement présidé ce service. Ce sont MM. Frédéric Monod, Guillaume Monod, Meyer, GrandPierre, Gauthey, Vaurigaud (de Nantes), Vallette, Armand-Delille, Vermeil, Fisch, Jean Monod, Edmond de Pressensé, Petit, Paumier, Zipperlen, Hocart, Louis Vernes, Boissonnas et Vulliet.

[2] Au mois de mars, les forces diminuées de M. Monod ne lui permirent plus de recevoir ses auditeurs dans sa chambre pour une heure entière; et dans les quatre dernières réunions, ils durent se tenir debout auprès de son lit pour entendre son exhortation; puis on passait dans une pièce voisine, où se célébrait la communion; elle était portée au malade par le pasteur officiant.

dire, ou sentir, qui l'ont entendu dans ces derniers jours.

Le service, on l'a vu plus haut, était né des circonstances, sans être ni cherché ni prévu. Les paroles du pasteur malade n'avaient pas plus d'apprêt. Souvent ce n'était plus le prédicateur, c'était un frère souffrant et près de déloger qui donnait à ses frères des conseils tirés de sa propre expérience, avec une simplicité, une familiarité que le lecteur retrouvera tout entières. Mais souvent aussi revenait la voix sonore, le tour vif et imprévu, l'accent rapide et entraînant d'autrefois. Privé d'une prédication qui était sa vie, il aimait cette prédication nouvelle, si réduite qu'elle fût, et par l'état du malade et par les difficultés des circonstances. Il parlait selon ses forces, toujours trop petites pour lui permettre une longue fatigue. Il ne pouvait, on le pense bien, supporter un long travail de préparation; aussi, les premiers temps, il se contentait de méditer quelques moments sur les idées qu'il se proposait de développer. Ces idées lui étaient fournies par quelque expérience, quelque réflexion nouvelle que la semaine avait apportée; ou bien il s'entretenait avec un de ceux qui l'entouraient sur le sujet qu'il pourrait choisir; souvent aussi la souffrance se chargeait de le lui fournir, et il se plaisait alors à montrer comment le chrétien doit en user pour glorifier Dieu.

Plus tard, voyant que sa vie se prolongeait, et que Dieu l'appelait à souffrir et à parler du sein de sa souffrance plus longtemps qu'il n'avait pensé, il voulut

réunir les allocutions qui suivraient sous une forme commune; de là deux séries de discours : dans l'une il donna, sous le nom de ***Regrets d'un mourant***, des conseils tirés de son expérience; dans l'autre il fit connaître les principaux ***Résultats***[1] où cette expérience avait conduit sa foi. Il voulut alors se préparer avec plus de soin, dictant le samedi, ou dans la nuit du samedi au dimanche, des notes assez étendues, quelquefois presque autant que le discours lui-même, et se faisant relire ces notes peu de temps avant de parler. Mais il s'aperçut bientôt que cette méthode gênait sa liberté, par la répugnance qu'il éprouvait à ne pas remplir exactement le cadre tracé d'avance, et qu'elle lui donnait trop de fatigue, en lui faisant souvent dépasser la mesure de ses forces pour suivre jusqu'au bout ses développements. Aussi, après quatre allocutions ainsi préparées, celles du mois de février, il revint pour les suivantes à son ancienne habitude.

On s'étonnera sans doute que souffrant jour et nuit des douleurs presque toujours vives et souvent extrêmes, M. Monod pût soutenir la fatigue d'une réunion tenue auprès de son lit chaque dimanche pendant une heure entière, et celle d'un discours, même de quelques pages, à composer et à prononcer. On a vu de quelle manière il se préparait à parler, dans les moments de liberté que la douleur lui laissait ou qu'il sa-

[1] Les titres que nous donnons ici sont de M. Monod lui-même. La première série comprend les numéros XIII-XVIII; la seconde, les numéros XIX-XXIII, auxquels il faut joindre le numéro X, comme il l'a indiqué lui-même (page 134).

vait lui enlever. Quant à la fatigue qu'il éprouvait à les prononcer, elle était grande assurément; encore que les organes de la parole eussent conservé une vigueur singulière, et qu'on s'étonnât de retrouver une voix aussi ferme dans ce corps brisé, l'effort d'attention qu'il fallait faire pour recueillir ses pensées et improviser des paroles, souvent au moment même où l'aiguillon de la souffrance se faisait le plus sentir, — cet effort ne pouvait manquer de réagir sur la douleur et de l'irriter encore. Mais Dieu lui dispensait chaque dimanche, comme chaque jour, la mesure de soulagement, ou la mesure de patience et d'énergie, qui lui était nécessaire. Quelquefois la douleur était suspendue, ou du moins adoucie; quelquefois il la dominait pour pouvoir parler. Souvent les heures qui suivaient le service étaient des heures plus douloureuses, surtout dans les premiers temps. Il le savait, mais il s'y résignait volontiers. « Je souffre beaucoup, di- « sait-il un dimanche soir; mais il faut qu'il en soit « ainsi dans la nuit du dimanche au lundi; c'est un « sacrifice que j'offre volontiers à Dieu. » Et encore, dans une prière : « S'il me faut chaque semaine ga- « gner par une douleur redoublée le privilége d'an- « noncer ta parole, que ta volonté soit faite, et non « la mienne ! » Le 25 novembre (nous aimons à faire parler M. Monod lui-même, pour mieux apprendre au lecteur avec quels sentiments il considérait sa prédication nouvelle) : « J'ai beaucoup souffert ce matin; « il y avait lieu de craindre que je ne pusse pas par-

« ler : eh bien, Dieu a suspendu ma douleur pendant « une heure, tout exprès pour me permettre de le « glorifier, et il m'a accordé la grâce d'exercer ce pe- « tit ministère, qui m'est une si grande consolation. » Et enfin le 2 mars, un mois avant sa mort : « Voici « encore un dimanche que Dieu m'a permis d'adres- « ser quelques mots à notre petite assemblée, malgré « ma faiblesse croissante et dont mon accent rendait « témoignage. Qu'il daigne me soutenir jusqu'à la « fin, et m'accorder, s'il est possible, (car je n'ai « garde de lui rien prescrire,) la grâce de ne cesser de « proclamer son nom que quand je cesserai de vivre. »

Dieu l'a soutenu jusqu'à la fin, Dieu lui a fait la grâce dernière qu'il demandait. Depuis le dimanche 14 octobre, le service eut lieu chaque dimanche, pendant près de six mois. Le 23 mars, jour de Pâques, il put prononcer son dernier discours sur la résurrection de Jésus-Christ, après une longue incertitude, il est vrai, et avec une si grande difficulté, qu'il parut s'évanouir en articulant les derniers mots. Le 30 mars, bien que sa faiblesse eût rapidement augmenté les jours précédents, qu'il fût incapable de prendre presque aucune nourriture, et que la difficulté à parler fût extrême, « sachant à peine s'il pourrait se faire entendre, il re- « cueillit le peu de forces qu'il avait, pour glorifier « l'amour éternel et infini de Dieu, » et finit par une prière d'action de grâces toute sa prédication sur la terre. Du 30 mars au 6 avril, le déclin fut encore beaucoup plus rapide ; M. Monod n'avait plus la force

de parler même à sa famille ; et l'on se demanda s'il fallait contremander la réunion convoquée pour le 6 avril. Mais ce jour-là, l'heure n'était pas venue que Dieu retirait à lui son serviteur, exauçant ainsi sa prière souvent répétée : « Que ma vie ne s'éteigne « qu'avec mon ministère, et que mon ministère ne « s'éteigne qu'avec ma vie. »

Il nous reste à présenter au lecteur divers éclaircissements sur les discours contenus dans ce volume.

On se demandera comment ils ont été reproduits; car on a pu voir que pas un ne fut rédigé d'avance par l'auteur. Dès l'origine, les enfants de M. Monod s'occupèrent de les recueillir. A l'aide de la mémoire, et de notes fort étendues, où souvent presque rien ne manquait, on parvint à les reproduire avec une grande fidélité, fidélité qui allait croissant avec l'habitude. Ce travail se fit d'abord à l'insu même de M. Monod, et toujours sans qu'il y prît lui-même aucune part. Le seul de ces discours revu par lui est le vingtième, ayant pour titre l'*Écriture*. Il se le fit lire deux fois, le corrigea même avec soin, et y fit des changements assez considérables; ajoutons qu'il s'est étonné, dans cette occasion, de trouver ses paroles aussi exactement reproduites.

Ainsi la rédaction n'était guère qu'un travail de plume : copier les notes prises par diverses personnes, en les complétant les unes par les autres, ou à l'aide de la mémoire, à cela se réduisait tout le travail. Pour

les derniers discours, on parvint à une fidélité à peu près parfaite. Les premiers furent reproduits aussi avec une assez grande exactitude; le premier seul a été écrit de mémoire; mais ceux qui l'ont entendu n'y verront rien qu'ils ne reconnaissent, et chacun y retrouvera la manière de l'auteur. Pour tout le volume on peut garantir, sinon d'avoir donné toutes les paroles de M. Monod, au moins de n'avoir donné que ses paroles. Et si, dans ces exhortations familières ainsi reproduites, il se rencontrait quelque négligence de langage, s'il manquait ici et là quelque phrase pour lier les idées ou les éclaircir, on a mieux aimé accepter un léger défaut, que de prêter à l'auteur ce qui ne serait pas de lui. Quelques passages ont paru exiger un très léger changement, qui en éclaircit le sens; mais ces corrections d'un texte qui n'était pas, après tout, tracé de la main de l'auteur, sont en fort petit nombre.

Parmi les titres des allocutions, deux ou trois seulement ont été donnés par l'auteur. — Les textes de l'Écriture imprimés en tête de plusieurs discours, ont été, pour la plupart, et notamment les derniers, désignés par lui, et lus sur sa demande avant qu'il prît la parole. On a donné, à la suite de quelques discours, des prières ou fragments de prières, dont il les avait accompagnés.

Le portrait placé en tête de ce volume est dessiné par un habile artiste, d'après un daguerréotype pris au mois de janvier 1856. Il sera apprécié de ceux qui

ont vu et entendu M. Monod dans les ***Réunions du dimanche.*** Ils le retrouveront tel qu'ils l'ont vu prononçant les ***Allocutions.***

Ce volume servira, nous l'espérons, à la gloire de Dieu et à l'avancement de son règne; selon cette belle parole de l'Épître aux Hébreux : « Tout mort qu'il « est, il parle encore. » Que le lecteur, tout en conservant le souvenir de l'homme à qui nous devons ce beau témoignage rendu à la puissance de la foi, regarde à celui de qui procède toute grâce excellente et tout don parfait. « N'oublions pas, disait M. Monod le « dimanche 2 mars au soir, d'arroser de nos prières « ce que nous plantons ainsi au nom du Seigneur, et « demandons-lui de ne pas permettre qu'une curiosité « stérile, ni même qu'une affection purement hu« maine, prenne la place que doit occuper ici, dans « celui qui parle et dans ceux qui écoutent, le pur « désir de glorifier Dieu. » C'est dans cet esprit que nous offrons ce volume au peuple de Dieu; qu'il l'accueille aussi dans cet esprit, saintement jaloux de rapporter toute gloire à celui qui donne tout bien. Mais qu'il nous soit permis aussi, en livrant ce volume au public, d'y faire admirer la bonté de ce Dieu fidèle. Voici bientôt un an que l'Église commença de s'alarmer pour la vie de M. Monod, et de redemander à Dieu ce serviteur, qu'il semblait marquer déjà de son sceau pour la vie éternelle. Après huit mois de prières, M. Monod lui était retiré, et huit mois de

quelles souffrances! Mais ce n'est pas en vain qu'il s'était senti, comme il l'a dit lui-même, « porté sur les « prières du peuple de Dieu. » En lui retirant et sa santé, et sa prédication, et sa vie, Dieu se réservait d'exaucer autrement ses prières et celles de ses frères pour lui : il voulait le mettre en exemple à tout son peuple. A la prédication de M. Monod il manquait le sceau de cette dernière et cruelle maladie; ceux qui l'entendirent aux jours de sa force, et qui le virent aux jours de sa faiblesse, diront si le prédicateur, dans toute la vigueur du corps et toute la liberté de l'esprit, a parlé plus efficacement, plus utilement à leur cœur que le chrétien malade et mourant. Et dans cette maladie, où Dieu faisait éclater ainsi en lui la puissance de la foi, il lui permettait encore de parler en son nom chaque dimanche; il le lui a permis jusqu'au dernier jour, et il a fait sortir de cette longue amertume ce petit livre, humble mais éloquent témoignage rendu à l'Évangile, unique peut-être dans l'histoire de l'Église, où l'on entendra redite, semaine après semaine, par un homme qui attendait la mort, sans oser la souhaiter, et redite avec une fermeté, une patience, une paix, une joie toujours croissantes, cette même doctrine de l'Évangile, telle qu'il l'avait connue, prêchée, vécue pendant les vingt-cinq années de son ministère. Gloire à Dieu!

Dans un sermon prêché le jour de Noël 1854, sur ce texte : « Pour toi, une épée transpercera ton

âme, » M. Monod, déjà malade depuis le commencement du printemps, prononçait quelques paroles que nous aimons à placer ici, pour faire voir comment Dieu a su vérifier en lui ce qu'il lui mettait alors sur les lèvres.

Il venait de montrer que la vie *crucifiée* est la véritable vie du chrétien et du ministre de la Parole de Dieu en particulier, et termina cette partie de son discours par ces mots :

« Que si, parmi ces croix qu'il vous donne à por-
« ter, il en est quelqu'une qui vous semble, je ne dis
« pas plus lourde à porter que les autres, mais plus
« compromettante pour votre ministère, mais capable
« de ruiner à jamais toutes les espérances de votre
« mission sainte ; si la tentation extérieure s'unit à la
« tentation intérieure ; si tout semble frappé, corps,
« esprit, cœur ; si tout semble enfin perdu sans retour,
« — eh bien, acceptez cette croix-là, dirai-je? ou cet
« assemblage de tant de croix, dans un sentiment par-
« ticulier de soumission, d'espérance et de gratitude,
« comme une infirmité dans laquelle le Seigneur va
« vous faire trouver une mission toute nouvelle ; sa-
« luez-la comme le point de départ d'un ministère
« d'amertume et de faiblesse, que Dieu a réservé pour
« la fin comme le meilleur, et qu'il veut faire plus
« abonder en fruits de vie que ne fit jamais votre
« ministère de force et de joie dans les jours passés ! »

I

TOUT DANS L'ÉCRITURE EST IDÉAL

(14 OCTOBRE 1855.)

Mes chers amis, frères et sœurs bien-aimés, avec qui je suis si heureux et si reconnaissant de pouvoir recevoir la chair et le sang de notre Sauveur, cette chair qui est « réellement une nourriture » et ce sang qui est « réellement un breuvage, » pour qui les reçoit avec foi par le Saint-Esprit, il y a dans l'Écriture un trait qui suffirait à lui seul pour la faire connaître pour la Parole de Dieu : c'est que tout y est idéal. Il n'y a rien dans l'Écriture que d'absolu et de parfait. Elle ne songe jamais à nous appeler à une certaine mesure de sainteté par une certaine mesure de foi, et toute mesure est contraire à l'instinct de la Bible, parce qu'elle est contraire à Dieu. L'idéal de l'Écriture n'est pas comme celui des poëtes, qui prennent les choses de la terre pour les élever au troisième ciel; elle fait l'inverse : pour elle les choses

visibles ne sont que des types des invisibles, seules réelles ; et c'est au point de vue de Dieu qu'elle considère toutes choses. C'est une remarque qui m'a frappé ce matin, en réfléchissant devant le Seigneur à ce que je pourrais vous dire au sujet de la communion, et de la croix de Jésus-Christ, dans laquelle seule nous trouvons la rémission des péchés.

L'Écriture nous présente partout le *péché* idéal. Il n'y a pas un de nous qui se fasse une idée de l'horreur et du crime du péché devant Dieu. Nous avons toujours vécu dans une atmosphère tellement saturée de péché, sur cette terre qui boit l'iniquité comme l'eau et la mange comme le pain, que nous ne savons plus discerner ce péché qui nous enveloppe de toutes parts. Voici en deux mots l'expérience que j'ai faite. Nous trouvons dans la Bible ces paroles : « Nous « étions autrefois insensés, rebelles, égarés, asservis « à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la « malice et dans l'envie, dignes d'être haïs et nous « haïssant les uns les autres. » Pendant longtemps il m'a été impossible d'admettre cette déclaration qui me paraissait empreinte d'une exagération manifeste. J'avoue que même après que Dieu, par sa grâce, eut tourné vers lui mon cœur au jour qu'il avait marqué dès les temps éternels, je suis resté longtemps encore sans pouvoir l'accepter complétement. Il y a plus : j'avoue que depuis lors, aujourd'hui même, je ne puis pas la comprendre dans

sa plénitude; non pas que je ne sois convaincu qu'elle est parfaitement vraie, et que si je ne la réalise pas dans mon expérience, la faute en est toute à moi. C'est là que j'ai compris la nécessité d'un témoignage existant avant, en dehors, et au-dessus de nous. J'accepte cette déclaration comme venant de Dieu, parce que je la trouve dans sa Parole, et je le prie d'achever de m'en révéler le sens par son Esprit. Je suis arrivé, par la grâce de Dieu, — non d'année en année, les choses ne vont pas si vite, mais d'un intervalle de plusieurs années à un autre intervalle de plusieurs années, — à voir cette doctrine plus clairement, et à en sentir de plus en plus la vérité dans mon propre cœur; et je suis sûr que quand ce voile de chair sera tombé, je reconnaîtrai que c'est la peinture la plus fidèle et le portrait le plus ressemblant qui ait jamais été tracé de mon cœur, j'entends de mon cœur naturel. Demandons à Dieu de nous révéler notre état de péché, sans pourtant le trop presser, parce qu'il sait bien que s'il nous faisait croître plus vite dans cette connaissance que dans celle de sa miséricorde, nous tomberions dans le désespoir.

Mais le *pardon* nous est aussi partout représenté dans l'Écriture comme idéal. Si une partie seulement de nos péchés étaient pardonnés, si sur mille péchés ou un million de péchés (si l'on pouvait compter nos péchés), il en restait un seul qui ne le fût pas, ce pardon ne nous servirait de rien; mais c'est un

pardon complet. Le passage que l'on vous citait tout à l'heure (2 Cor. V, 21) est un de mes passages favoris. Jésus-Christ n'a pas seulement expié quelques péchés : il a expié *le péché*. Il n'a pas été considéré comme pécheur, il a été fait *le péché* même; et par le mystère des mystères, toute la malédiction de Dieu a été rassemblée sur cette tête innocente et sainte. Aussi nous ne sommes pas seulement rendus justes en lui, mais *la justice* même; en sorte que quand Dieu nous contemple en Jésus-Christ, il nous voit comme son Fils bien-aimé lui-même, et trouve en nous tout ce qui peut attirer ses regards et sa complaisance. Nous qui croyons, nous avons été donnés de Dieu à Jésus-Christ pour prix de son sacrifice. Il ne peut pas plus nous manquer de parole qu'à Jésus-Christ lui-même, et toutes ses perfections y sont tellement engagées, que ce don de sa miséricorde infinie devient comme un droit de notre justice parfaite en Jésus-Christ. Les termes mêmes employés par l'Écriture, en nous montrant ce qu'est le péché devant Dieu, nous montrent comment il les a effacés. Il les a « jetés derrière « son dos, » comme s'il avait peur de les revoir; « pré« cipités au fond de la mer, dissipés comme un nuage, « anéantis comme une nuée » : nous voyons par là ce que c'est pour Dieu que d'oublier le péché. Le Seigneur nous est représenté comme faisant effort pour oublier; ou plutôt, ce n'est pas oubli, c'est un effacement complet.

Enfin l'Écriture est idéale dans ce qu'elle nous dit de la *sanctification*. Nous ne nous faisons aucune idée de ce que l'Écriture demande de nous, et du degré de sainteté auquel nous pouvons et devons atteindre. Quelle plénitude dans cette parole : « Le Dieu de paix « veuille vous sanctifier lui-même parfaitement, afin « que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le « corps, soit conservé sans reproche pour la venue de « notre Seigneur Jésus-Christ. » Et pour nous prouver que ce n'est pas un simple vœu, l'Apôtre ajoute tout aussitôt : « Celui qui vous a appelés est fidèle, c'est « pourquoi il le fera. » Il n'est pas plus possible qu'il nous refuse cette grâce qu'il ne l'est de le concevoir rompant avec sa parole. Et comment pouvons-nous arriver à cette sainteté ? comment ont été grands les saints hommes dont la Bible nous montre l'exemple ? Ce n'est pas par leurs lumières, ni par leurs dons naturels, mais par leur foi. Voyez saint Jacques. Pour nous montrer la puissance de la foi et de la prière, il prend l'homme le plus miraculeux peut-être de la Bible dans le plus miraculeux de ses miracles ; il nous présente la hardiesse de cette prière d'Élie comme une chose toute simple, et le propose en exemple aux plus petits, aux plus humbles, pour nous montrer ce que peut la prière persévérante (littéralement la prière *énergumène*) du juste.

Si nous pouvions, chacun de nous, sentir dès aujourd'hui, dans notre cœur, l'énormité du péché, la

plénitude du pardon et la puissance de sainteté à laquelle nous devons atteindre, quel changement dans notre vie, quelle influence salutaire pour l'Église elle-même !

PRIÈRE.

O Dieu ! toi qui sais tout ce que le péché a amené de maux et de souffrances sur notre pauvre terre et dans cette pauvre humanité; toi qui vois tout ce qui se souffre en ce moment même et dont nous ne pourrions pas supporter la vue, nous te recommandons tous ces affligés, pour que tu répandes sur eux les trésors de ta grâce et de ta consolation... Nous ne pouvons pas te les nommer tous, mais tu te les nommes à toi-même ; nous te recommandons les victimes de la guerre, tant de familles plongées dans le deuil, et tant d'autres qui vivent dans une inquiétude continuelle... Nous te recommandons les opprimés et les persécutés pour la justice. Nous te recommandons les esclaves ; considère ces milliers, ces millions d'esclaves opprimés par des hommes qui professent ton nom, par des serviteurs de Christ qui ne sont pas serviteurs. Nous te recommandons les pauvres, — ah ! les pauvres ! — les malades, les malades qui sont pauvres... Nous te recommandons tous ceux qui te connaissent, pour que tu les soutiennes et que tu répandes sur eux ta paix et tes consolations. Et quant à

ceux qui ne te connaissent pas, nous les recommandons à ta grâce, afin que tu te révèles à eux, car ils n'ont pas d'autre alternative que le désespoir s'ils ne te possèdent pas. Pour moi qui souffre un peu, je confesse Christ et sa paix. Je te rends grâces de la joie que tu répands dans mon âme. Tu nous appelleras peut-être à nous séparer pour un peu de temps; mais qu'est-ce que cela? Nous savons que par ta grâce nous serons tous un jour réunis auprès de toi...

II

HEUREUX DANS LA VIE ET DANS LA MORT

(21 OCTOBRE 1855.)

LECTURE DE PHILIPPIENS, I, 19-26.

« Je sais que ceci me tournera à salut par votre prière, et par le secours de l'Esprit de Jésus-Christ, selon ma ferme attente et mon espérance que je ne serai confus en rien, mais qu'en toute assurance, Christ sera maintenant, comme il l'a toujours été, glorifié en mon corps, soit par la vie, soit par la mort. Car Christ est ma vie et la mort m'est un gain. Mais s'il m'est utile de vivre en la chair, et ce que je dois choisir, je n'en sais rien; car je suis pressé des deux côtés, mon désir tendant bien à déloger et à être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure en la chair. Et je sais cela comme tout assuré que je demeurerai et que je continuerai d'être avec vous tous, pour votre avancement et pour la joie de votre foi; afin que vous ayez en moi un sujet de vous glorifier de plus en plus en Jésus-Christ, par mon retour au milieu de vous. »

Mes chers amis, je voudrais vous rendre attentifs au sentiment dans lequel le saint apôtre considère ici la vie et la mort. Remarquez d'abord cette parole, qui lui sert de point de départ et qui est comme la devise de sa vie chrétienne : « Pour moi, vivre, c'est Christ, « et mourir, c'est un gain » (traduction littérale); c'est-à-dire ma vie, ma vie naturelle, dont je vis aujourd'hui et dont je puis mourir demain, n'est pas

employée à autre chose qu'à suivre et servir Jésus-Christ. « Mourir, c'est un gain ; » cette parole n'a pas besoin d'explication. Là-dessus, l'Apôtre se demande ce qui vaut mieux pour lui de vivre ou de mourir. Cette question s'est souvent présentée à nous, et peut-être avons-nous dit comme l'Apôtre. Mais il est à craindre que nous l'ayons dit dans un sentiment bien différent. Quand nous avons désiré la mort, cela signifiait : Je ne sais ce que je dois le plus redouter, ou des afflictions de la vie, dont la mort me délivrerait, ou des terreurs de la mort, dont la vie me préserve ; c'est-à-dire que la vie et la mort nous apparaissent comme deux maux dont nous ne savons quel est le moindre. Quant à l'Apôtre, elles lui apparaissent comme deux biens immenses dont il ne sait quel est le meilleur. Personnellement, il préfère mourir, pour être avec Christ. Quant à l'Église et au monde, il préfère vivre, pour servir Jésus-Christ, étendre son règne et lui gagner des âmes. Quelle admirable vue de la vie et de la mort, admirable, parce qu'elle est toute dominée, toute sanctifiée par l'amour, et semblable à la vue que Jésus-Christ en a eu lui-même. Appliquons-nous à entrer dans ce sentiment. La vie est bonne ; la mort est bonne. La mort est bonne, parce qu'elle nous affranchit des misères de cette vie, et surtout parce que, la vie fût-elle pleine pour nous de toutes les joies que la terre peut donner, la mort nous fait entrer dans une joie et une gloire dont nous ne pouvons nous faire

aucune idée. Nous devons donc considérer la mort comme une chose désirable en soi. N'éloignons pas de nous ce qui peut nous la rappeler. Que toutes les maladies, que toutes les morts subites, que tout ce qui se passe autour de nous, nous rappelle que, pour chacun de nous, elle peut venir d'un moment à l'autre. La vie aussi est bonne, parce que nous pouvons servir Jésus-Christ, glorifier Jésus-Christ, imiter Jésus-Christ. Il ne vaut pas la peine de vivre pour autre chose. Tout ce que nous avons de force, de souffle, de vie, de facultés, doit être consacré, dévoué, sanctifié, crucifié pour le service de notre Seigneur Jésus-Christ. Cette vie crucifiée est la vie bienheureuse, même au milieu des plus amères douleurs de la terre, dans laquelle nous pouvons goûter et répandre autour de nous les plus précieuses bénédictions. Aimons la vie, sentons le prix de la vie, mais pour la remplir de Jésus-Christ. Pour avoir un sentiment semblable, le Saint-Esprit seul peut nous transformer en des hommes nouveaux. Mais faisons attention que ce n'est pas seulement notre esprit qui doit être soutenu, consolé, fortifié : c'est l'Esprit de Dieu qui doit venir demeurer en nous. Nous nous appliquons souvent à travailler sur nous-mêmes, à parer notre esprit : c'est bien ; mais cela ne suffit pas. Il faut davantage. Il faut que Jésus-Christ lui-même habite dans nos cœurs par son Saint-Esprit.

O mes amis ! considérons quelles sont les promesses de l'Évangile, et nous verrons combien nous

sommes loin de les posséder et d'en jouir. Que Dieu veuille ouvrir le ciel au-dessus de nos têtes, nous tout révéler, nous remplir de toute sagesse, nous faire voir que, même ici-bas, nous pouvons atteindre à la joie parfaite, en attendant que nous jouissions de la plénitude de la félicité et de la victoire, et nous faire recueillir les biens que le ciel se plaît à répandre sur la terre qui s'ouvre pour les recevoir, — pour faire connaître que si la terre est capable de nous abattre et de nous troubler, elle n'est pas capable d'éteindre les vertus du ciel, d'anéantir les promesses de Dieu, ni de jeter un voile, pas même le plus léger nuage, sur l'amour dont Dieu nous a aimés en Jésus-Christ !

III

LA COMMUNION FRÉQUENTE

(28 OCTOBRE 1855.)

Mes chers amis, je veux que vous sachiez que, prenant fréquemment la communion pendant ma maladie, j'y trouve beaucoup de douceur, et j'espère aussi beaucoup de fruit. C'est un grand mal que la communion soit célébrée si rarement dans notre Église, et un mal auquel de toutes parts on s'applique à remédier. Nos réformateurs, en établissant cet ordre de choses, ont pris soin d'expliquer qu'ils ne le faisaient que pour un temps, et pour prévenir des abus fort graves qui s'étaient glissés dans l'Église primitive. Mais ce qu'ils avaient fait pour un temps est demeuré pendant des siècles dans la plupart de nos Églises. Enfin nous touchons au temps où la fréquente communion nous sera rendue. Calvin dit quelque part que la communion devrait être célébrée au moins tous les dimanches; remarquez cet *au moins* : si tous les dimanches est *au moins*, qu'est donc *au plus?* Au plus, c'est de la

prendre, comme les premiers chrétiens le faisaient, selon Calvin (et cela ressort aussi assez clairement des Actes), tous les jours, de maison en maison, à la suite du repas de famille. Chacun de vous a pu remarquer que la communion rare donne de la communion, de la préparation qui doit la précéder et des émotions qui la suivent, je ne sais quelle idée étrange et extraordinaire. Il y a lieu de penser que c'est cette rareté de la communion qui a donné lieu à la plupart des controverses soulevées sur ce sujet. Au contraire, la communion fréquente fait comprendre beaucoup mieux le caractère véritable de ce sacrement, et il est impossible que la communion journalière ne le fît pas clairement saisir; elle apprend à rapporter la communion à tout ce qu'il y a de plus simple dans la vie chrétienne, comme le repas est ce qu'il y a de plus simple dans la vie ordinaire. Quoi qu'il en soit, c'est en voyant dans la communion l'expression la plus simple de notre foi, que nous en profiterons le plus, que nous en retirerons le plus de fruit, et qu'elle nourrira notre âme de la chair et du sang de Jésus-Christ.

Il y a dans notre confession de foi quelques paroles si belles sur ce sujet que je veux vous les faire entendre. Elles expriment ce que je pourrais vous dire moi-même.

« Nous confessons que la sainte Cène nous est un témoignage de l'union que nous avons avec Jésus-

Christ, d'autant qu'il n'est pas seulement une fois mort et ressuscité pour nous, mais aussi nous repaît et nourrit vraiment de sa chair et de son sang, à ce que nous soyons un avec lui, et que sa vie nous soit commune. Or, bien qu'il soit au ciel jusqu'à ce qu'il vienne pour juger tout le monde, toutefois nous croyons que par la vertu secrète et incompréhensible de son Esprit, il nous nourrit et vivifie de la substance de son corps et de son sang. Nous tenons bien que cela se fait spirituellement, non pas pour mettre au lieu de l'effet et de la vérité, imagination ni pensée; mais d'autant que ce mystère surmonte en sa hautesse la mesure de notre sens et tout ordre de nature... Nous croyons que tant en la Cène qu'au baptême, Dieu nous donne réellement et par effet ce qu'il y figure. Et partant, nous joignons avec les signes la vraie possession et jouissance de ce qui nous est là présenté. Et ainsi tous ceux qui apportent à la table sacrée de Christ une pure foi comme un vaisseau, reçoivent vraiment ce que les signes y testifient : c'est que le corps et le sang de Jésus-Christ ne servent pas moins de manger et de boire à l'âme, que le pain et le vin font au corps... Le pain et le vin nous étant donnés en la Cène, nous servent vraiment de nourriture spirituelle, d'autant qu'ils nous montrent comme à l'œil la chair de Jésus-Christ nous être notre viande, et son sang notre breuvage. »

J'ajouterai seulement à cette citation admirable que M. le pasteur Verny l'ayant un jour lue à quelques amis

luthériens qui discutaient avec lui sur la communion, ces amis lui dirent : « C'est l'expression exacte de notre foi; » à quoi M. Verny répondit que ces paroles étaient prises de la confession de foi des Églises réformées; ce qui prouve qu'en se tenant exactement aux Écritures comme on le fait ici, on domine le champ de la controverse par la foi et la charité.

Eh bien, mes amis, ce dont nous rendons témoignage par la communion que nous venons de célébrer, c'est que la chair et le sang du Sauveur sont véritablement une nourriture et un breuvage; et que c'est toute l'ambition chrétienne de nos âmes de nous en nourrir jour et nuit, et de chercher toute notre force dans une communion réelle, profonde, vivante, avec Jésus-Christ tout entier. C'est par la prière que nous nous entretenons dans cette communion de Jésus-Christ, qui nous rendra capables de faire ce qu'il a fait et d'être ce qu'il a été; mais par la prière de la foi, persévérante, ardente, qui n'accepte point de refus, qui veut jouir de tout ce que le Père nous a promis dans sa Parole, et qui ne se tait point; par la prière qui se tient à genoux, et qui poursuit sa tâche à travers le sang et les larmes, *jusqu'à* ce qu'elle ait obtenu ce qu'elle demande... Oh! quelle ne serait pas notre force, quelle ne serait pas notre joie, inaltérable et indépendante de toutes les souffrances de ce misérable corps, peut-être déjà à moitié déchiré et détruit, mais qui est le temple du Saint-Esprit dès à présent, et qui demain s'en va

être transformé en corps glorieux et spirituel, c'est-à-dire tout rempli du Saint-Esprit, comme le corps de Jésus-Christ lui-même, — quelle ne serait pas notre joie, je ne dis pas si nous avions le moyen, car nous l'avons, mais si nous usions du moyen que nous avons de dominer toujours les douleurs et les combats de la chair, pour arriver toujours au cœur de notre Père, à la joie de notre Sauveur, et à la puissance du Saint-Esprit! Méditez, je vous en conjure, sur le Saint-Esprit. Lisez et relisez les discours de Jésus-Christ dans les derniers chapitres de saint Jean, le VIIIe chapitre aux Romains et le reste, pour apprendre quelle puissance de force et de consolation nous avons dans le Saint-Esprit, qui n'est pas moins que Dieu lui-même, — oui, mon Dieu, que toi-même, venant habiter dans le corps de ton pauvre enfant, pécheur, misérable, détruit par la souffrance et le péché, mais sauvé par grâce et lavé dans le sang de l'Agneau sans tache! Pourquoi, quand nous avons de telles promesses, nous laisserions-nous arrêter à moitié chemin? Pourquoi gémirions-nous de notre faim et de notre soif, quand nous avons devant nous une table abondamment servie, vers laquelle il suffit d'étendre la main de la foi pour nous nourrir jusqu'à être pleinement rassasiés, et à avoir la vie en abondance? Ah! si cette petite poignée de chrétiens qui sont ici pouvaient se décider à être heureux tout à fait; à prier « en priant, » comme Élie; s'ils pouvaient se décider à vaincre leur lâcheté natu-

relle, leur paresse spirituelle, leur incrédulité, — que ne pourrions-nous pas, si nous nous en allions par le monde comme les douze apôtres? Nous remuerions tout Paris; nous entraînerions tous nos frères et sœurs qui seraient touchés de voir l'Évangile réalisé dans notre vie! Mon Dieu! c'est ici notre plus profonde misère, qu'ayant de telles promesses, nous fassions si peu. Viens-nous en aide! et fais que cette petite communion de la chambre haute soit pour tous ceux qui y ont pris part, ou qui y ont assisté, la semence d'une vie chrétienne nouvelle, pour vivre et pour mourir, et pour être rendus tellement conformes à Jésus-Christ que nous vivions comme il a vécu, et que comme il a dit : « Celui qui m'a vu, a vu mon Père, » nous puissions dire : Celui qui m'a vu a vu mon Maître. Répands cette bénédiction sur ces amis qui sont venus me consoler dans mon affliction, ma bienheureuse affliction.....

IV

LE PASTEUR

SOUFFRANT POUR LE BIEN DE L'ÉGLISE

(4 NOVEMBRE 1855.)

Quelle grâce Dieu nous fait, de nous donner dans la communion une image si simple et en même temps si profonde de la grâce invisible du Seigneur! Tout le fond de l'Évangile est sur cette table, si nous recueillons les enseignements que nous donne là-dessus l'Écriture, car nous y trouvons ces deux choses : premièrement, Jésus-Christ mourant pour nous; et cette mort, ce sang, ce sacrifice expiatoire, l'unique espérance de notre salut, accomplissant absolument tout pour les élus de Dieu; et puis nous y trouvons encore ce Jésus mort, qui pénètre en nous et nous nourrit, qui nous communique par sa chair et son sang la vie, et nous rend ainsi participants de sa nature, comme il l'est lui-même de celle du Père. Mourir à nous-mêmes et vivre à Jésus-Christ, par le Saint-Esprit, après que Jésus-Christ est mort pour

nous sur la croix, c'est là tout l'Évangile, toute la foi, toute la vie chrétienne.

Je désire ajouter encore deux mots, que je ne dis pas dans un sentiment personnel, mais dans le sentiment où saint Paul disait : « Que personne ne se « relâche à cause des souffrances que j'endure. » Certes, je n'ai garde de comparer à des afflictions si grandes et si directement endurées pour le service de Dieu, celles dont Dieu m'a fait la grâce de me visiter. Mais je désire par l'esprit dans lequel je les accepte, en faire une affliction endurée pour l'Évangile, et aussi, dans ma petite mesure, pour vous. Je désire que personne ne se laisse abattre. Peut-être quelques-uns de mes bons amis sont troublés par la pensée des maux que je souffre. Eh bien, ne le soyez pas. Donnez-moi cette marque d'amour fraternel de n'être pas troublés, mais salutairement excités et réveillés. Ce n'est pas que je ne souffre pas, ou que je ne souffre pas de souffrir. Je ne suis pas stoïcien ; par la grâce de Dieu, je suis chrétien, et je n'ai pas honte de dire qu'il y a des moments où je prie moins que je ne crie avec larmes : je me rappelle que mon Sauveur a jeté de grands cris avec larmes. Mais quoique ces choses soient douloureuses à la chair, elles sont accompagnées de si grandès bénédictions, que le sentiment de la reconnaissance doit dominer dans mon cœur et dans les vôtres. Quelle grâce pour moi, mes chers amis, que Dieu voulant prendre l'un

d'entre nous pour rappeler aux autres les instructions de la vie, les pensées de la mort, du péché, de la grâce, de la sanctification, ait daigné me choisir! Quel privilége qu'en me prenant il ait épargné mes frères, et quel privilége qu'il m'ait choisi pour vous donner ces leçons de vie éternelle! Et puis pensez combien ce qui m'arrive est propre à me faire apprécier un délogement chrétien, à quelque moment qu'il doive venir pour moi. Ne cherchons tous qu'à glorifier Dieu : s'il lui plaît de me guérir, je lui demande que ce soit pour sa gloire; s'il veut me retirer, je serai heureux d'être recueilli dans son sein. Je ne puis savoir ce qui me serait meilleur, ni pour l'Église : je m'abandonne complétement à lui. Mais quelle grâce n'est-ce pas pour moi d'avoir été préféré pour être ainsi mûri par les souffrances! Vous avez donc sujet de vous réjouir pour moi. Et pour vous-mêmes, n'est-il pas vrai que mon affliction a contribué à appeler votre pensée sur la mort, sur l'éternité, sur les vérités évangéliques? N'est-il pas vrai que par l'amour fraternel qui nous unit, vous avez été poussés à prier? Je sens que le peuple de Dieu me porte sur ses prières, et j'en suis rempli de joie et pénétré de reconnaissance. Eh bien, n'y a-t-il pas là un grand bien pour vous; et ne sentez-vous pas que tout ce qui m'arrive est propre à répandre dans ma société plus immédiate, dans ma famille en particulier, un esprit de paix, de sérénité, et que notre maison est dans une mesure moins im-

parfaite qu'elle ne l'a été jusqu'ici, une maison de prières, où le nom de Dieu est constamment invoqué, comme il est constamment invoqué sur elle? Il y a donc là des grâces à recueillir. Et comprenez combien je trouve de douceur à cette pensée que je suis affligé pour votre bien; parce que rien ne peut rapprocher davantage mes souffrances de celles de mon Sauveur. Ainsi je dis dans l'esprit de ce même saint Paul que j'ai déjà cité : « Je me réjouis donc maintenant en mes « souffrances pour vous, et j'accomplis le reste des « afflictions de Christ en ma chair, pour son corps, « qui est l'Église. » O merveille de la grâce de Dieu! ô puissance de l'Évangile ! ô amertume du péché ! ô fermeté immuable de la grâce! Luttons contre le péché, mes amis : c'est le seul mal, c'est le seul mal. Et maintenant que je me trouve en présence du péché, appelé à repasser devant Dieu tous les péchés de ma vie et à lui en demander pardon, je sens combien cette lutte est terrible, combien le péché est profondément enraciné, et combien il serait insensé de nous plaindre des maux que Dieu nous envoie, puisque ces maux mêmes ne suffisent pas à déraciner ce malheureux orgueil, cet affreux égoïsme, et par-dessus tout, cette détestable incrédulité. Que la paix de Dieu soit avec nous. Mettez de côté les sentiments personnels. Ne voyez pas en moi le père, l'ami, ou du moins ne les voyez que dans une certaine mesure : mais voyez avant tout en moi le ministre de Jésus-Christ, et



demandez à Dieu que jusqu'à mon dernier souffle je sois rendu fidèle dans ce ministère. Ne voyez pas en moi l'homme, mais voyez l'œuvre que Dieu veut accomplir en moi et en vous. Prenons courage. Demandons à Dieu qu'il nous remplisse de son Esprit, qu'il nous rende capables de dominer la chair par l'esprit, en attendant qu'il nous recueille de devant le mal, et qu'il nous fasse goûter par Jésus-Christ dans un corps spirituel et dans une âme sanctifiée, la joie, les délices et la gloire que nous a mérités, tout seul, le sang répandu de Jésus-Christ!



V

QUELQUES MOTS
SUR LA LECTURE DE LA BIBLE

(11 NOVEMBRE 1855.)

J'ai la coutume, dans cette circonstance, d'adresser aux amis qui ont la bonté de se réunir autour de moi quelques paroles d'exhortation chrétienne. Mon état de souffrance me prive aujourd'hui de cette consolation. Je me borne à vous citer un fait d'expérience chrétienne qui pourra vous amener à réfléchir salutairement sur le prix de la Parole de Dieu, et je le prends en toute simplicité dans ce qui m'est arrivé cette semaine. Dans une de mes nuits où j'ai beaucoup souffert et peu dormi, vers la fin de la nuit, à quatre heures et demie, je m'étais établi dans mon lit avec l'espoir de prendre quelque repos, lorsque j'invitai mon veilleur, un de ces bons jeunes gens qui ont la bonté de me consacrer une partie de leurs forces[1], à

[1] M. Ad. Monod a été veillé chaque nuit, pendant plus de six mois, par un petit nombre de jeunes amis, presque tous étudiants en médecine, dont le dévouement et les soins affectueux adoucissaient pour lui ces longues heures d'insomnie et de souffrances.

me lire un chapitre de la Parole de Dieu. Il offrit de me lire le huitième de l'Épître aux Romains. J'acceptai, mais en le priant, pour avoir la suite des idées, de remonter jusqu'au sixième et même au cinquième. Nous lûmes de suite ces quatre chapitres V, VI, VII, VIII, et je ne songeais plus à dormir, tellement mon attention, mon intérêt, mon admiration étaient appelés par le langage céleste de saint Paul, je veux dire du Saint-Esprit parlant par saint Paul. Puis nous lûmes le neuvième, et les suivants, jusqu'à la fin, toujours avec un intérêt égal et soutenu ; et puis les quatre premiers, pour ne rien laisser en arrière, et avoir lu l'Épître entière. Deux heures environ avaient passé dans cette lecture, et je ne songeais plus qu'à écouter la Parole de Dieu et à en profiter ; et le Seigneur pourvut dans sa bonté à ce repos qui m'avait manqué. Mais je ne saurais vous dire combien je fus frappé, dans cette lecture de l'Épître aux Romains dans son ensemble, de ce cachet de divinité, de vérité, de sainteté, de charité et de puissance qui est empreint sur chaque page et sur chaque mot. Nous sentions, mon jeune ami et moi, sans nous être d'abord communiqué nos pensées, que nous entendions parler du ciel ; et qu'indépendamment de tous ces témoignages qui attestent l'inspiration et l'autorité divine de l'Écriture, elle se rend à elle-même, comme Jésus-Christ à lui-même par ses œuvres, un témoignage pleinement suffisant. Nous avons senti aussi

combien il est utile de lire l'Écriture dans son ensemble, et combien on perd à n'en prendre que des portions, des fragments, des versets détachés. On ne comprend un livre qu'en le lisant de temps en temps dans son ensemble. Cela nous fit comprendre qu'on doit faire deux études de la Parole de Dieu : l'une d'ensemble, pour produire en nous l'impression si bénie que nous venions de recevoir, et l'autre de détail, pour se rendre compte de chaque verset et de chaque mot. Mais l'impression principale fut une impression d'humiliation. Nous nous disions l'un à l'autre : Comment! nous avons un trésor tel que celui-là auprès de nous, et nous négligeons d'y puiser! Nous venions de passer deux heures dans le ciel; nous nous trouvions transportés, non-seulement au milieu des meilleurs d'entre les hommes, des organes inspirés et privilégiés du Saint-Esprit, mais des anges élus, et dans la société de Jésus-Christ; et nous avons résolu, en plaçant cette résolution sous la garde de celui qui peut seul protéger les résolutions de ses enfants, de nous livrer avec une tout autre ardeur à l'étude de l'Écriture ; de lui sacrifier, s'il le faut, une foule de lectures instructives et utiles, mais qui ne sont pas comparables à la Parole de Dieu ; et de vivre avec cette Parole comme nous souhaitons de vivre avec Dieu lui-même, parce que la lecture de cette Parole inspirée par l'Esprit de Dieu est comme un entretien avec Dieu. Je vous recommande, mes chers amis, la

Parole de Dieu constamment et profondément étudiée et méditée. Elle nous élèvera au-dessus de tout le reste ; elle sera la force de notre vie, la joie de notre cœur, et notre consolation puissante dans la vie et dans la mort, par Jésus-Christ. Je le demande pour vous comme pour moi. Amen.

VI

DIEU GLORIFIÉ DANS LA SOUFFRANCE

(18 NOVEMBRE 1855.)

La prière de notre frère que nous venons d'entendre a été remplie de cette pensée, que nous devons, chacun de nous, selon sa position, glorifier Dieu. Je voudrais, en quelques mots, vous faire sentir et me faire sentir à moi-même, combien c'est un immense privilége que d'être appelé à glorifier Dieu. Songez ce que c'est! Dieu, le souverain Créateur, l'unique auteur de toutes choses, par la volonté seule duquel elles subsistent et elles ont été créées; Dieu, le seul Sauveur de l'humanité perdue et coupable, et le seul consolateur de l'humanité souffrante; Dieu, de qui tout bien procède, qui n'a aucun besoin de nous, nous invite à ajouter quelque chose à sa gloire, en lui rendant témoignage devant ses créatures, et en contribuant ainsi, pour notre part, à la sanctification de son nom. Il veut que ce soit là la loi suprême de notre vie. La vraie piété demande, aussi bien que la vraie sagesse et la vraie philosophie, même humaine, un prin-

cipe unique qui dirige la vie tout entière et auquel nous puissions tout rapporter; et cette unité que les hommes s'en vont chercher, les uns dans le monde, les autres en eux-mêmes, ou dans un Dieu imaginaire, nous la trouvons, nous, dans le Dieu vivant et vrai, seul saint, seul sage, seul éternel, seul de qui dépende et notre félicité éternelle dans son développement, et le moindre bien-être que nous pouvons goûter de jour en jour dans les sentiments de notre cœur ou dans les sensations même de notre pauvre corps. Et qui sont ceux qu'il appelle à contribuer à sa gloire? Ce sont les anges, et ils en sont bien heureux; ils pensent combien est grand ce privilége pour eux. Mais ce n'est pas seulement les anges, c'est encore nous, misérables pécheurs, dignes de la colère de Dieu, placés par nos œuvres sous sa malédiction, qu'il ne se borne pas à tirer par la main de ce profond abîme, mais auxquels il dit encore en nous retirant : Maintenant glorifie-moi; comme si nous pouvions rendre quelque chose à celui de qui nous avons tout reçu, à commencer par le pardon de nos péchés. Ah! si nous pouvions sentir quelle grâce Dieu nous fait que de nous employer à ajouter quelque chose à sa gloire, nous ne serions pas occupés d'autre chose, et nous trouverions à cela, mes bien-aimés, la consolation la plus douce et la plus profonde que nous puissions goûter. Car ce ne sont pas seulement des pécheurs pardonnés qui sont appelés ainsi à glorifier Dieu après

avoir été sauvés; mais ce sont des pécheurs souffrants, misérables, et traînant péniblement la vie avec les souffrances de l'âme et celles du corps. Ceux-là sembleraient exclus du privilége de glorifier Dieu, absorbés qu'ils sont par les douleurs et les peines de la vie. Ah! pas du tout. Ce sont ceux-là qui sont le plus spécialement appelés à le glorifier, et qui trouvent dans leurs souffrances, comme ils ont trouvé dans leurs péchés expiés, un moyen de plus de donner gloire à celui qui nous a appris à dire: « Quand je suis « faible, alors je suis fort. » Quelle consolation pour ceux qui souffrent, de pouvoir se dire: Je puis par mes souffrances, que je supporte patiemment, paisiblement, en attendant que ce soit joyeusement et glorieusement, je puis, par ces souffrances, donner à Dieu une gloire que je n'aurais pas pu lui donner autrement; et quelle douceur infinie ceux qui souffrent trouvent dans cette pensée! C'est par là surtout que la souffrance est un privilége. Souffrir est pour le chrétien un privilége. Souffrir beaucoup est un privilége spécial. Et tous ceux qui souffrent doivent entrer dans ma pensée et « remettre leurs âmes à Dieu, comme au « fidèle Créateur, en faisant ce qui est bon. » Hélas! nous ne pouvons pas le faire de nous-mêmes. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible; » et le moment après que nous nous sommes élevés jusqu'au ciel par les simples paroles de l'Évangile, voilà cette misérable chair qui nous entraîne, qui, pour

ainsi dire, nous prenant par les pieds, nous attire vers la terre, et nous y enchaîne par le poids de la douleur. Mes amis, c'est le combat de notre vie entière; c'est le combat de la vie et c'est le combat de la mort.

Mais nous avons avec nous Jésus, le chef et le consommateur de notre foi, qui a été consacré lui-même par la souffrance, et qui est puissant aussi pour soutenir ceux qui sont tentés. Que notre constante prière soit : « Seigneur, augmente-nous la foi! Je crois, « Seigneur, assiste-moi dans mon incrédulité! » O mes amis, qui, dans votre amour fraternel, êtes venus vous unir à moi pour célébrer cette douce communion, qui nous est une si vivante image de notre communion avec Dieu et les uns avec les autres, — que Dieu bénisse chacun de vous, et qu'il fasse à chacun de nous la grâce de ne vivre que pour sa gloire, de ne souffrir que pour sa gloire, de ne parler que pour sa gloire, en attendant que ce soit de mourir pour sa gloire, en Jésus-Christ crucifié et ressuscité!

PRIÈRE.

O mon Dieu, répands sur chacun de nous toutes les grâces dont tu disposes en Jésus-Christ, avec une libéralité infinie. Accorde-nous la grâce de vivre dans ta communion et de te glorifier, afin que ta volonté soit accomplie sur cette pauvre terre comme elle l'est —

dans le ciel, par Jésus-Christ notre Seigneur. Regarde dans tes compassions ce monde pour lequel Jésus-Christ est mort, et qui est encore plongé dans les ténèbres, dans les calamités, dans la souillure et dans le crime. Regarde dans tes compassions ton Église que tu as choisie dans le monde, et qui s'est détournée de tes saints desseins, et a pris la ressemblance du monde en conservant le nom d'Église. Regarde à nous et à tous tes enfants. Regarde à tous ceux qui souffrent. Nous plaçons sous ta protection la nombreuse et touchante famille des affligés, des malades, des prisonniers, des esclaves, des persécutés, surtout de ceux qui le sont pour la justice, et des opprimés de toute espèce. Apprends-leur à tourner vers toi le regard de la foi. Hâte le développement du règne de Jésus-Christ. Qu'il vienne, et qu'on connaisse alors ce que tu as fait en l'envoyant dans le monde! Amen.

VII

L'AMOUR DE DIEU MANIFESTÉ DANS LES SIENS

(25 NOVEMBRE 1855.)

J'ai bien craint, chers amis, de ne pouvoir aujourd'hui, vaincu par la souffrance et la fatigue, vous adresser quelques paroles; et cependant voici que le Seigneur m'en accorde encore la grâce, en me donnant quelque soulagement. Comprenez combien je suis reconnaissant pour la faculté qu'il me laisse, contre toute prévision humaine, d'exercer ainsi en quelque mesure chaque dimanche ce ministère que je voudrais exercer jusqu'au dernier souffle de ma vie; car mon ministère, c'est ma vie, et je sens que quand je n'aurai plus de ministère à exercer, c'est que je serai recueilli pour exercer un autre et meilleur ministère. Et demandez à Dieu qu'il ne me retire pas cette consolation de pouvoir recevoir ainsi chaque dimanche le corps et le sang de mon Sauveur, pour fortifier et mon corps et mon âme en lui, et adresser aussi à mes frères quelques paroles d'édification et d'exhortation. Dimanche dernier, j'insistais en quelques mots avec

les amis qui étaient présents (et qui changent chaque dimanche) sur le privilége immense qu'il y a à pouvoir glorifier Dieu, ce qui nous est non-seulement permis, mais commandé. J'ajouterai aujourd'hui qu'il y a un point de vue auquel nous sommes spécialement obligés et spécialement heureux de pouvoir le glorifier. Si parmi les perfections de Dieu que nous sommes appelés à manifester devant les hommes, il y avait une perfection dont la manifestation fût l'objet de sa complaisance particulière, n'est-il pas vrai que ce serait en imitant et en manifestant en nous cette perfection-là que nous pourrions le mieux le glorifier? Eh bien, quelle est la perfection dans laquelle Dieu manifeste le mieux sa présence? n'est-ce pas la bonté? N'est-il pas écrit : Dieu est amour? Dieu est juste ; et pourtant il n'est pas écrit : Dieu est justice. Dieu est puissant ; et pourtant il n'est pas écrit : Dieu est puissance. Mais il y a deux perfections auxquelles cet honneur particulier est fait par le disciple bien-aimé couché dans le sein de son Sauveur : la sainteté et l'amour ; « Dieu est lumière, Dieu est amour ; » et tandis qu'il dit une fois dans sa première épître : « Dieu est lumière, » il dit deux fois, à quelques versets d'intervalle : « Dieu est amour, » comme pour relever encore cette perfection au-dessus de l'autre. S'il en est ainsi, mes chers amis, ce que nous avons à faire pour glorifier Dieu, c'est de manifester cet amour qui est en lui, de manière qu'en nous voyant

vivre, en nous entendant parler, en nous contemplant agir, en nous regardant souffrir, vivre et mourir, on puisse, non pas nous admirer, mais admirer en nous l'amour de Dieu. Et comment pouvons-nous manifester l'amour de Dieu? Jésus-Christ nous l'a fait voir. Il a par excellence manifesté cet amour; il a entre tous glorifié Dieu et contraint tendrement tous ceux qui le contemplaient avec foi à dire en le voyant : Quel amour il y a en Dieu! — puisque celui qui nous a dit : « Celui qui m'a vu a vu mon Père, » est lui-même rempli de tant d'amour. Et comment l'a-t-il fait paraître? Il l'a fait paraître en toutes choses. Mais il l'a fait paraître surtout en souffrant pour ses frères; en souffrant d'abord pour leur délivrance temporelle : « Il allait de lieu en lieu en faisant du bien. » Mais ces guérisons n'étaient que le type et l'image de la vraie délivrance qui est spirituelle; il l'a fait voir surtout en souffrant pour leur délivrance spirituelle, et c'est là le plus haut point de la manifestation que nous pouvons faire de l'amour de Dieu : c'est de souffrir pour nos frères et particulièrement pour le salut de leurs âmes. Nous le pouvons tous, mes chers amis. Tous ne le peuvent pas d'une manière spéciale et directe comme l'apôtre Paul, dont la vie entière était consacrée à la prédication de l'Évangile, et qui disait : « J'achève de souffrir le reste des afflictions de Christ en ma chair pour son corps qui est l'Église; » — il ne nous faut pas chercher quelque interprétation bien précise de

ces paroles : il y a une infinité de charité, une profondeur d'amour dans ces paroles de saint Paul, qui ne se laissent pas renfermer dans les définitions humaines. Sa vie tout entière est remplie du besoin d'imiter son Sauveur, qui « nous a laissé un exemple « afin que nous suivions ses traces ; » et comme son Sauveur a souffert pour les hommes pour les sauver, Paul éprouve le besoin de souffrir pour ses frères, non pas pour les sauver, — nul n'a déclaré plus clairement qu'aucun homme, aucune créature ne peut rien pour nous sauver, — mais pour travailler à leur salut : « En faisant ces choses tu te sauveras toi-même, « et ceux qui t'écoutent. » Mais quand même nous n'aurions pas de ces souffrances directement endurées, comme celles de Paul, pour le service de Dieu et pour le bien des hommes, il n'y a aucune de nos souffrances à laquelle nous ne puissions communiquer ce caractère par l'esprit que nous y portons. Si « souf« frant par la volonté de Dieu, nous lui remettons nos « âmes comme au fidèle Créateur en faisant ce qui est « bon, » et si nous nous appliquons à tourner ces souffrances, celles de l'âme, de l'esprit et du corps, toutes celles qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, au bien des hommes, à leur bien temporel, et surtout à leur bien spirituel, nous aurons atteint le but pour lequel Dieu nous les a envoyées. Et en général, mes bien-aimés, plus nous aimerons, plus nous marcherons dans cette communion spirituelle entre nous et

avec Dieu, plus nous serons semblables à lui. Allons donc dans le monde, chacun d'entre nous, comme un reflet de l'amour divin ; et que toutes nos paroles, nos œuvres, nos pensées les plus secrètes, nos prières les plus intimes, respirent cet amour que Dieu nous a révélé en Jésus-Christ, et obligent les hommes à dire : Oh ! que Dieu est vraiment amour !



VIII

LA FOI

(2 DÉCEMBRE 1855.)

LECTURE DE HÉBR. X, 32-39.

« Or, rappelez dans votre mémoire les jours précédents, durant lesquels, après avoir été illuminés, vous avez soutenu un grand combat de souffrances; ayant été d'une part exposés à la vue de tout le monde par des opprobres et des afflictions, et de l'autre, ayant participé aux maux de ceux qui ont souffert de semblables indignités. Car vous avez été aussi participants de l'affliction de mes liens, et vous avez reçu avec joie l'enlèvement de vos biens; sachant en vous-mêmes que vous avez dans les cieux des biens meilleurs et permanents. Ne perdez point cette fermeté que vous avez fait paraître et qui sera bien récompensée, parce que vous avez besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de sa promesse. Car encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. Or, le juste vivra de la foi; mais si quelqu'un se retire, mon âme ne prend point de plaisir en lui. Mais pour nous, nous n'avons garde de nous retirer, ce serait notre perdition; mais nous persévérons dans la foi, pour le salut de l'âme. »

Cette foi qui fait le sujet des quelques versets qu'on a commencé par nous lire, et qui fait le sujet de cet admirable chapitre XIe aux Hébreux qui suit immédiatement après; cette foi, dont le sacrement de la Cène est une image à la fois si simple et si profonde; cette foi, mes amis, est notre unique puissance et notre

unique paix ; car la foi n'est rien moins que la puissance de Dieu mise à la disposition de l'homme. Dans ce chapitre XI, saint Paul résume dans la foi seule tous les dons non-seulement de sanctification, mais de prophétie et de miracles. Il ne dit pas : Comment Moïse a-t-il pu traverser la mer Rouge ? c'est pour avoir été revêtu d'une puissance surnaturelle ; mais il dit : C'est parce qu'il a cru. Il ne dit pas : Comment Abraham a-t-il pu faire les grandes choses qu'il a faites ? c'est par une puissance surnaturelle ; mais il dit : C'est parce qu'il a cru ; où nous devons admirer non pas seulement que le Saint-Esprit explique toutes les plus grandes œuvres des saints par un principe intérieur et tout spirituel, mais encore, par un principe qui nous est accessible à tous ; puisqu'enfin si on ne nous parle, même à l'occasion d'un Moïse et d'un Abraham, que de foi, nous voyons que chacun de nous peut être rendu capable par cette même foi d'accomplir l'œuvre que Dieu met devant nous, comme ils l'ont été d'accomplir les œuvres que Dieu leur avait données à accomplir. Ces œuvres varient ; mais le principe par lequel Dieu les accomplit dans chacun, est le même : il est un, il est divin, il est tout-puissant. N'en soyons pas étonnés. Il semble bien étonnant d'abord que le fait seul que Dieu nous entend et nous exauce puisse accomplir de telles merveilles, et véritablement la volonté de Dieu réalisée dans le plus humble chrétien n'est pas une moindre merveille

que la mer Rouge traversée et que tous les prodiges accomplis. Mais en y réfléchissant un moment, on comprend la puissance de la foi par sa nature. Quelle chose merveilleuse, que nous puissions, vous et moi, placés au milieu de ce monde plongé dans le péché, sollicités par la vue, par les sens, par la volonté propre, par les exemples, et enfin par l'évidence de nos organes, démentir tout cela, et croire contre l'espérance, contre l'expérience, contre la vue, l'irrésistible vue, un mot, un petit mot que Dieu nous dit. Vous vous rappelez ce mot de Luther: « *Ein Wœrt-« lein kann ihn fœllen* » (un petit mot peut le faire tomber); et si la foi, c'est ce petit mot de Dieu pénétrant dans notre cœur, il n'est pas étonnant que la foi soit toute-puissante, parce qu'il n'est pas étonnant que Dieu fasse tout ce qu'il veut. Mais cette foi si grande dans ses effets et si prodigieuse dans sa nature qu'elle ne peut être qu'une création de Dieu dans notre âme, — un homme qui croit, c'est quelque chose de plus étonnant qu'un monde nouveau formé par la main de Dieu, — comment pouvons-nous l'avoir? en la demandant : Dieu donne à qui lui demande. Mais ici, mes chers amis, prenons garde. On pourrait croire que c'est une foi bien commode à obtenir que celle-là, et qu'il suffira, dans le moment où vous aurez besoin de foi, d'adresser une prière à Dieu pour l'obtenir. Non, non : les biens de Dieu ne sont pas à si bon marché. Il lui plaît quelquefois sans doute, et

pour montrer ce qu'il est, de créer tout à coup un homme nouveau en réponse à une seule prière : mais ce n'est pas la marche ordinaire de sa providence. Cette foi, quoiqu'elle soit accordée à nos prières, est le résultat d'une longue et laborieuse conquête, et elle le mérite bien : Dieu veut que nous luttions pour l'obtenir. Adams a dit dans ses *Pensées* une chose bien vraie : « La prière est la plus facile de toutes les œu-« vres, mais la prière de la foi est la plus dure de « toutes. » C'est en nous mettant souvent à genoux, en réitérant nos prières, en montrant à Dieu que nous sentons le prix de la foi, et en ajoutant à la prière l'exercice, en sorte que nous recevions par une première prière un peu de foi, par laquelle nous serons encouragés à une prière plus fervente qui nous obtiendra une foi nouvelle, que nous y parviendrons. Nous avons pour croître dans la foi trois choses à faire : la demander, la mettre en exercice, et la voir en exemple chez les grands saints par l'étude approfondie de l'Écriture. N'espérons rien obtenir de Dieu si nous n'en sentons le prix.

Et voici surtout l'application que je veux faire en peu de mots de ce que je viens de dire. Il faut recueillir de la foi pour l'avenir; il faut travailler aujourd'hui pour avoir la foi dont vous aurez besoin dans cinq, dix, vingt ans. Il faut amasser jour après jour cette provision spirituelle, afin que tout entourés des dons de Dieu les plus abondants, vous n'ayez plus

qu'à ouvrir les yeux et à étendre les mains lorsque viendra le temps où la force même de prier sera affaiblie, où votre corps languissant et votre esprit abattu se prêtera moins à cette lutte terrible dont la foi est le prix et la récompense. Ah ! n'attendez pas ces moments suprêmes pour acquérir la foi : on la trouve toujours; mais appliquons-nous à les prévenir en amassant toujours et toujours, et en croissant tous les jours dans la foi. Je suis, mes amis, dans une position où rien ne m'importe que la foi. Comme le disait notre frère dans sa prière, nous avons par elle la puissance, la paix, la joie. Hélas ! il est facile de dire et de prêcher à distance que la foi doit triompher de tout: mais quand il faut lutter corps à corps avec l'ennemi, mais quand il s'agit de tout obtenir, mais quand il s'agit de suivre Jésus-Christ, premièrement le matin au désert, et puis le soir en Gethsémané, et puis l'après-midi en Golgotha, on sent que c'est sérieux. Dieu soit béni, éternellement béni, vous me comprendriez bien mal, si vous pensiez, parce que je parle de la sorte, que Dieu ne me soutient pas. Il me soutient admirablement. Mais je veux que vous sachiez d'avance que le combat est rude, bien plus que je ne le croyais avant d'y avoir passé, — afin que vous fassiez ce que j'ai fait dans ma petite mesure, mais que je souhaiterais maintenant d'avoir fait bien davantage; que vous croissiez tous les jours dans la foi; que vous ne viviez que pour croître dans la foi; que vous ne

soyez devant Dieu que des hommes de foi et de prière, se préparant par l'accomplissement de sa volonté d'aujourd'hui à l'accomplissement de sa volonté de demain. Oh! combien mes souffrances seraient adoucies, combien elles sont adoucies par la pensée qu'elles vous sont utiles, que les paroles que je vous adresse dans mon infirmité ont pénétré dans vos cœurs par le Saint-Esprit! O mes amis! si cette petite poignée d'hommes que nous sommes ici étaient des hommes de foi, il y aurait bien des chapitres XI aux Hébreux à écrire sans sortir de cette chambre haute!

IX

JÉSUS-CHRIST

NOTRE EXEMPLE DANS LA SOUFFRANCE

(9 DÉCEMBRE 1855.)

En présence de Jésus-Christ qui nous nourrit de sa chair et de son sang, et qui nous nourrit continuellement par la foi, j'ai à cœur d'adresser quelques mots à ceux qui souffrent. Je suis bien sûr, quelque petit que soit mon auditoire, que mes paroles tomberont sur un terrain préparé pour les recevoir. Nous souffrons tous. Ceux qui souffrent le plus ne sont pas toujours ceux qui paraissent le plus souffrir. Il y a des douleurs connues de Dieu et inconnues aux hommes, et en tout cas, tout ce qui sent, tout ce qui pense, tout ce qui croit, connaît profondément ce que c'est que la douleur.

Il y a quelque chose dans la douleur de bien contraire à notre nature, et à quoi il nous est bien difficile de nous habituer, car il nous semble que nous devrions être toujours heureux. Ce sentiment n'a rien que de légitime; il honore la bonté de notre Créateur. Il est parfaitement vrai que nous devrions être

parfaitement exempts de douleurs et toujours remplis de joie ; mais le péché a troublé tout cela, et maintenant ce qui était contraire à la nature est devenu naturel, et il entre dans les vues de Dieu, dans nos habitudes constantes, et dans nos intérêts éternels, que nous souffrions en diverses manières. Vous savez comment Job rassemble et classe les principales douleurs de la vie : la perte des biens, la perte de ceux qui nous sont chers, et la perte de la santé, qu'il a réservée pour la dernière : ou plutôt cet ordre est de Satan, qui se connaît bien en tentations. Dans ce moment, si les cœurs de nous tous qui sommes ici s'ouvraient, que de douleurs n'aurions-nous pas à raconter à Dieu !

Eh bien, mes chers amis, je n'aurais absolument rien à vous dire pour vous consoler, si je ne le prenais dans la Parole de Dieu. Il n'y a pas de consolation dans la nature : elle n'explique rien, elle ne comprend rien, elle n'espère rien, elle n'attend rien, et son espérance même et son attente sont vides. Mais je suis plein de choses à vous dire en contemplant la croix de Jésus-Christ autour de laquelle nous sommes rassemblés pour célébrer la mémoire de son sacrifice. Purifiés de nos péchés par son sang, — vous l'entendez bien, — purifiés de nos péchés par son sang, rachetés par son sacrifice amer, nos péchés étant expiés par sa croix, et dans le sens le plus simple le plus populaire et le plus profond tout ensemble,

Jésus-Christ étant la victime de propitiation qui nous réconcilie avec Dieu par sa mort : c'est là le fond de l'Évangile, c'en est le cœur, et en dehors de là il n'y a qu'un Évangile effacé et impuissant. Mais sous la croix, l'aspect de la douleur change complétement, et change en proportion de notre foi. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a paru dans le monde. Comment y paraît-il? comme homme de joie? Non, comme homme de douleurs. Voilà un prodige, une chose étonnante et contraire à l'ordre : le Fils de Dieu paraissant sur la terre y apparaît non-seulement comme souffrant, mais comme souffrant ce qu'aucun homme ne peut concevoir de souffrances. La croix de Jésus-Christ est le centre de toutes les douleurs, elle absorbe toutes les douleurs, il n'y en a pas qui n'en découle naturellement, il n'y en a pas que la croix de Jésus-Christ ne nous explique. Mes chers amis, lorsque nous nous rappelons que Jésus-Christ a souffert pour nous, lorsque nous considérons que tout ce que nous souffrons est un trait de ressemblance avec notre Sauveur, et que, par ce caractère infini de ses souffrances, nous lui ressemblons d'autant plus que nous souffrons davantage, n'est-il pas vrai que la douleur est changée? Cette pensée que Jésus-Christ l'a portée avant nous, qu'elle n'a pas pu lui être épargnée, n'est-elle pas lumineuse et en même temps douce? Et quel est celui, quelque abattu qu'il soit, qui ne soit soutenu par la pensée : C'est comme mon Sauveur; c'est un trait de

ressemblance avec lui ; maintenant je connais que je lui appartiens, qu'il m'appelle, et que je commence à entrer dans les vues de Dieu et à comprendre quelles sont ses voies ; j'unis ma croix à sa croix et mes souffrances à ses souffrances. —C'est pour cela que saint Paul dit : « Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi « prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, « afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. « Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; « et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux « qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Il a voulu que nous fussions « conformes à l'image de son Fils, » et le contexte nous montre qu'il s'agit essentiellement ici d'une conformité de douleurs. Voilà une première pensée qui est puissante pour nous soutenir : c'est que la douleur est une partie essentielle de la vie de Jésus-Christ, et que c'est ainsi un trait de ressemblance avec lui.

Et en voici une autre. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il souffert ? Pour expier le péché. Alors la douleur nous apparaît comme une suite juste du péché. Nous ne pouvons pas porter les douleurs que Jésus-Christ a portées ; mais nous serons heureux, dans un sentiment de justice et de punition, d'en porter notre part : « Pourquoi se dépiterait l'homme mortel à cause de « ses péchés ? » Ce passage de saint Pierre : « Armez-« vous donc de cette pensée que, puisque Christ a « souffert dans la chair, celui qui a souffert dans la

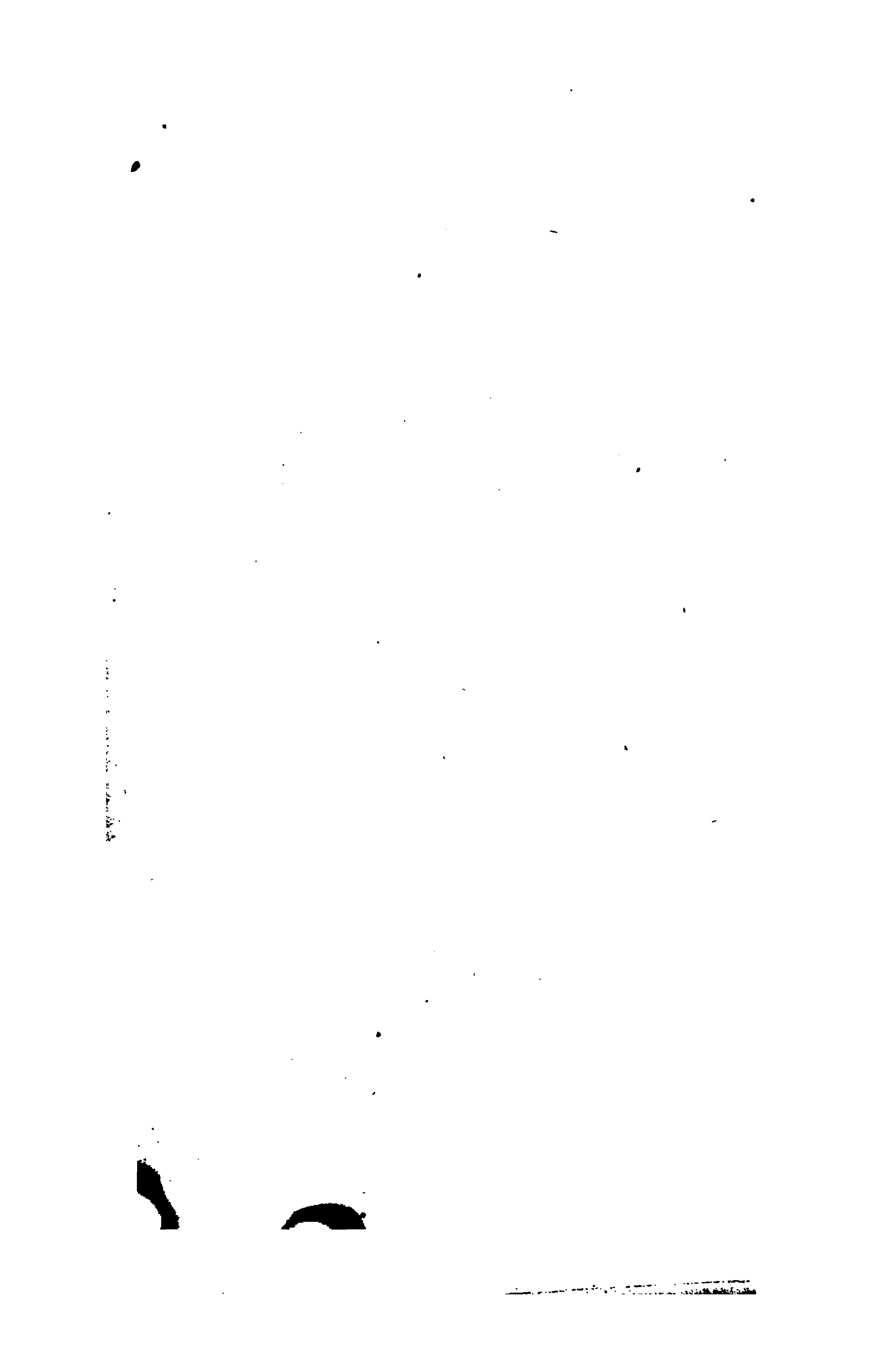
« chair a cessé de pécher, » nous montre que, pour que nous puissions rompre avec le péché, il faut que nous souffrions; il faut que, pour notre part et dans notre personne, le péché et la douleur soient mis en présence, et que la douleur soit employée à détruire le péché en nous, non pas comme expiation du péché, — elle ne se trouve qu'en Jésus-Christ, — mais pour que nous apprenions à unir la douleur au péché, et la joie à la sanctification et à la délivrance. Eh bien, cette pensée que la douleur est un fruit du péché, est propre à nous soutenir, parce qu'elle nous fait considérer la douleur comme un chemin simple et naturel, qui ne pouvait pas, qui ne devait pas nous être épargné.

Et enfin, pourquoi Jésus-Christ a-t-il souffert en expiation du péché? Pour nous sauver et pour nous rendre participants de la gloire éternelle, par amour : voilà la pensée qui domine dans les souffrances du Sauveur. Eh bien, il faut que notre douleur soit une douleur d'amour et non pas d'égoïsme, qui n'appelle pas notre attention sur nous-mêmes, mais qui l'appelle sur Dieu d'abord pour le glorifier, et qui l'appelle ensuite sur notre prochain pour lui faire du bien. Par l'exemple qu'un chrétien peut donner dans les souffrances, par la patience avec laquelle Dieu lui donne de les supporter, il y a des trésors de charité et de puissance de charité dans une douleur chrétienne. Quelle douce et céleste pensée que celle que nous pou-

vons être utiles en souffrant à nos semblables, et surtout à nos frères! Qu'est-ce qui peut rapprocher davantage nos souffrances de celles de Jésus-Christ? C'est la pensée que saint Paul exprime quand il dit dans un passage que j'aime à citer : « J'achève de souffrir « dans ma chair le reste des afflictions de Christ pour « son corps, qui est l'Église. » Je n'entre pas dans l'explication de ce verset, qui présente des difficultés : assurément saint Paul ne songeait à rien moins qu'à souffrir en expiation du péché; mais il unit ses souffrances à celles du Sauveur, et, parce qu'il a souffert pour nous sauver, Paul souffre pour le bien de l'humanité, ainsi qu'il l'écrit à Timothée : « En faisant ces choses, « tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent. ».

Voilà ce qui soutient le chrétien dans la douleur. Jésus-Christ a souffert : plus je souffre, plus je lui ressemble, la douleur est un privilége. Jésus-Christ a souffert pour le péché : la douleur est un fruit nécessaire, salutaire du péché. Enfin Jésus-Christ a souffert pour sauver : et moi, je dois souffrir pour faire du bien aux hommes et amener les âmes captives à l'obéissance de la croix. Que tous ceux qui souffrent s'appliquent à sortir d'eux-mêmes, à rejeter une douleur égoïste, sans foi, sans amour et aussi sans consolation, et à entrer dans l'amour de Christ pleinement, afin que leur douleur soit aussi comme une croix plantée sur la terre, à l'ombre de laquelle se réfugient ceux qui les entourent; non pas pour leur donner la

vie éternelle, mais pour leur montrer le chemin qui y conduit, à la gloire de Dieu. A lui soit gloire au siècle des siècles! Réjouissons-nous en lui, et disons-nous bien que, par la puissance de la foi et de l'amour, il n'y a point de douleur qui ne puisse être paisiblement, heureusement supportée, et rapportée à la gloire de Dieu et au bien des hommes, et tellement à notre consolation éternelle, que nous considérerons dans le ciel comme un grand privilége d'avoir beaucoup souffert sous la croix de Jésus! Amen.



X

LE PÉCHÉ

(16 DÉCEMBRE 1855.)

Mes chers amis, cette communion nous met devant les yeux les souvenirs de la joie la plus profonde qui fut jamais : mais n'oublions pas que comme Jésus-Christ a marché vers la gloire et vers la résurrection par la croix, cette joie ne se peut sentir que de ceux qui ont commencé par sentir l'amertume du péché, et que cette joie est en proportion de la vivacité avec laquelle nous aurons senti l'amertume du péché. O mes amis, qu'est-ce que le péché? Qui est-ce qui comprend parmi nous ce qu'il a de criminel, ce qu'il a d'amer, ce qu'il entraîne naturellement de jugements épouvantables, et la nécessité absolue d'en être complétement lavé et affranchi pour goûter un moment de repos? Il me semble qu'il appartient à ceux qui vivent plus spécialement plongés dans la souffrance, et qui sont appelés à méditer constamment sur ce mystère d'un Dieu plein d'amour qui envoie à ses enfants souf-

france sur souffrance, il me semble qu'il leur appartient de méditer plus spécialement sur les profondeurs du péché.

Prenez un homme tel qu'a été un François Gonthier de Nyon. Je n'ai jamais connu, quant à moi, d'homme qui, autant que l'homme en peut juger, fût plus avancé dans la vraie et solide piété chrétienne, celle qui unit la pureté de la foi avec l'esprit d'humilité et de charité. Eh bien, cet homme qui semblait devoir être comblé de toutes les consolations de Dieu, a été comblé de toutes ses dispensations les plus amères. Il a perdu successivement un fils unique, une femme tendrement aimée, une fille de douze ans qui seule lui rappelait ses trésors perdus. Resté seul, il a fallu que la main de Dieu fît cette solitude plus profonde encore, en lui ôtant d'abord une sœur bien-aimée, et puis une jeune nièce de vingt ans sur laquelle toutes ses affections s'étaient concentrées; et je ne nomme pas tout ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela une santé si profondément altérée qu'il me disait un jour : « Savez-vous comment je fais mes livres? comme on fait sortir le suc d'une écorce d'orange, en la pressant pour l'en faire tomber à la longue, goutte après goutte. » Il était livré à une faiblesse excessive et à des douleurs presque continuelles; ces douleurs sont allées croissant avec cette faiblesse, et tous ces maux n'ont fait qu'augmenter jusqu'à la fin de sa vie. Quand je pense à une existence comme celle-là, je me dis : Qu'est-ce que le

péché? Je sais bien qu'on peut me dire qu'un homme comme Gonthier est frappé, — et c'est assurément sa plus grande consolation, parce que c'est sa plus grande ressemblance avec Jésus-Christ, — afin que ses afflictions instruisent l'Église par la patience et la débonnaireté avec laquelle il les supporte. Mais pourtant Dieu n'aurait pas envoyé à un Gonthier toutes ces souffrances uniquement dans l'intérêt des autres : il ne faut pas confondre la créature avec le Créateur ; Dieu ferait alors de l'homme un sauveur. Quand il s'agit de Jésus-Christ, il le frappe pour les péchés de l'homme ; mais quand il s'agit de quelqu'un d'entre nous, il ne le frappe jamais d'une mesure de souffrance que ses péchés personnels n'aient pas méritée. C'est que le péché a mérité bien au delà de ce que nous souffrons et de ce que nous pouvons concevoir de souffrances. C'est ce que nous enseignent les Écritures, et en particulier les Psaumes, à chaque page. David ne peut pas traiter le sujet de ses douleurs, sans qu'il glisse, comme sans s'en apercevoir, sur celui de ses péchés. Vous pouvez le voir particulièrement en relisant le psaume XXXVIIIe, où tour à tour il mêle tellement ses douleurs avec ses péchés qu'on sait à peine comment les distinguer. Qu'est-ce donc que le péché? Quelle horreur offre-t-il aux yeux de Dieu? Quel est le supplice qu'il rend nécessaire? Quelle est la rançon qui le peut expier?

Considérez ensuite le péché dans un chrétien ordinaire, qui ne s'est jamais élevé à la haute puissance

de vie chrétienne d'un Gonthier, qui traverse tant bien que mal la vie sans déshonorer sa profession, mais qui n'a pas senti l'amertume du péché; qui a des afflictions parce qu'on en a toujours, mais qui n'a pas su convertir ses afflictions en croix et unir ses souffrances à celles de son Sauveur : et voyez tout ce qu'il y a dans le cœur d'un tel chrétien, qui peut pourtant être un homme sincère, de péché latent, de pourriture cachée, d'infection secrète, qui, si ce cœur venait tout à coup à s'ouvrir devant nous, nous causerait une effroyable horreur, à condition que nous eussions la capacité de sentir l'horreur du péché, c'est-à-dire la capacité de connaître toute la sainteté de la loi de Dieu et tout ce que requiert la sainteté de cette loi redoutable. Et puis considérez le péché dans les gens du monde, qui sont plongés dans le péché, qui n'ont fait depuis qu'ils sont au monde que le boire comme l'eau, que le respirer comme l'air, qui sont tout composés intérieurement de péché, qui sont enveloppés spirituellement d'une croûte de péché que jamais un rayon de lumière vivifiante, salutaire, sanctifiante, n'a traversée! Quel gouffre, quel tombeau, quel spectacle devant les yeux de Dieu, que des hommes, des milliers, des millions d'hommes qui sont répandus dans le monde entier, en qui ne se trouve pas autre chose que ce péché effroyable, dont ils n'ont tout au plus qu'un sentiment vague qui vient de temps en temps les solliciter de la part de Dieu à se convertir, mais

qui demeurent plongés dans cet état épouvantable et abominable devant Dieu. Le péché dans les meilleurs chrétiens, le péché dans les chrétiens ordinaires, le péché dans l'Église, le péché dans le monde, ô mes amis, quelle misère ! Qu'est-ce que le péché !

C'est ce que Jésus-Christ a vu quand il est descendu du ciel pour nous sauver. Nous ne le savions pas, mais il le savait ; nous ne le sentions pas, mais il le sentait pour nous ; et c'est ce qui lui a donné des forces pour supporter l'angoisse de la croix, avec les douleurs de Gethsémané, avec les combats du désert, et avec toutes les humiliations qui l'avaient précédée, et dont sa vie entière est comme formée. Et maintenant il faut que les souffrances qu'il a endurées pour nous, deviennent pour nous la mesure de ce qu'est pour lui la vue du péché et de la profondeur de l'abîme dont il nous a tirés. Personne de nous n'a aucune idée, non, mes amis, personne de nous n'a aucune idée de ce qu'est le péché ! Personne de nous ne connaît le péché, parce que personne de nous ne connaît pleinement le Sauveur, ni ses souffrances, ni son amour. O mes amis, en présence de ce sang versé et de cette chair rompue, apprenons ce qu'est le péché, et quel est le péril de nos âmes, pour nous réfugier auprès de Jésus et ne chercher qu'en lui ce que lui seul peut nous donner. Mettons bien dans nos cœurs que nous ne l'apprendrons jamais que de la sainte Écriture. Jamais nos méditations personnelles ne nous révéleront ce qu'est

le péché; et c'est un point où je sens particulièrement la nécessité et la réalité de l'inspiration et de l'autorité divine des Écritures, parce que nous n'aurions jamais appris à connaître le péché autrement que par l'obéissance, et sans une autorité extérieure, supérieure à nous, indépendante de nos sentiments intérieurs, sur laquelle sans doute nous devons travailler par la recherche, la méditation et de ferventes prières,—mais la vérité lumineuse vient d'en haut, donnée tout spécialement par l'Esprit de Dieu et parlant avec l'autorité de Dieu lui-même; car il faut que nous commencions par recevoir cette horreur du péché dans un temps où nous ne sommes pas encore capables de la sentir.

Eh bien, mes amis, jetons-nous donc entre les bras du Sauveur. Les souffrances et les douleurs de la terre nous retiendront-elles? et avons-nous donc le temps de nous en occuper, quand il s'agit de sauver nos âmes! Allons à Jésus dans un sentiment d'humiliation profonde, mais avec une confiance sans réserve en celui qui a tout accompli et tout souffert pour nous. O douceur infinie de nous reposer pleinement au pied de sa croix! Je commence à comprendre l'étendue de ma misère; mais j'embrasse la croix de mon Sauveur, je ne veux qu'elle et sa seule grâce, sa seule justice; nul mélange de mes œuvres. Mes œuvres! elles ne pourraient que me condamner; mais racheté par lui, lavé dans son sang qui a fait l'expiation de mes péchés,

je saisis sa croix, et je m'appuie uniquement sur le sacrifice de mon Sauveur.

Et puis, parlons donc du Sauveur à ceux qui ne le connaissent pas. Avec un pareil mal, qui, à la différence de tous les maux de la terre, est le seul mal qui est véritablement mal et qui est le principe de tous les autres; et avec un pareil remède dans les mains, qui, à la différence de tous les remèdes de la terre, est seul assuré et infaillible, pourrons-nous traverser la vie, la société, nos familles, nos voisins, nos amis, sans leur parler du péché et de Jésus-Christ, qui est leur Sauveur et le nôtre? Saisissons la croix, proclamons la croix, mourons en l'embrassant, mourons en la proclamant, et notre mort sera le commencement de la vie; et Dieu sera glorifié dans notre corps, soit par la vie, soit par la mort, et avant tout par le sang et par la rédemption de l'Agneau de Dieu. Voilà ce que je demande à Dieu pour chacun de vous, comme je le fais pour moi-même, dans l'amour de Christ que je le supplie de nous augmenter. Amen.

XI

ƆROIX NOUS RÉVÉLANT L'AMOUR DE DIEU

(23 DÉCEMBRE 1855.)

LECTURE DU PSAUME LXXXVIII.

« Éternel, Dieu de ma délivrance, je crie jour et nuit devant toi. Que ma prière vienne en ta présence; ouvre ton oreille à mon cri. Car mon âme est rassasiée de maux, et ma vie est venue jusqu'au sépulcre. On m'a mis au rang de ceux qui descendent en la fosse; je suis devenu comme un homme qui n'a plus de vigueur, placé parmi les morts, comme les blessés à mort couchés au sépulcre, desquels il ne te souvient plus, et qui sont retranchés par ta main. Tu m'as mis en une fosse des plus basses, dans des lieux ténébreux, dans des lieux profonds. Ta fureur s'est jetée sur moi, et tu m'as accablé de tous tes flots. Tu as éloigné de moi ceux de qui j'étais connu, tu m'as mis en une extrême abomination devant eux; je suis enfermé tellement que je ne puis sortir. Mon œil languit d'affliction; Eternel! je crie à toi tout le jour, j'étends mes mains vers toi. Feras-tu un miracle envers les morts? ou les trépassés se relèveront-ils pour te célébrer? Racontera-t-on ta miséricorde dans le sépulcre, et ta fidélité dans le tombeau? Connaîtra-t-on tes merveilles dans les ténèbres, et ta justice au pays d'oubli? Mais moi, ô Éternel! je crie à toi; ma prière te prévient dès le matin. Éternel! pourquoi rejettes-tu mon âme, pourquoi caches-tu ta face de moi? Je suis affligé et comme rendant l'esprit dès ma jeunesse; j'ai été exposé à tes terreurs, et je ne sais où j'en suis. Les ardeurs de ta colère sont passées sur moi, et tes frayeurs m'ont retranché. Ils m'ont tout le jour environné comme des eaux, ils m'ont entouré tous ensemble. Tu as éloigné de moi mon ami, même mon intime ami, et ceux de qui je suis connu me sont des ténèbres! »

.es bons amis, qui me donnez une marque si tou-
ıte de votre affection et de votre sympathie frater-
e en venant partager avec moi ce repas du Sei-

gneur, qui de semaine en semaine nourrit et fortifie mon esprit et mon corps, — il y a dans le psaume qui nous a été lu à l'ouverture de ce service, le LXXXVIIIe, un trait unique entre tous les psaumes : c'est le seul qui soit tout entier dans la douleur, et qui ne finisse pas avec une parole, un trait de consolation. Il est tout noir, tout sombre, et il faut y regarder de près pour y découvrir un germe d'espérance dans un nom donné à Dieu, dans un des premiers versets : « Dieu de notre délivrance. » Pourquoi cet étonnant mystère? J'y trouve deux explications. La première, c'est que Dieu a voulu nous faire voir que quoique dans les habitudes de sa miséricorde nous ne crions jamais à lui sans être délivrés, et qu'il ne faille souvent que la distance de quelques versets de psaume pour franchir l'intervalle qui sépare la plus affreuse angoisse d'avec la consolation la plus abondante, comme par exemple dans le psaume XIII, il peut entrer quelquefois dans les vues du Seigneur de nous laisser crier un certain temps sans réponse, sans consolation, sans qu'un pauvre petit rayon détaché vienne éclairer notre détresse. C'est alors qu'il faut se nourrir de la foi seule, et avec Jérémie, avec David, et avec tous les saints éprouvés de la sorte, l'attendre, lui demander pourquoi il se cache, et malgré le nuage qui nous le dérobe, ne jamais douter de lui. Il y a sur cent cinquante psaumes, *un* psaume qui nous donne cette leçon, comme s'il en coûtait à

l'amour du Seigneur de nous donner cet avertissement. — Mais il y a une seconde explication à ce psaume, qui se rattache au reste à la première. Vous savez que les psaumes sont pleins du Messie; c'est le Christ qui parle, qui peint ses douleurs, et nous trouvons dans le psaume LXXXVIII le même Sauveur que dans cette parole du psaume XXII : « Eli, Eli, lamma « sabachthani, — mon Dieu, mon Dieu, pourquoi « m'as-tu abandonné ? » suivie tout aussitôt de cette autre parole : « Cependant tu es le Saint... qui exauces « l'affligé qui crie à toi. » Ainsi ce psaume nous fait voir qu'il y a dans le Sauveur un excès de détresse qui surpasse tout ce que les hommes, et même ses serviteurs les plus éprouvés, peuvent je ne dis pas seulement ressentir, mais concevoir. Et pourquoi cela? C'est que Dieu est amour. Réponse étrange, mais vraie. Dieu est amour : mais nous, mes chers amis, quelque comblés que nous soyons des dons de Dieu, temporels et spirituels et de toute nature, avec sa Parole, avec ses promesses et avec tout le reste, il manque à l'amour de Dieu, si on peut parler ainsi, quelque chose, pour qu'il trouve le chemin de nos cœurs; c'est la douleur. Nous savons que Dieu ne souffre pas, qu'il est incapable de souffrir, qu'il est élevé au-dessus de la douleur, comme au-dessus de la tentation et de toutes les angoisses de la terre; et pour nous faire comprendre l'amour de Dieu dans sa plénitude et sa réalité, il a fallu que ce fût Dieu lui-même qui se pré-

sentât à nous de telle sorte qu'il pût nous prouver son amour par des douleurs, puisque l'homme n'aurait jamais pu être persuadé, ou plutôt gagné, autrement.

Jésus-Christ donc, Fils de Dieu et Dieu lui-même, est devenu Fils de l'homme pour pouvoir souffrir, et nous montrer ainsi l'amour de Dieu sous des traits capables de briser les cœurs les plus durs, pour peu qu'ils soient attentifs. Jésus est venu sur la terre pour souffrir. Qu'il a bien rempli cette tâche! Il a commencé par revêtir une chair semblable à notre chair de péché; et qui de nous peut concevoir ce qu'il y avait d'abaissement, de renoncement et de sacrifice pour le Seigneur de gloire, pour le Prince de la vie, à descendre dans la misère de notre pauvre nature, et à en accepter toutes les humiliations, jusqu'à celles du tombeau? « Étant en forme de Dieu, il n'a « point fait étalage de son égalité avec Dieu; mais il « s'est dépouillé lui-même, s'étant rendu semblable à « un homme; et ayant pris la forme d'un serviteur, « il s'est abaissé jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort « de la croix. » Et remarquez que ce qui distingue les douleurs et les sacrifices de Jésus-Christ d'avec les nôtres, c'est qu'il les a volontairement choisis, appelés. Rien ne l'y obligeait : il les a choisis, appelés, l'un après l'autre, pour accomplir la volonté du Père, mais pour l'accomplir librement. Et pourquoi? Pour nous, parce qu'il ne pouvait pas supporter la pensée de la misère éternelle à laquelle le péché nous avait livrés.

Quel amour, mon Dieu, quel amour! — Je passe rapidement sur toute sa carrière de douleurs et d'humiliations, et je viens à son Gethsémané. Vous entrez au milieu de la nuit dans un jardin d'olives, et vous voyez un homme étendu la face contre terre; il pleure, il crie, vous le prenez peut-être pour un insensé : c'est votre Sauveur! Mesurez à sa posture même, à sa prière, aux tendres reproches qu'il adresse à ses disciples, l'immensité de sa souffrance, d'une souffrance que nous ne sommes pas plus capables de ressentir et de concevoir que Dieu et l'infini; parce qu'il n'y a pas seulement la souffrance physique et extérieure, il y a une souffrance spirituelle dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Non-seulement des saints, mais des hommes même qui ne connaissaient pas le Seigneur, ont souffert patiemment les plus atroces douleurs; mais en Jésus, avec ses douleurs infinies, il y avait une douleur secrète et intérieure que nous ne pouvons pénétrer, celle de porter seul devant le Dieu saint, lui innocent pour nous coupables, le poids de nos péchés; de se trouver par eux comme séparé un moment (quoique j'ose à peine toucher ce mystère), comme séparé un moment de l'amour du Père, si l'on peut ainsi parler, quoiqu'il soit un avec lui, et contraint de s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'as-tu abandonné? » Pourquoi souffre-t-il ainsi? Pécheur, pour toi, pour toi; et il t'a tant aimé que quand il n'y aurait eu que toi à sauver sur la

terre, il serait entré pour toi dans son Gethsémané. Quel amour, mon Dieu, quel amour! — Enfin, voyez-le sur la croix. Je ne m'étends pas sur ce sujet; quand j'en aurais la force, comment décrire un pareil mystère? Je me place avec vous au pied de la croix, et je contemple les souffrances de mon Sauveur. Et je vous fais observer ceci : c'est que dans le moment où il est livré à cette affreuse angoisse, à cette agonie qu'aucun homme n'a pu connaître, ni concevoir, ni presque entrevoir, il domine cette douleur pour glorifier Dieu et pour sauver les hommes jusqu'à la fin; et c'est du sein de cette agonie qu'on entend sortir des paroles telles que celles-ci : « Père, pardonne-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font; » et encore : « Femme, voilà ton fils.... Disciple, voilà ta mère. » Quel amour, mon Dieu, quel amour!

Dimanche dernier, nous contemplions au pied de la croix la vue qu'elle nous donne de l'horreur, de l'énormité et des terreurs du péché. Qu'il est doux de contempler aujourd'hui, dans les souffrances de notre Sauveur, la vue qu'elles nous donnent de la grandeur et de la profondeur incompréhensible de la miséricorde de Dieu. Oh! mes amis, ayons toujours cet amour devant les yeux, et tout nous sera expliqué, jusqu'aux souffrances les plus cruelles, puisqu'elles ne sont que les suites dans les siens de ce qu'il a souffert. En même temps tout nous sera doux et facile. La foi rend tout possible, l'amour rend tout

facile : « Ses commandements ne sont point pénibles. » Pleins de cette image de l'amour du Sauveur, et de l'amour de Dieu révélé dans le Sauveur, lisant dans le cœur paternel l'amour de Dieu pour nous, nous nous abandonnerons au Seigneur pour faire et pour souffrir tout ce qu'il jugera bon de nous envoyer. Demandez à Dieu la grâce de vous pénétrer de cette pensée : « Dieu est amour ; » et pour nous en pénétrer, tenons-nous au pied de la croix de notre Sauveur, et ne la perdons jamais de vue, jusqu'à ce que, après nous avoir fait un peu souffrir, vu que cela est nécessaire, il nous prendra par la main, nous fera franchir l'intervalle du vendredi au dimanche matin, nous ressuscitera avec lui, et nous établira avec lui dans le séjour de la gloire où il nous attend, et où nous le bénirons d'autant plus que nous aurons plus souffert, et surtout que nous aurons souffert pour son nom ! Amen.

XII

LES CHOSES INVISIBLES

(30 DÉCEMBRE 1855.)

LECTURE DE APOCALYPSE XXII.

« Puis il me montra un fleuve pur d'eau vive, transparent comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Et au milieu de la place de la cité, et des deux côtés du fleuve, était l'arbre de vie, portant douze fruits, et rendant son fruit chaque mois; et les feuilles de l'arbre sont pour la santé des Gentils. Et toute chose maudite ne sera plus : mais le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses serviteurs le serviront; et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus là de nuit, et il ne sera plus besoin de la lumière de la lampe ni du soleil; car le Seigneur Dieu les éclaire, et ils régneront aux siècles des siècles. Puis il me dit : Ces paroles sont certaines et véritables, et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange, pour manifester à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt. Voici, je viens bientôt; bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. Et moi, Jean, je suis celui qui a ouï et vu ces choses; et après les avoir ouïes et vues, je me jetai à terre pour me prosterner aux pieds de l'ange qui me montrait ces choses. Mais il me dit : Garde-toi de le faire, car je suis ton compagnon de service, et le compagnon de tes frères les prophètes, et de ceux qui gardent les paroles de ce livre; adore Dieu. Il me dit aussi : Ne cachette point les paroles de la prophétie de ce livre, parce que le temps est proche. Que celui qui est injuste, soit injuste encore; et que celui qui est souillé, se souille encore; et que celui qui est juste, soit plus juste encore; et que celui qui est saint, soit sanctifié encore. Or voici, je viens bientôt; et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Bienheureux sont ceux qui font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes dans la cité. Mais les chiens, et les empoisonneurs, les

fornicateurs, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime et commet la fausseté, seront laissés dehors. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous témoigner ces choses dans les Églises. Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Que celui aussi qui l'entend, dise : Viens; et que celui qui a soif, vienne et quiconque veut de l'eau vive en prenne sans qu'elle lui coûte rien. Or, je proteste à chacun qui entend les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un ajoute à ces choses Dieu fera tomber sur lui les plaies écrites dans ce livre ; et si quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu lui enlèvera la part qu'il a dans le livre de vie, dans la sainte cité, et dans les choses qui sont écrites dans ce livre. Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Certainement, je viens bientôt! Amen. Oui, Seigneur Jésus, viens! Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! Amen. »

Le chapitre qui vient de nous être lu suffirait à lui seul pour remplir en tout temps nos cœurs de force et de joie, si nous pouvions le recevoir avec une entière simplicité de foi. Si un homme pressé par la pauvreté était assuré que demain il fera une fortune; si un homme pressé par la souffrance était assuré que demain il entrera dans une vie de bien-être; — ne seraient-ils pas soutenus pour attendre quelques heures et ne devanceraient-ils pas par cette espérance le petit nombre d'heures qui les sépare du moment où ils seront heureux? Et nous, mes amis, si nous avions la foi simple et ferme, et une vue claire de cette félicité éternelle qui nous est décrite en termes à la fois si beaux et si touchants dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, ne dirions-nous pas aussi : « Seigneur Jésus, viens! » et ne le dirions-nous pas avec une pleine paix? Que nous faut-il de plus que ce que Dieu nous a donné? Rien que ce que Dieu peut nous donner encore : la foi simple aux choses invisi-

bles. Nous vivons dans le temps, il ne s'agit que de vivre dans l'éternité. Nous sommes constamment entraînés vers les choses visibles, il ne s'agit que d'entrer dans la communion des choses invisibles. Je dis, il ne s'agit que de cela : mais c'est une grande chose, c'est un immense changement. Car ce qui constitue le péché, ce ne sont pas seulement ces formes grossières de la désobéissance à la loi divine qui règnent dans le monde; ce qui constitue le péché d'une manière plus subtile et plus profonde à sa source même, c'est l'incrédulité, l'entraînement des choses visibles; car Dieu étant invisible, et le centre et l'âme des choses invisibles, nous n'avons tant de peine à nous nourrir des choses invisibles que parce que nous sommes naturellement éloignés de Dieu. C'est le caractère de la Parole de Dieu qu'elle vit et se meut au sein des choses invisibles; et cela seul, pour un homme qui pense, suffirait à en prouver l'inspiration. Il n'est pas donné à l'homme, esclave par sa nature déchue des choses visibles, de s'élever au-dessus d'elles, c'est-à-dire de sortir en dehors de lui-même pour s'élever jusqu'aux choses invisibles, et pour parler du sein des choses invisibles, comme le fait la Parole de Dieu; comme le fait non-seulement Jésus-Christ, Fils de l'homme, qui étant dans le ciel, parle du ciel, mais comme le font encore ces organes chargés de nous transmettre la Parole de Dieu, qui étant remplie de Jésus-Christ, parle du ciel quoiqu'elle soit sur la terre,

par ce prodige de la grâce de Dieu que nous appelons l'inspiration, et qui fait l'autorité de cette Parole. Livre pur, livre saint, livre de Dieu, livre qui est élevé, lui, au-dessus de nous et du monde, qui nous parle d'un autre monde, et nous en parle du sein d'un autre monde! — Comment serons-nous mis en rapport avec les choses invisibles? Nous sentons tous sur ce point notre besoin et notre infirmité : mais sentons-nous quelle serait notre puissance, quelle serait notre félicité, notre paix, notre joie, si nous pouvions, comme la Parole de Dieu, comme Jésus-Christ, vivre et nous mouvoir au sein des choses invisibles; si nous pouvions, par la puissance de la foi, être transportés d'avance en Dieu et dans les choses de Dieu et voir les choses ainsi que Dieu les voit lui-même, les mesurer à sa mesure, les apprécier à son appréciation et les juger comme il les juge? « Si nous nous jugions nous-« mêmes, nous ne serions point jugés, » nous a-t-on dit tout à l'heure de sa part.

D'après ce que nous venons de voir, le premier moyen de nous mettre en rapport avec les choses invisibles, c'est de vivre avec les saintes Écritures, qui sont la Parole et le témoignage de Dieu. Par *vivre* avec elles, je n'entends pas seulement les lire tous les jours et recevoir leur témoignage; j'entends nous en nourrir, y chercher le pain de vie qui est descendu du ciel, y chercher le Seigneur Jésus-Christ lui-même, ce pain vivifiant qui donne la vie au monde, et dont

la chair a été déchirée pour vous, pour moi, pour nous tous; et le recevoir par la foi, en particulier par le sacrement de la sainte Cène, qui nous remet l'objet de la foi si vivement devant les yeux. Il faut nous nourrir de la Parole de Dieu, mes chers amis; il faut vivre constamment avec elle, jour et nuit. Qu'elle soit pour nous ce qu'elle était, pour ne citer qu'un exemple, pour l'auteur du Psaume CXIX, de ce Psaume qui a 176 versets, et où il n'y en a pas plus de deux ou trois où la Parole de Dieu ne soit pas nommée par un de ces innombrables noms que le Psalmiste lui donne. Ah! vivons avec la Parole de Dieu! soyons entourés constamment de l'atmosphère des Écritures, car c'est l'atmosphère du ciel et de Dieu lui-même!

Pour nous mettre en rapport avec les choses invisibles, prions sans cesse. Oui, prier : mais comment prier? O mon Dieu! prier comme te voyant, comme te parlant, t'écoutant, te répondant, comme sentant ta présence et savourant ta Parole. Oh! qui nous enseignera à prier, si ce n'est toi, Dieu de la prière? Mon Dieu, pardonne la manière dont ton Église, qui seule dans le monde sait prier, prie; pardonne la manière dont nous prions nous-mêmes, cette langueur, cette incertitude, cette incrédulité, même dans les jours les moins infidèles, les moins incroyants de notre vie chrétienne, de notre ministère chrétien! Mon Dieu, pardonne le péché de nos saintes offrandes!

Ah ! si nous pouvions, dans ce moment même, franchir par la prière l'intervalle qui nous sépare de toi; si nous pouvions prier comme Jésus-Christ a prié, comme a prié un Moïse, un Samuel, un David, un saint Paul, un saint Jean! Si nous pouvions prier, ce qui s'appelle prier, — ce qui s'appelle prier ! — selon cette expression de saint Jacques, parlant d'Élie : « Il « pria en priant. » Hélas! la plupart du temps nous prions sans prier. Nous n'avons pas d'idée de la faiblesse et de l'incrédulité qui se mêlent à nos prières, faute de vivre avec les choses invisibles; et nous n'avons pas d'idée des bénédictions et des grâces dont nous nous privons. O mes amis, répétons constamment cette prière : « Seigneur, enseigne-nous à prier! » Quand nous saurons prier, nous saurons tout, et ce qui vaut mieux encore, nous aurons tout. Nous connaîtrons Jésus-Christ, et nous ferons mieux que de le connaître, nous le posséderons. Au reste, on ne le connaît qu'en le possédant. C'est en le possédant qu'on le connaît, et en le connaissant qu'on l'aime, et qu'avec lui on triomphe par la foi des choses visibles, et qu'on écrase Satan sous les pieds. Que le Dieu de paix écrase lui-même Satan sous nos pieds!

Mes amis, les choses invisibles, les choses du dernier chapitre de l'Apocalypse!... Bientôt nous allons comparaître devant Dieu. Ce n'est pas vrai seulement de ceux qui s'attendent d'un jour à l'autre à être appelés, qui sont plus spécialement avertis par le Seigneur

de se tenir prêts, et qui se réjouissent, — oh! qui aspirent ardemment au moment où Jésus leur dira : Viens! — mais cela est également vrai pour tous, puisque pas un de nous n'est assuré qu'il vivra jusqu'à ce soir. C'est maintenant, c'est pendant que vous avez le libre usage de toutes vos facultés, qu'il faut vous mettre en rapport avec les choses invisibles, par la Parole de Dieu et par la prière. Ce sont des choses bien vieilles que je vous dis là : mais, hélas! bien nouvelles par notre incrédulité et nos langueurs!... Cherchez les choses invisibles. Cherchez Dieu lui-même assis au milieu de ce monde invisible, par Jésus-Christ qui nous l'a ouvert par le voile, c'est-à-dire par son corps déchiré, et dont l'amour et les douleurs sont la mesure de cette joie qu'il nous a préparée! « S'il tarde, « attends-le, car il viendra et il ne tardera point. »



XIII

L'HOMME DE DOULEURS

ET LES HOMMES DE DOULEURS

(6 JANVIER 1856.)

Le chrétien dans l'affliction est directement appelé de Dieu à méditer sur la place que l'affliction occupe dans les plans de la rédemption divine, dans le développement du règne de Dieu sur la terre, et dans la révélation des saintes Écritures. C'est alors qu'il comprend cette parole simple et profonde tout à la fois : « Ne vous étonnez point, comme s'il vous arri- « vait quelque chose d'extraordinaire. » Ce qui serait extraordinaire, c'est que nous pussions être mûris pour la vie éternelle, et plus particulièrement qu'un serviteur de Dieu pût se voir béni dans son œuvre, je ne dis pas seulement sans afflictions, mais sans une grande mesure d'afflictions : « C'est par beaucoup d'af- « flictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de « Dieu. » Cette doctrine nous est d'abord clairement révélée en celui même dont nous célébrons en ce mo-

ment le sacrifice, puisque nous ne devons qu'à ces douleurs et à ce sacrifice de posséder la vie éternelle. Le Sauveur a été un « homme de douleurs, sachant « ce que c'est que la langueur ; » non pas seulement un homme de douleurs, mais *l'homme* de douleurs, en qui toutes les douleurs se trouvent réunies, et qui a souffert ce que jamais homme ne pourra ni souffrir, ni même concevoir. Mais tel maître, tels disciples; et les disciples de notre Seigneur Jésus-Christ ont été, — je parle plus spécialement de ses organes inspirés dans lesquels le Seigneur s'est plus particulièrement manifesté et comme reproduit; — ils ont été, dis-je, une série d'hommes de douleurs, depuis Abel jusqu'à saint Paul et saint Jean. Cela ne frappe pas suffisamment à une étude superficielle de l'Écriture ; mais lorsqu'on pénètre quelque peu dans l'étude de la Parole de Dieu, on en est de plus en plus frappé. Les apôtres, les prophètes, nous sont présentés partout dans l'Écriture comme des hommes de douleurs, et de douleurs plus grandes que nous ne savons et que nous ne voyons, car l'Écriture nous laisse plus entrevoir qu'elle ne nous montre. Pour nous montrer ce qu'ont souffert ces hommes de Dieu, il aurait fallu qu'elle nous racontât en détail l'histoire de leur vie.

Les apôtres : il y en a un seul d'entre eux dont la vie nous est rapportée avec quelque développement, mais c'est un homme dont Dieu a défini le ministère par ses douleurs, puisqu'il a dit en l'appelant : « Je

« lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon « nom. » Si nous suivons saint Paul dans le cours de sa vie, nous trouvons qu'elle n'est depuis le commencement jusqu'à la fin qu'une vie de douleurs extérieures et intérieures. Écoutez ce qu'il en dit lui-même dans les derniers versets du chapitre XI de la seconde épître aux Corinthiens. « Sont-ils ministres de « Christ? (je parle comme un imprudent) je le suis « bien plus qu'eux; en travaux davantage, en bles- « sures plus qu'eux, en prison davantage, en dan- « ger de mort plusieurs fois. J'ai reçu des Juifs cinq « fois quarante coups moins un. J'ai été battu de « verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait « naufrage trois fois; j'ai passé un jour et une nuit « dans la profonde mer. En voyages souvent, en péril « des fleuves, en péril des brigands, en péril de ma « nation, en péril des Gentils, en péril dans les villes, « en péril dans les déserts, en péril en mer, en péril « parmi de faux frères, en peine et en travail, en « veilles souvent, en faim et en soif, en jeûnes sou- « vent, dans le froid et dans la nudité. Outre les cho- « ses de dehors, ce qui me tient assiégé tous les jours, « c'est le souci que j'ai de toutes les Églises. Qui est- « ce qui est affaibli, que je ne sois aussi affaibli? qui « est-ce qui est scandalisé, que je ne sois aussi comme « brûlé? » Pesez chaque détail en particulier. Quel tableau! Quelle vie extérieure et intérieure! Voyez la mesure de sa charité dans la mesure de ses douleurs.

Les prophètes : « Prenez pour un exemple de « patience, dit saint Jacques, les prophètes qui ont « parlé au nom du Seigneur ; » et si nous étudions avec quelque attention la vie des prophètes, surtout de ceux dont nous connaissons un peu moins imparfaitement l'histoire, nous trouverons cette déclaration exactement réalisée ; pour Jérémie par exemple, l'un des prophètes dont nous connaissons quelques traits. Mais de tous les prophètes, celui qui nous est le plus connu, c'est David, dont l'histoire nous est rapportée avec le plus de développement. Avez-vous jamais réfléchi aux douleurs dont la vie de David a été remplie ? Si vous prenez sa vie telle qu'elle nous est rapportée dans le premier et le second livre de Samuel, et aussi dans les Rois et dans les Chroniques, vous n'en connaîtrez rien. Vous voyez dans David un homme qui dans les commencements de sa vie a été poursuivi par Saül ; il a eu beaucoup d'ennemis, mais après tout il a triomphé de Saül et il a hérité d'une grande gloire. Cet homme, ensuite, vous le voyez profondément affligé et abattu au sein de sa famille, par une juste suite de ses péchés ; mais vous le voyez aussi consolé et soutenu abondamment de Dieu, qui, jusque dans ses châtiments les plus redoutables, se souvient encore de ses promesses envers David et de sa miséricorde pour lui. C'est une vie dans laquelle nous trouvons beaucoup d'épreuves et d'agitations ; mais enfin, cela ne nous donne pas l'idée des douleurs de David.

Il faut lire les Psaumes pour connaître les douleurs de David. Les Psaumes nous révèlent l'homme intérieur de David, et dans l'homme intérieur de David, ils nous révèlent en quelque sorte l'homme intérieur de tous les prophètes de Dieu : eh bien, les Psaumes sont tout remplis d'expressions d'une douleur inouïe. David y parle sans cesse de ses maux, de ses maladies, de ses ennemis sans nombre ; on a peine à comprendre en les lisant ce qu'il entend par ces ennemis dont il parle sans cesse ; mais ils nous révèlent du moins un intérieur d'affliction dont avec la seule histoire de David dans les mains, nous ne nous serions jamais doutés. C'est une des grandes utilités des Psaumes. Lisez le Psaume XXXVIII, et pesez chaque trait de ce Psaume XXXVIII.

« Éternel, ne me reprends point en ta colère, et « ne me châtie point en ta fureur. Car tes flèches « sont entrées en moi, et ta main s'est appesantie sur « moi. Il n'y a rien d'entier en ma chair, à cause de « ton indignation, ni de repos dans mes os, à cause « de mon péché. Car mes iniquités ont surmonté ma « tête ; elles se sont appesanties comme un pesant far- « deau, au delà de mes forces. Mes plaies sont pour- « ries et coulent, à cause de ma folie. Je suis courbé « et penché au dernier point ; je marche en deuil tout « le jour. Car mes aînes sont remplies d'inflammation, « et dans ma chair il n'y a rien d'entier. Je suis affai- « bli et tout brisé, je rugis du grand frémissement de

« mon cœur. Seigneur, tout mon désir est devant toi, « et mon gémissement ne t'est point caché. Mon cœur « est agité çà et là, ma force m'a abandonné, et la « clarté aussi de mes yeux; même ils ne sont plus « avec moi. Ceux qui m'aiment, et même mes intimes « amis, se tiennent loin de ma plaie, et mes proches « se tiennent loin de moi. Et ceux qui cherchent ma « vie m'ont tendu des filets, et ceux qui cherchent « ma perte parlent de calamités, et songent des trom- « peries tout le jour. Mais moi, je n'entends non plus « qu'un sourd, et je suis comme un muet qui n'ouvre « point la bouche; je suis comme un homme qui « n'entend point, et qui n'a point de réplique en sa « bouche. Puisque je me suis attendu à toi, ô Éternel, « tu me répondras, Seigneur, mon Dieu! Car j'ai dit: « Il faut prendre garde qu'ils ne triomphent de moi; « quand mon pied glisse, ils s'élèvent contre moi; « quand je suis prêt à clocher, et que ma douleur est « continuellement devant moi; quand je déclare mon « iniquité, et que je suis en peine pour mon péché. « Cependant, mes ennemis qui sont vivants se ren- « forcent, et ceux qui me haïssent à tort se multi- « plient. Et ceux qui me rendent le mal pour le bien « me sont contraires, parce que je recherche le bien. « Éternel, ne m'abandonne point; mon Dieu, ne « t'éloigne point de moi. Hâte-toi de venir à mon « secours, Seigneur, qui es ma délivrance. » Des ennemis innombrables qui le pressent, le sentiment de

ses péchés qui l'accable, cette complication de maladies : il est frappé par les yeux, dont il perd la lumière; ses reins sont enflammés; son corps est courbé, tellement qu'il a peine à marcher; ses plaies coulent et répandent une odeur fétide, — voilà David dans ce Psaume. Mais si vous lisez le Psaume VI, si vous lisez le Psaume LXIX, si vous lisez une quantité de Psaumes, vous le trouvez dans une affliction semblable. C'est véritablement un homme accablé de douleurs. Il ne faut pas dire que David ayant été un type de Jésus-Christ, ces douleurs ne s'appliquent qu'au Messie : sans doute, les douleurs de David ont été un type de celles de Jésus-Christ, mais elles n'ont pu être un type des douleurs du Messie, que parce qu'elles étaient des douleurs; et c'est précisément parce que David était un homme de douleurs, qu'il a été un type de l'homme de douleurs.

Mais, mes chers amis, en resterons-nous là? Après avoir reconnu que les apôtres et les prophètes ont été des hommes de douleurs, resterons-nous sur cette triste pensée de la douleur? Ce ne sont pas seulement des hommes de douleurs, mais ce sont des hommes qui ont vaincu la douleur, et qui ont fait servir leurs douleurs à la gloire de Dieu. Jésus-Christ, à la tête des siens, triomphe de la douleur, et poursuit sa mission de charité jusque dans les angoisses les plus cruelles. En Gethsémané, nous l'entendons exhorter ses disciples, et conserver, quand il s'agit de remplir

son message d'amour auprès d'eux, toute sa liberté d'esprit. Il en est de même sur la croix, où il ne manque pas une occasion de donner à ses disciples, au peuple, à Jean, à Marie, à tous, des leçons de vie éternelle, jusqu'à la fin de son affreuse agonie. C'est l'homme de douleurs triomphant de la douleur, pour accomplir, dans ses douleurs et par ses douleurs, sa mission. Il en est de même de ses disciples. Il en est de même de ses apôtres. Quel usage saint Paul fait-il de ses douleurs? Il les rapporte toutes à la gloire de Dieu. Il n'est point accablé par ses douleurs, comme nous le sommes si facilement. Il en triomphe par la charité de Christ, et il les fait toutes servir à l'avancement du règne de Dieu avec une fidélité merveilleuse. Et David, sur qui je me suis arrêté plus spécialement, avez-vous remarqué comment il triomphe de ses douleurs pour faire son œuvre? L'objet capital de la mission que David a reçue de Dieu, pour toutes les générations dans l'Église, c'est la composition des Psaumes. Eh bien, il compose ses Psaumes, ou une grande partie d'entre eux, au milieu des douleurs les plus cruelles. Figurez-vous qu'accablé par la souffrance physique, morale et spirituelle, vous soyez appelé à composer un psaume, et que du sein de toutes ces souffrances, et dans le moment même où elles sont telles qu'il les décrit dans le Psaume XXXVIII, sortent des hymnes à la gloire de Dieu et pour l'instruction de l'Église. Quel triomphe David remporte

sur lui-même, et quelle humiliation pour nous, qui, dans notre faiblesse, sommes obligés le plus souvent d'attendre que nos douleurs soient passées, pour en pouvoir recueillir le fruit et le faire recueillir aux autres ! Mais David, dans ses douleurs, écrit ses Psaumes. Il écrit son Psaume XXXVIII pendant qu'il souffre ces persécutions, ces tourments intérieurs, cette amertume du péché. Je sais qu'on pourrait dire que David a écrit son Psaume XXXVIII à froid, en se transportant dans des douleurs où il n'est plus, comme le poëte se transporte dans des douleurs où il n'a jamais été ; mais non, cette supposition vous répugne autant qu'à moi : c'est dans la fournaise, c'est du sein de la fournaise qu'il a écrit ces lignes qui doivent servir à l'encouragement de l'Église dans tous les temps. O puissance de la charité de Christ ! ô renoncement de la volonté propre ! ô grâce du véritable serviteur de Dieu ! ô vertu de l'apôtre et vertu du prophète, vertu de Christ en eux et du Saint-Esprit ! car jamais l'homme ne serait capable d'une telle puissance de volonté et d'un tel triomphe sur la chair !

Mes chers amis, je laisse à chacun de vous l'application. Elle se fait en deux questions : Sommes-nous des hommes de douleurs, et dans quelle mesure avons-nous part aux afflictions de Christ ? Quand nous avons part aux afflictions de Christ, savons-nous en triompher pour rapporter, par la puissance de l'amour, nos

afflictions à la gloire de Dieu, au bien du prochain et de nos frères, en même temps qu'elles travaillent aussi d'autant plus à nous sanctifier, à nous nourrir et à ramasser pour nous le trésor d'une gloire excellente?

XIV

LES REGRETS D'UN MOURANT

1. LE SECRET D'UNE VIE SAINTE, ACTIVE ET PAISIBLE

(13 JANVIER 1856.)

Mes bien-aimés dans le bien-aimé du Père, je rends grâces à Dieu qui me permet encore de vous parler en son nom pour votre encouragement et pour ma propre consolation; mais j'ai besoin que vous usiez avec moi de la patience de Dieu, à qui l'on est agréable « selon ce qu'on a et non selon ce qu'on n'a « pas. » Mes forces qui déclinent ne me permettent ni de me soulever ni de me retourner, et c'est dans cette position seulement que je puis me tenir et vous parler. J'espère le faire assez distinctement pour être entendu de tous.

C'est une situation bien particulière que celle d'un homme qui, pendant un certain nombre de mois déjà, et peut-être pendant un temps encore dont il ne peut mesurer la durée, vit constamment dans la pensée que ses liens avec la vie ont été rompus, qu'il est frappé de Dieu incurablement et mortellement, et qu'il ne sait pas à quel moment la voix paternelle

le rappellera dans son sein. Il faudrait qu'il fût bien insensible, ou bien irréfléchi et bien privé de tout sentiment chrétien, pour ne pas jeter un coup d'œil sur sa vie passée; et, en même temps, comme des pensées de guérison montent aussi et doivent monter dans son âme, parce qu'après tout il est entre les mains de Dieu, qui ressuscite les morts et qui en a ressuscité de plus morts que lui, il est porté à se demander : Si la vie m'était rendue, quel usage en ferais-je? et tout en se rappelant la faiblesse et la fragilité de ses résolutions, qu'une vie entière lui a démontrée, il espère pourtant de la bonté de Dieu qu'une telle visitation n'aurait pas été perdue pour la seconde partie de sa carrière et de son ministère. Je me dis alors : Voici telle chose que je voudrais faire; et il n'en est aucune assurément que je ne voulusse faire autrement et mieux que je ne l'ai faite; et il y a une humiliation salutaire pour moi, comme il peut y avoir une instruction salutaire pour vous, à considérer ces regrets d'un homme qui est mourant ou qui se croit mourant, et qui se représente le nouvel usage qu'il voudrait faire de la vie si elle lui était rendue. C'est plus spécialement sur ces pensées que je me propose de diriger ces allocutions; et pour choisir tout de suite un exemple particulier, voici un point sur lequel, si j'avais à recommencer, je voudrais apporter dans ma vie, je parle de ma vie intérieure, un changement considérable. Il va sans dire que les applications in-

times du principe que je viens de poser sont réservées au Seigneur; mais il y a pourtant d'autres applications d'un caractère plus général, et qui peuvent sans inconvénient être traitées dans une petite réunion comme celle-ci, par exemple, la prière, la lecture de la Bible, la liberté chrétienne.

Voici un point qui me frappe. Je regrette d'avoir trop réglé ma vie sur mes propres plans, j'entends sur mes plans de fidélité et de sanctification chrétienne, et pas assez simplement sur le plan que le Seigneur déroule pour chacun de nous devant nous. Je crois qu'il me sera facile de faire comprendre ma pensée en quelques mots, et tout enfant de Dieu y entrera immédiatement. Nous sommes portés à nous faire un certain idéal de la vie chrétienne, de l'activité chrétienne et du ministère chrétien, et à rattacher à cet idéal certains plans et certaines méthodes, de telle manière que nous ne nous contentons que si nous parvenons à les réaliser; et ainsi il importe de faire les plans les meilleurs possibles, et de chercher la meilleure méthode pour les exécuter. Tout cela est bon, sans doute; mais au fond de tout cela, il y a un défaut : c'est le moi, le moi caché, qui est enraciné au fond du cœur, et qui paraît trop dans nos œuvres les meilleures et les plus pures; tandis que ce que je voudrais faire, ce serait de prendre le plan de ma vie et de ma conduite journalière, non pas dans mes idées et dans mes sentiments, mais dans les com-

mandements de Dieu, dans ses témoignages intérieurs, dans la conduite de son Esprit, et dans les directions extérieures qu'il donne à notre vie.

On comprendra parfaitement ma pensée sur la manière dont je voudrais régler ma vie, si l'on considère la manière dont Jésus a réglé la sienne. Nous ne trouvons pas chez Jésus ces plans, ces méthodes, qui ont tant occupé beaucoup de gens de bien, et qui souvent les ont tant tourmentés, et leur ont pris un temps considérable qu'ils auraient pu mieux employer. Mais que trouvons-nous? Nous trouvons un homme (je le considère ici comme Fils de l'homme), qui ne se propose autre chose que d'accomplir la mission qu'il a reçue du Père, et qui n'a d'autre plan que d'entrer dans le plan du Père; en sorte que les yeux fixés sur le Père, il n'est occupé que d'écouter sa voix pour la suivre, et de discerner sa volonté pour l'exécuter. Les bonnes œuvres de Jésus-Christ lui sont toutes données l'une après l'autre, étant toutes mises par la main de Dieu devant lui sur son chemin, et se suivent si naturellement, naissent si facilement les unes des autres, qu'elles ne s'enchevêtrent jamais, même dans les jours les plus occupés de son ministère. Dans un jour par exemple, comme celui qui nous est décrit dans le IXe chapitre de saint Matthieu, où il appelle un de ses apôtres, guérit des malades, ressuscite un mort, et en passant délivre une femme malade depuis plusieurs années, sans compter les

autres bienfaits qu'il répand de toutes parts sur sa route, il n'y a pas un instant d'embarras ou d'hésitation, ni pour la manière de placer ses œuvres, ni pour le temps à donner à chacune d'elles, parce que Jésus-Christ suit tout simplement le plan de Dieu, et que Dieu se charge de le conduire. Lorsqu'il y a cet accord parfait avec la volonté de Dieu, il y a aussi du côté de Dieu une clarté parfaite pour nous conduire. Ainsi se réalise une parole admirable et profonde du Saint-Esprit : « Nous « sommes créés en Jésus-Christ pour les bonnes œu- « vres, que Dieu a préparées afin que nous marchions « en elles ; » où les bonnes œuvres nous sont présentées, non pas comme un chemin que nous ayons à nous faire à nous-mêmes, mais comme un chemin que Dieu a fait, et dans lequel il ne s'agit plus que de marcher. C'est le chemin de Dieu, ce n'est pas le nôtre. Il n'y a qu'à suivre ce chemin, et nous ferons de moment en moment la volonté de Dieu. Si j'ai fait comprendre autant que je le pouvais avec si peu de développement ce que je voudrais avoir fait, et ce que je souhaite de faire si la vie m'était rendue, il sera facile de faire saisir combien cette conformité avec le plan de Dieu offre d'avantages sur l'observation des plans personnels, même les meilleurs. J'ajoute en passant que ma pensée n'est pas de décourager les plans personnels, que nous devons chercher à rendre les meilleurs possibles ; je crois que notre infirmité a

besoin de cet appui, pourvu que nos plans personnels soient toujours subordonnés à la pensée générale de ne suivre que la volonté de Dieu.

Eh bien, pour m'arrêter à deux ou trois idées principales, cette voie dont Jésus-Christ nous donne l'exemple est d'abord une condition de sainteté. Qu'est-ce qui constitue le péché, pris dans son essence intime? C'est la recherche de soi-même, la confiance en soi-même, la volonté propre, la justice propre, la gloire propre, et tout ce qui se rapporte à nous personnellement. Ainsi des désirs de bien faire et de faire même la volonté du Seigneur qui s'appuient sur des plans et des projets formés en nous-mêmes, participent inévitablement par quelque côté à la racine du péché; tandis qu'au contraire l'essence même de la sainteté étant l'union de notre volonté avec la volonté divine, c'est lorsque nous n'aurons d'autre plan que celui de Dieu ou d'autre volonté que la volonté de Dieu, c'est alors que nous serons dans une sainteté vraie, dans une sainteté qui n'aura pas seulement une apparence extérieure, mais qui aura un caractère intérieur, dans une sainteté semblable à la sainteté de Jésus-Christ. La sainteté de Jésus-Christ suit et dépend du principe que j'exposais il y a un moment, c'est-à-dire l'abandon constant à la seule volonté de Dieu, manifestée au dedans par le témoignage de son Esprit, au dehors par les déclarations de sa Parole et par les signes de sa providence. Jésus-Christ est saint parce qu'il ne veut

que ce que Dieu veut; parce qu'il ne cherche pas sa gloire, mais celle du Père : là a été la puissance de sa sainteté. C'est donc une condition de sainteté que cette conformité avec le plan de Dieu.

C'est en même temps une condition d'activité. On perd un temps prodigieux lorsqu'on se cherche soi-même, même dans le bien. On considère avec raison combien facilement on peut se tromper, on se livre à des réflexions et à des considérations infinies; et combien d'hommes ont reconnu à la fin de leur carrière qu'une partie considérable de leur vie avait été employée à former des plans, qui l'aurait été bien plus utilement à l'œuvre du moment présent et dans l'intérêt des autres! Voyez quelle activité le plan de Jésus-Christ que je vous citais il y a un moment, lui communique. Dans le IX[e] chapitre de saint Matthieu, et ailleurs, les bonnes œuvres sont jetées à pleines mains, non pas les unes sur les autres, mais les unes après les autres, et il n'y a pas de limites à une activité fondée sur cet accord complet avec la volonté de Dieu, l'action de l'homme devenant alors une action divine, et la vie devenant comme une vie divine au sein de l'humanité en qui s'accomplit quelque chose de la force de Dieu. Nous n'avons pas d'idée de ce que nous pourrions faire si nous étions complétement perdus dans cet accord complet avec Dieu, si nous ne cherchions pas d'autre volonté que la sienne, si nous n'avions pas une parole de notre bouche, pas un bat-

tement de notre cœur, pas une pensée de notre intelligence, pas un mouvement de notre esprit ou de notre corps qui ne fût tourné vers lui pour l'attendre dans l'esprit de Samuel : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. » Quelques hommes ont montré ce qu'un homme peut faire : un Luther, un Calvin, un saint Paul, un Moïse ; ces hommes-là ont montré ce qu'un homme peut faire quand il ne cherche que la volonté de Dieu. Jésus-Christ a fait bien plus, parce qu'en lui seul la conformité de sa volonté avec la volonté divine a été parfaite. C'est donc une condition d'activité, et d'une activité presque sans limites : cependant il y en a, puisque Dieu ne demande pas de ses créatures plus que ce dont elles sont capables.

Enfin, et je finis par là, c'est une condition de paix. Il n'y a point de paix pour l'homme qui prend son point de départ en lui-même. Il y a toujours lieu de craindre qu'il se trompe ; il est troublé et souvent dans l'erreur, parce que la volonté et l'intérêt humains sont sujets à beaucoup d'erreurs ; il n'a point de repos, il s'agite, il se tourmente, et inspire une compassion profonde à celui qui, voyant le pur désir qu'il a de glorifier Dieu, voit en même temps combien il accumule lui-même d'obstacles sur son chemin, par son défaut de simplicité ; tandis qu'au contraire, lorsque nous ne regardons qu'à Dieu seul, nous nous déchargeons sur lui de tout notre fardeau, et il nous soutiendra. — Il y a plus. Si mes projets sont pris

en moi-même, ils peuvent être inexécutables. Je voudrais suivre une carrière, mais il faudrait faire des dépenses auxquelles je ne puis pourvoir ; je voudrais être peintre, et la vue me manque ; orateur, et je n'ai pas d'organe ; chirurgien, et la main me tremble : voilà ma carrière manquée, ce dont je ne pourrai jamais me consoler. Mais il ne saurait y avoir de carrière manquée, si mes projets sont pris dans le plan de Dieu à mon égard. Car alors cette impossibilité même où je me trouve de faire ce que je m'étais d'abord proposé, me prouve que ce n'est pas ce à quoi Dieu m'appelle ; et les infirmités mêmes qui m'arrêtent, sont autant de lumières par lesquelles Dieu me révèle mon œuvre véritable. Si nous agissons dans cet esprit (je le dis avec un profond respect), notre œuvre est l'affaire de Dieu plutôt que la nôtre, son œuvre et non la nôtre ; et l'activité, l'action personnelle que Dieu demande toujours de nous, ne consiste qu'à le suivre dans une obéissance fidèle et abandonnée. Là nous trouverons une paix profonde : Dieu ne peut pas nous égarer. Souvent nous sommes agités par la pensée que nous ne faisons pas assez, ou que nous faisons mal, ou que nous ne faisons pas l'œuvre que Dieu nous a donnée à faire. Je me souviens en particulier combien, pendant les premières semaines qui ont suivi la déclaration des médecins, j'ai été troublé par la pensée que mon œuvre n'était pas faite : par la grâce de Dieu, j'ai été délivré de ces pensées,

parce que j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de mon œuvre, mais de celle de Dieu ; et j'ai reconnu que, par les souffrances mêmes et les afflictions qu'il m'a envoyées, et par l'espérance de la vie éternelle qui doit leur succéder, le Seigneur me fait exercer un autre ministère, probablement plus important que celui que je m'étais proposé, et en tout cas plus sûr, parce qu'il me vient plus directement de la main de Dieu, qui me contraint miséricordieusement à marcher dans cette voie pour son service et pour sa gloire. — C'est alors que nous pourrons dire, comme Jésus-Christ mourant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée « à faire. » Pourquoi a-t-il pu dire cela? Parce qu'il ne cherche qu'à faire l'œuvre de Dieu, et Dieu le retire comme on cueille un fruit mûr, quand sa mission est achevée. Eh bien, nous aussi, ne cherchons qu'à faire l'œuvre que le Père nous a donnée à faire, et remettons-nous entre ses mains. Nous aussi, si nous sommes fidèles, nous ne serons retirés que quand notre œuvre sera faite. À Dieu seul il appartient de décider quand l'œuvre qu'il veut faire par nous est achevée. Elle pourra être bien imparfaite, bien incomplète aux yeux des hommes ; mais enfin le Seigneur ne permettra pas, si nous sommes droits devant lui, que notre vie se passe sans laisser de traces sur la terre ; il ne nous retirera que quand notre œuvre sera faite devant lui, et nous pourrons dire alors après le Seigneur, dans un esprit d'humilité : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais

« donnée à faire. » Vinet le disait sans le savoir, quand il donnait sa dernière leçon de théologie sur ces paroles : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée « à faire. » Et ce qui s'accomplissait en Vinet s'accomplissait en même temps en Rochat, et s'accomplit dans tous les serviteurs de Dieu. Il y a une grande paix à ne chercher son plan qu'en Dieu et à le suivre en renonçant à soi-même, et il n'y a de paix que là.

Ainsi, appliquons-nous à ne chercher notre plan qu'en Dieu seul, ceux qui sont rappelés pour s'humilier, et ceux qui vivent pour croître dans la grâce. Appliquons-nous, dans cet esprit, à suivre Jésus-Christ dans son Gethsémané, et à tenir les yeux constamment fixés sur la volonté du Père. Ce sera pour nous, comme cela a été pour Jésus-Christ, une condition de sainteté, une condition d'activité et une condition de paix profonde. C'est cette paix que je vous souhaite. Et je serais bien heureux si je pouvais penser que ces quelques réflexions eussent excité ceux qui ont encore devant eux le temps, la vie, la force, à en user si fidèlement, — si simplement, — pour glorifier Dieu à l'exemple de leur Sauveur, qu'ils puissent dire à leur tour : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée « à faire, » et qu'ils puissent passer dans une paix profonde le reste de leur vie terrestre, en attendant qu'ils soient rappelés de ce monde au Père, par la grâce du Seigneur, par la vertu et l'onction du Saint-Esprit.

XV

LES REGRETS D'UN MOURANT

2. L'ÉTUDE DE LA PAROLE DE DIEU

(20 JANVIER 1856.)

Mes chers amis, dans le même ordre d'idées dans lequel dimanche dernier je commençais d'exposer sous ce titre : ***Les regrets d'un mourant***, la vue nouvelle qui lui vient de bien des choses qu'il voudrait maintenant avoir faites autrement, et qu'il voudrait faire autrement s'il était rappelé de son tombeau à demi ouvert, l'une des plus importantes est l'étude que nous faisons de la Parole de Dieu. Ah! certainement on se dit alors : Que j'aurais dû agir autrement à l'égard de la Parole de Dieu, l'étudier plus profondément et la mieux posséder, pour la mieux pratiquer, en même temps que pour pouvoir la mieux communiquer à d'autres !—Arrêtons-nous quelques courts instants sur cette pensée salutaire, pour humilier ceux pour lesquels vient la fin du temps, et pour éclairer ceux auxquels le temps est encore donné, mais qui ne savent pas jusques à quand.

Qu'est-ce que la sainte Écriture? Jamais les hommes ne pourront expliquer comment elle s'est formée, ni en particulier comment l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'homme s'y sont combinés pour en faire à la fois une parole divine et haute comme les cieux, et une parole humaine et toute rapprochée de nous. Cela n'est pas moins difficile à expliquer qu'il ne le serait d'expliquer comment s'unissent en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine: et ce rapprochement n'est pas de moi, mais de l'Écriture, qui s'appelle elle-même la Parole écrite, et qui appelle Jésus-Christ la Parole vivante. — Quoi qu'il en soit de la manière dont elle s'est formée, l'Écriture sainte, c'est le ciel parlé sur la terre; ce sont les maximes du royaume des cieux qui dans un langage humain sont communiquées aux hommes, comme si le royaume invisible était descendu au milieu d'eux et leur eût été mis sous les yeux. Il n'y a aucun autre livre, même des meilleurs, qui, comme celui-là, nous communique les mystères du royaume des cieux. Ils sont tous mêlés d'erreurs humaines; l'Écriture seule en est exempte: elle est le livre de Dieu, qui est tout plein de la vérité de Dieu. En elle nous entendons parler Dieu par le Saint-Esprit. Nous voyons Dieu, l'homme, le présent, l'avenir, le temps, l'éternité, décrits tels qu'ils sont.

Si quelqu'un s'est ainsi rendu compte de ce qu'est l'Écriture, il ne lui sera pas difficile de confesser l'u-

sage qu'il en doit faire. Nous devons interroger l'Écriture comme nous voudrions interroger un ange du ciel que Dieu enverrait dans ce moment tout exprès pour nous en instruire, ou, ce qui est bien mieux encore, comme nous interrogerions notre Seigneur Jésus-Christ, si nous l'avions en ce moment près de nous, et que nous pussions lui parler et l'entendre. Et en effet, nous lui parlons et nous l'entendons quand nous lisons la sainte Écriture; comme elle nous le révèle, elle nous révèle toutes choses par son Esprit et de sa part. Oh! comment pourrons-nous entourer ce livre d'assez d'attention et de respect! Sans doute, ce n'est pas la vérité qui nous sauve, mais c'en est le chemin; ce n'est pas le salut, mais c'est le livre qui nous révèle notre salut, sans lequel nous ne pourrions jamais le connaître, et par lequel, à proportion que nous l'aurons mieux connu, nous connaîtrons mieux aussi Jésus, le Sauveur de nos âmes. Nul chrétien ne contestera la vérité de ces principes; et pourtant qu'ils sont rares ceux qui étudient profondément les Écritures! La plupart les lisent superficiellement et se bornent à quelques grandes vérités générales, au lieu de pénétrer toujours plus avant et de se rendre compte de tout, autant qu'ils le peuvent, selon qu'il est écrit: « Les choses cachées sont pour « l'Éternel notre Dieu, mais les choses révélées sont « pour nous et pour nos enfants. » Et pourquoi cette singulière contradiction avec nous-mêmes? C'est à

cause des difficultés que présente cette lecture. Il faut en convenir : quand on commence à la faire, on y trouve bien des difficultés et des obscurités ; et comme il faut beaucoup de travail pour les dissiper, et que l'esprit de l'homme est naturellement paresseux et lâche, on perd peu à peu courage, et on se borne en lisant et en relisant l'Écriture à un travail toujours uniforme, qui pénètre à peine au delà de la surface, qui n'apprend pas de choses nouvelles, et qui en reprenant toujours les mêmes choses, nous inspire même quelquefois une sorte de fatigue, comme si la Parole de Dieu n'était pas intéressante, comme si elle n'était pas capable de nous instruire toujours et toujours, comme si elle n'était pas inépuisable comme Dieu lui-même ! Gardons-nous de croire cependant que ces difficultés sont invincibles. Non, mes amis ; mais il faut prendre de la peine ; et là, comme dans la prière et dans toutes les parties de la vie chrétienne, Dieu veut que l'homme soit ouvrier avec lui. La connaissance de la Bible, le goût de la Bible, est le fruit et la récompense de cet humble, et sincère, et persévérant travail.

Ah ! que chacun retourne à sa Bible avec une ardeur nouvelle ! Prenez livre après livre, en cherchant non pas à recueillir seulement de cette lecture des sentiments généraux d'une piété sensible, mais une connaissance approfondie et croissante du royaume des cieux. Étudiez un livre jusqu'à ce que

vous l'ayez compris aussi bien que vous le pouvez; et puis passez à un second, et puis à un troisième, et ainsi de suite; et vous trouverez que dans une seconde et une troisième lecture, bien des difficultés insurmontables en apparence se dissiperont; et quand même il en restera, vous n'en recueillerez pas moins le fruit du travail que vous aurez fait devant Dieu. N'exceptez pas de cette étude même les livres les plus difficiles, les prophètes, les petits prophètes, que beaucoup de chrétiens laissent de côté comme des livres inintelligibles; si on veut prendre la peine de les étudier, on verra qu'il y a là une multitude de choses fort intéressantes. Il y a d'ailleurs, par la bonté de Dieu, de bons livres, de bons commentaires sur certaines parties de l'Écriture, qui peuvent servir de clef pour les autres; et en s'aidant de ces bons livres, on pénètre toujours plus avant dans la connaissance de la Parole de Dieu; et puis on s'appliquera plus particulièrement aux parties de ce livre qui s'adressent plus particulièrement aux chrétiens, mais je le répète, sans en négliger aucune. Ce sera le fruit, ce sera la récompense de ceux qui seront ainsi fidèles et persévérants, de comprendre la Parole de Dieu, de l'aimer, d'y pénétrer toujours plus avant, et de trouver le temps toujours trop court pour la bien connaître. J'ai connu un homme qui passait tous les jours sept heures à étudier la Bible, et qui trouvait dans cette étude des charmes toujours croissants. Si quelqu'un,

dans la foi, usant des ressources que Dieu a mises à sa disposition, et comptant sur Dieu pour le conduire, donnait suite à ces pensées qu'il ne m'est pas possible dans ce moment de faire autre chose qu'indiquer, il trouvera dans la Parole de Dieu des trésors qu'il n'avait pas soupçonnés encore. Alors elle deviendra pour lui un appui aussi ferme qu'elle l'a été pour Jésus tenté dans le désert. Alors elle deviendra pour lui ce qu'elle a été pour les saints du Nouveau Testament, et de l'Ancien Testament dans les portions de l'Écriture qui existaient avant eux; ce qu'elle a été pour David, ce qu'elle a été pour Daniel, ce qu'elle a été pour saint Paul, ce qu'elle a été pour tous les saints de Dieu. Que Dieu nous en fasse la grâce à tous! et que celui à qui il n'est pas plus difficile de bénir en peu de temps qu'en beaucoup de temps, ni avec peu de force qu'avec beaucoup de force, veuille faire tellement pénétrer dans vos cœurs les paroles que je vous adresse, qu'elles opèrent dans votre étude de la Bible une transformation pour laquelle vous bénirez Dieu durant toute l'éternité! Amen.

XVI

LES REGRETS D'UN MOURANT

3. L'EMPLOI DU TEMPS

(27 JANVIER 1856.)

Mes forces sont épuisées, mes chers amis, et je me demandais si je ne devrais pas cette fois garder le silence. Je dirai cependant ce que j'avais l'intention de vous dire, en me bornant à indiquer les pensées.

L'une des choses qui troublent, ou qui troubleraient s'il n'était au pied de la croix, le chrétien qui croit toucher à sa fin, c'est la manière dont il a employé le temps; et c'est par conséquent l'une des exhortations qu'il doit adresser à ses frères vivants. Il est écrit : « Rachetez l'occasion ; » cette version est plus exacte que celle qui est reçue : « Rachetez le « temps. » Racheter ne signifie pas acheter une seconde fois, mais acheter avec empressement : achetez avec empressement l'occasion que Dieu vous fournit, car les jours sont mauvais, ce qui fait que l'occasion une fois manquée peut ne pas revenir. Le bon em-

ploi du temps en soi est une idée si grande qu'elle effraye l'âme. Il y a quelque chose de plus modeste dans cette pensée : saisissez avidement les occasions que Dieu vous fournit à mesure qu'il les fait naître. Que de temps et d'occasions perdues par paresse, par incrédulité, par négligence, par égoïsme, par volonté propre, par indécision, par attachement au péché, et par mille autres causes encore ! Il n'est pas nécessaire de m'arrêter là-dessus : il n'est pas de chrétien que son cœur ne condamne, et dont la conscience ne soit serrée sur ce point. Ah ! que le temps que Dieu nous donne est précieux et suffisant ! Dieu, qui est juste, mesure le temps avec l'œuvre et l'œuvre avec le temps, et ne nous donne jamais ni une bonne œuvre à faire pour laquelle le temps nous manque, ni un seul moment de notre existence où nous n'ayons quelque chose de bien à faire. Mais comment parvenir à remplir ainsi le temps tout entier, et à faire quelque partie du moins du bien immense qu'un seul homme pourrait accomplir, s'il mettait en pratique ce précepte : « Tout ce que tu auras moyen de faire, fais-« le selon ton pouvoir, » et s'il était constamment occupé de servir le Seigneur ? Je voudrais vous donner là-dessus deux ou trois indications, que je laisse à votre conscience le soin de développer.

1° Il faut que nous soyons pénétrés de cette pensée que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, et que notre temps ne nous appartient pas

plus que le reste. Notre temps est à Dieu, et c'est par conséquent en Dieu que nous devons chercher toujours ce que nous avons à faire pour remplir le temps qu'il nous donne, et répondre aux occasions qu'il nous présènte. Je vous assure que la maladie donne là-dessus des leçons bien précieuses, je veux dire sur ce que nous appartenons non pas à nous-mêmes, mais à Dieu. Notre cœur est naturellement porté, et c'est là la racine même du péché, à se constituer soi-même le centre et le but de la vie. Mais quand on est malade, quand on souffre, comment pourrait-on trouver la consolation, si l'on cherche en soi-même le but de sa vie? Le but de la vie est alors complétement manqué. La maladie nous apprend qu'il faut chercher le but de la vie ailleurs; que nous vivons, non pas pour être heureux sur la terre, mais que nous vivons pour glorifier Dieu, ce que nous pouvons faire dans la maladie comme dans la santé, et souvent mieux encore. Apprenons donc de la maladie, de toutes les souffrances de la vie, et de toute la Parole de Dieu, que notre temps appartient à Dieu, et qu'il ne s'agit pour nous que de l'employer pour sa gloire.

2° Soyons toujours empressés de saisir les occasions que Dieu nous présente : elles ne nous manqueront point; et nous trouverons devant nous une vie toute tissue de bonnes œuvres toutes préparées et où nous n'aurons plus qu'à marcher, et qui s'enchaîneront et s'engendreront les unes les autres si fa-

cilement, que notre vie ne sera que bonne œuvre, obéissance, et par conséquent, comme on nous le disait tantôt, joie et paix par le Saint-Esprit. Il faut avoir pour cela les yeux constamment ouverts et tournés vers Dieu, en lui disant : Seigneur, me voici, que veux-tu que je fasse? et une chose faite : Seigneur, que veux-tu que je fasse maintenant? sans aucun intervalle qui ne soit rempli par l'obéissance due à Dieu. Dieu nous fournira à mesure l'occasion de faire une quantité inexprimable de bien. On ne peut pas calculer le bien qui pourrait entrer dans la vie d'un seul homme, ainsi disposé, témoin Jésus-Christ homme. Dans les choses de ce monde, les hommes qui ont le plus fait sont des hommes qui ont vécu sur ce principe de saisir l'occasion. Si vous étudiez avec soin la vie des hommes qui ont fait des ouvrages très étendus et très nombreux, comme un Calvin, un Luther, un Bossuet, vous reconnaîtrez qu'ils ont fait les choses qui se présentaient, à mesure qu'elles se présentaient d'elles-mêmes sur leur chemin; et que ce sont des hommes qui ont été appelés par l'occasion, tout doucement, à faire ce qu'ils ont fait, comme Bossuet fut conduit par les besoins de l'éducation du dauphin à composer ses meilleurs ouvrages, comme Calvin, comme Luther ont fait leurs meilleurs écrits y étant appelés par les circonstances. Et au contraire, les hommes ordinaires qui font peu, sont ceux qui ne savent pas saisir l'occasion pour en profiter; ils auraient

pu faire tout autant peut-être, que les hommes qui ont fait beaucoup ; mais il leur a manqué l'art de saisir l'occasion ; et le véritable art de saisir l'occasion, c'est l'art chrétien d'avoir toujours les yeux tournés vers le Seigneur, et de prendre chaque œuvre à mesure qu'il nous la présente, et quand celle-là est faite, de passer à une autre. C'est prodigieux ce qu'une vie d'homme peut accomplir de cette manière, en suivant simplement la voie tout ouverte par le Seigneur devant chacun de nous.

3° Il faut agir avec règle et avec méthode, et ne point livrer au hasard l'emploi du temps que Dieu nous donne. Je disais, il y a quelques jours, que nous ne devons pas nous faire notre plan à nous-mêmes ; mais il n'est pas contradictoire de dire que nous devons agir avec méthode, pourvu que cette méthode soit prise dans le Seigneur. Pour faire les choses que Dieu nous donne à faire, il faut y apporter de la méthode, de la règle. Ainsi il convient que nous ayons des heures réglées pour notre lever, pour notre travail ; que nous soyons des hommes exacts autant qu'il nous est possible dans les heures de nos repas et de toutes nos différentes occupations : la vie est alors bien plus simple, plus douce, plus facile à remplir ; c'est comme un cadre tout préparé, où le Seigneur n'a plus qu'à agir. Les hommes qui ont fait le plus, ce sont des hommes qui ont su régler tranquillement et fortement leur vie, surtout s'ils ont pu allier avec

cette fermeté une animation d'esprit, une chaleur d'âme qui ne va pas toujours avec cet esprit de règle et de méthode, mais qui, quand il est combiné avec lui, rend un homme capable de faire les choses les plus étonnantes. On dit que le philosophe Kant se plaisait quelquefois à appeler son domestique, et à le prendre à témoin que depuis quarante ans il s'était levé tous les jours à quatre heures : figurez-vous donc ce que peut faire un homme qui se lève tous les matins à quatre heures! Voyez d'ailleurs quelle est la puissance de la méthode, indépendamment de l'heure où on se lève. Par cela seul qu'on a une heure fixe pour se lever, combien n'aura-t-on pas plus de temps à consacrer au Seigneur, par la raison toute simple que si je me lève tous les jours à une heure fixe, j'ai réglé cette heure, avec prière, devant Dieu, en tenant compte de la prudence et de la sagesse chrétiennes; tandis que si au contraire je me lève au hasard, l'heure de mon lever est réglée selon l'impulsion du moment, c'est-à-dire selon bien des circonstances dont j'aurais pu triompher; selon la paresse, selon le désir « d'un peu de sommeil, d'un peu « ployer les bras; et la pauvreté viendra comme un « passant, » non-seulement la pauvreté d'argent, mais d'esprit, de travail et de service de Dieu. Ainsi la méthode, une vie paisiblement réglée devant le Seigneur, est une chose de la plus haute importance, pour apprendre à faire beaucoup pour le service de Dieu.

Et enfin, pour ne pas multiplier les réflexions, gardons nos corps et nos esprits dans une disposition qui n'apporte point d'obstacle à ce bon emploi du temps et des dons que nous avons reçus pour les employer selon Dieu. La tristesse, l'inégalité d'humeur, l'entraînement de la volonté propre, la recherche de nous-mêmes, le désir de la gloire qui vient des hommes, sont autant d'obstacles qui nous environnent et nous harcèlent sans cesse, et dont nous devons nous appliquer à triompher. — Et le corps, ne le négligeons pas. Une mauvaise santé, un corps faible, est souvent un grand obstacle à l'accomplissement de notre œuvre devant Dieu. Nous devons l'accepter, quand Dieu l'envoie ; mais il est de notre devoir devant Dieu de faire l'exercice nécessaire même pour le corps, et de prendre les précautions nécessaires pour le fortifier pour le service et pour la gloire de Dieu : cette pensée relève et sanctifie tout. Il y a beaucoup d'hommes qui auraient pu faire beaucoup plus qu'ils n'ont fait pour la gloire de Dieu, s'ils ne s'étaient pas livrés à une activité pieuse plus que réfléchie, qui les a usés tout jeunes ; et ceux qui meurent de bonne heure ont à examiner s'ils n'ont pas négligé certaines précautions simples, faciles, mais dans lesquelles il est difficile de persévérer, et qui leur auraient permis de travailler plus longtemps pour le service de Dieu. Mais avant tout, fortifions l'esprit et l'âme, et évitons tout ce qui pourrait entraver l'ac-

tion que Dieu veut accomplir en nous et par nous.

Mes amis, nous ne savons aucun de nous le temps que Dieu nous laisse encore, mais nous savons celui qu'il nous a donné, et combien nous avons de reproches à nous faire pour l'usage que nous en avons fait. Saisissons celui qui reste devant nous, forts ou faibles, malades ou bien portants, vivants ou mourants; nous avons un Sauveur qui a toujours rempli chacun de ses instants d'obéissance à Dieu : marchons sur ses traces, à la gloire par la croix; et nous entendrons à la fin cette douce voix : « Cela va bien, « bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de « chose, je t'établirai sur beaucoup. »

XVII

LES REGRETS D'UN MOURANT

4. LA PRIÈRE

(3 FÉVRIER 1856.)

Mes chers amis en Christ, parmi les sujets sur lesquels portent les regrets du chrétien qui se croit près de sa fin, il n'en est sans doute aucun où il voulût réformer davantage s'il revenait à la vie, que la prière. Qu'est la prière, dans la pratique et dans la réalité, pour la plupart des chrétiens, je dis des chrétiens croyants et qui prient ? Quelques moments consacrés au recueillement le matin, quelques moments le soir, plus ou moins longs, plus ou moins courts, quelquefois très courts, et puis le cœur s'élevant à Dieu dans des circonstances extraordinaires qui font sentir un besoin spécial de s'approcher de lui, — c'est à ces maigres proportions que se réduisent les habitudes de beaucoup de chrétiens, ou d'hommes qui s'appellent de ce nom. Aussi combien les fruits de la prière, tant promis dans l'Écriture, sont-ils peu connus du plus grand nombre ! Où sont-ils, ces fruits

puissants de sanctification, qui font triompher l'âme de toutes les tentations, comme Jésus dans le désert, et qui la rendent plus que victorieuse en celui qui nous a aimés? Où sont-ils, ces fruits de consolation, qui répandent dans l'âme une joie douce et profonde, capable de dominer toutes les afflictions de la terre, tellement que jusque dans les angoisses et les amertumes, soit de l'esprit et du cœur, soit de la chair, elle est capable de se réjouir encore de cette joie parfaite que Jésus mourant a souhaitée à ses disciples, qui allaient mener une vie toujours mourante? Où sont-ils, ces fruits de délivrance, dans lesquels l'âme obtient de Dieu tout ce qu'elle demande, soit qu'elle dise avec Jésus : « Je savais que tu m'exauces toujours, » soit que faute de s'élever si haut, elle puisse dire du moins avec David : « Tu as accoutumé de m'exaucer? » — Soyons sincères : et reconnaissons qu'entre les promesses que l'Écriture fait à la prière et les fruits que nous en recueillons, il y a une distance si grande, que plus d'une fois notre faible foi en a été troublée, peut-être par moments ébranlée, et que nous nous sommes dit : Est-ce là tout? Non, ce n'est pas tout ce qui avait été promis; mais c'est que nous n'avons pas fait tout ce qui avait été commandé. Ah! mes amis, la prière telle que je viens de la peindre d'après nature, est bien différente de la prière telle que l'Écriture la présente et à laquelle elle fait toutes les promesses!

La prière selon l'Écriture, que n'est-elle pas? Je disais il y a quelques jours que l'Écriture sainte, la Parole de Dieu, est le ciel parlé ; je dirais, en poursuivant cette image, que la prière selon l'Écriture est le ciel reçu au dedans de nous par le Saint-Esprit. Sans la Parole, la prière est nulle, n'ayant point d'aliment : sans la prière, la Parole est impuissante et ne pénètre pas dans le cœur. Mais lorsque les vérités du ciel, dont l'Écriture est toute remplie, reçues et assimilées à la substance de notre âme par la prière, pénètrent jusqu'au fond des entrailles de notre homme intérieur, alors nous connaissons que la prière fait entrer au dedans de nous le ciel et tous ses biens, le Saint-Esprit et toutes ses grâces, Dieu et toutes ses promesses. La prière est la clef que Dieu a mise entre nos mains pour nous mettre en communication avec le monde invisible : tout par elle, rien sans elle. Je dis la clef que Dieu a mise entre nos mains ; car il en a une autre qu'il a gardée dans les siennes, et dont il daigne se servir quelquefois pour nous ouvrir le monde invisible, alors que nous avons négligé de nous l'ouvrir nous-mêmes, de nous mettre en rapport avec lui, et d'entrer en concours de son action divine, selon ce qui est écrit : « Nous som- « mes ouvriers avec Dieu. » Ainsi Dieu terrassant Saul sur le chemin de Damas et le relevant un autre homme, lui a ouvert le ciel, lorsque Saul, loin de le chercher, cherchait les disciples de Christ pour les

torturer et les faire périr. Mais ce sont là de ces coups de grâce sur lesquels nous ne devons pas compter, et qui nous seraient d'autant moins accordés que nous y compterions davantage. Sans doute, au fond même de ces coups de grâce, la sincérité de l'âme à chercher Dieu se retrouverait encore si l'on y pensait bien : ce Saul de Tarse, qui s'en allait persécutant le nom de Jésus dans les siens, avait cependant un cœur sincère qui cherchait Dieu, qui lui demandait la vérité ; et peut-être depuis le moment que saint Étienne avait prié pour ceux qui le faisaient mourir, l'étincelle d'une vie nouvelle avait commencé de pénétrer dans l'âme de Saul ; qu'en savons-nous? Quoi qu'il en soit, la voie ordinaire de Dieu est d'accorder ses grâces à la prière, et d'attendre la prière pour les accorder. « L'Éternel, dit Ésaïe, attend pour vous faire grâce. » Qu'attend-il? Il attend que vous ayez crié à lui. Et dans Jérémie : « Quand vous me prierez, je vous exau« cerai... Vous me trouverez quand vous m'aurez re« cherché de tout votre cœur. » Il en est de même pour nous. C'est par la prière que nous pouvons tout obtenir, et c'est à la véritable prière telle que nous la dépeint l'Écriture que sont faites toutes les promesses.

Aussi, mes amis, la prière est la marque distinctive des serviteurs puissants du Seigneur. Tous, avec des différences considérables, ils nous offrent ce trait commun : ce sont des hommes qui prient beaucoup, et des hommes qui prient ardemment. Voyez les prière

d'un Jacob : il lutte avec le Seigneur toute une nuit, jusqu'à ce qu'il ait triomphé du Seigneur lui-même, qui se prête à ce triomphe pour exercer la foi de son serviteur. Voyez les prières d'un Moïse et d'un Samuel, d'un Moïse, fondateur d'Israël, d'un Samuel, réformateur d'Israël, dont Jérémie dit au commencement de son chapitre XVe, pour marquer que Dieu était résolu de ne point accorder une certaine grâce : « Quand « Moïse et Samuel se tiendraient devant moi, je ne « le ferais point. » Essayons de substituer notre nom propre à celui de Moïse ou de Samuel : Quand un tel ou une telle d'entre nous aurait prié, cela ne serait point accordé... quelle chute ! quelle humiliation ! quel contre-sens ! Voyez les prières d'un David, les Psaumes, des prières qui ont été capables, non-seulement de le soutenir lui-même, mais qui sont comme les cent cinquante colonnes qui soutiennent de génération en génération, et qui soutiendront jusqu'à la fin du monde toutes les générations du peuple de Dieu ! Voyez les prières d'un roi Josaphat qui ne détruit que par la prière les armées combinées des Moabites, des Hammonites et des habitants du mont de Séhir ; et du roi Ézéchias, son arrière-petit-fils et son imitateur, qui, par la prière seule, appelle l'extermination du Dieu vengeur sur une armée de cent quatre-vint-cinq mille hommes qui n'attendait qu'une occasion pour détruire Jérusalem de fond en comble. Voyez les prières d'un Néhémie et d'un Esdras pour

relever et pour réformer leur peuple à l'exemple de Moïse et de Samuel, l'un en relevant l'état spirituel et l'observation de la loi, l'autre en rebâtissant les murailles de Jérusalem et rétablissant son état civil. Voyez les prières de Jésus, le « chef et le consomma« teur de la foi, » qui, tout Jésus qu'il était, tout Fils de Dieu qu'il était, prie, passe des nuits entières en prière, et ne fait rien que par la prière. Par la prière, il nomme le corps apostolique ; par la prière, il soutient ses apôtres ; par la prière, il triomphe du démon dans le désert, en Gethsémané et en Golgotha ; par la prière, il accomplit l'œuvre entière de notre rédemption, ayant été rendu capable de souffrir des douleurs inouïes, dont nos souffrances les plus atroces sont à peine capables de nous faire entrevoir quelque pâle image. Et à la suite de Jésus, voyez recommencer la série des hommes qui prient. Un Paul, quel colosse de prière! La prière est l'âme et le ressort de toute son œuvre. Paul est Paul avant tout par la prière. Voyez les prières d'un saint Augustin, les prières d'un Calvin, d'un Luther qui, dans le temps où il comparaissait devant la diète de Worms, passait trois heures prises sur les meilleures de la journée à crier à Dieu à haute voix, ne sachant pas que son fidèle ami Dietrich prêtait une oreille indiscrète et recueillait pour le bien de l'Église ces prières de feu[1]. Voyez les

[1] Voici ce que Dietrich écrivait à Mélanchton (*Schreiben an Ph. Melanchton*, Walch, Theil XVI, p. 2139), en parlant du séjour de Luther à

prières d'un Pascal, qui, visité dans un âge si jeune encore par des douleurs si constantes et si cruelles, est rendu capable de les surmonter avec une fermeté et une piété dont nous retrouvons la marque empreinte et profonde dans ces prières si belles et si fortes qui nous ont été conservées de lui. Voyez les prières de tous les saints dans tous les temps : c'est leur foi, c'est leur vie, c'est leur ressort, c'est leur œuvre.

O mes amis! je ne sais si vous serez aussi profondément humiliés que je le suis par ces souvenirs. Quant à moi, je ne puis exprimer jusqu'à quel point je suis humilié en me rappelant ce qu'ont été mes prières, auprès de ce qu'elles auraient dû, de ce qu'elles auraient pu être. Certainement nous serions dans notre humble sphère d'action ce que ces hommes ont été dans l'histoire de l'Écriture et de l'É-

Cobourg, pendant la diète d'Augsbourg : « Je ne puis assez admirer sa fermeté, sa joie, sa foi et son espérance dans ces temps de désolation. Il s'affermit chaque jour dans ces sentiments par une application constante à la Parole de Dieu. Il ne se passe point de jour qu'il ne réserve pour la prière *au moins trois heures* prises sur le temps de la journée qui est le plus favorable au travail. Un jour j'eus le privilége de l'entendre prier. Grand Dieu, quel esprit, quelle foi dans ses paroles! Il prie avec tout le recueillement d'un homme qui est devant Dieu, mais avec toute la confiance d'un enfant qui parle à son père. « *Je sais*, disait-il, *que tu es notre bon Dieu et notre Père; c'est pourquoi je suis persuadé que tu extermineras ceux qui persécutent tes enfants. Si tu ne le fais pas, le péril est pour toi autant que pour nous. Cette cause est la tienne : ce que nous avons fait, nous n'avons pas pu ne pas le faire. C'est à toi, Père miséricordieux, de nous protéger.* » Tandis que je l'écoutais de loin priant en ces mots d'une voix claire, mon cœur brûlait de joie au dedans de moi, parce que je l'entendais parler à Dieu avec autant de ferveur et tout ensemble de liberté; surtout il s'appuyait si fermement sur les promesses des Psaumes, qu'il paraissait assuré que rien de ce qu'il demandait ne pouvait manquer de s'accomplir. »

glise, si nous savions prier comme ils ont su prier, et si au lieu de dire : C'était un privilége spécial que Dieu leur accordait, nous savions dire : « Seigneur, « enseigne-moi à prier! » Ah! si je revenais à la vie, je voudrais avec le secours de Dieu et en me défiant de moi-même, donner à la prière beaucoup plus de temps que je n'ai fait, et me reposer sur elle beaucoup plus que sur le travail, qu'il est cependant de notre devoir de ne jamais négliger, mais qui n'a de force qu'appuyé et animé par la prière. Je voudrais surtout répandre dans mes prières cette onction et cette ferveur du Saint-Esprit qui ne s'apprend pas en un jour, mais qui est le fruit d'un long, et souvent d'un douloureux apprentissage. O mes amis! vous qui êtes pleins de vie, vous dont la carrière ne semble pas encore toucher à son terme, — quoique nous n'en sachions rien et que je puisse vivre plus longtemps que vous, — saisissez l'occasion et la rachetez; entrez dans de nouvelles habitudes de prière. Portez dans la prière, avec cet esprit de ferveur, un esprit d'ordre et de méthode qui en augmentera la puissance, comme elle augmente la puissance de toutes les choses humaines, et seconde la puissance divine elle-même; cet ordre et cette méthode dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans la prière modèle, l'Oraison dominicale. Enfin, priez Dieu de vous conduire, et sortez d'ici pleins de cette prière : « Seigneur, enseigne-« moi à prier! » Je m'y appliquerai avec vous, quelque

court que le temps puisse être : Dieu ne regarde pas à la brièveté du temps, mais à la droiture du cœur. Tous ensemble, d'un même esprit et d'un même cœur, humiliés de la lâcheté de nos prières, formons la sainte résolution de connaître enfin par expérience quelles en sont les vraies promesses, afin que nous en recueillions le bienheureux héritage dans ce monde invisible avec lequel la prière seule nous met en rapport par la Parole de Dieu ; dans ce monde invisible, plus près des uns, plus loin des autres qu'ils ne le pensent ou ne le souhaitent, et qui, quoi qu'il en soit, dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, dans cent ans, ce serait énorme, — c'est-à-dire dans un clin d'œil, — va s'ouvrir pour tous ceux de nous qui ont mis toute leur espérance en Jésus-Christ crucifié et ressuscité d'entre les morts. C'est mon ardente prière pour vous, et si le Seigneur me rappelle à lui, c'est l'héritage que je voudrais laisser à chacun de vous, en commençant par ma famille bien-aimée ! Amen.

XVIII

LES REGRETS D'UN MOURANT

5. LA PRÉOCCUPATION DES PETITS INTÉRÊTS

(10 FÉVRIER 1856.)

Mes bien-aimés, qui me donnez une marque de votre amour fraternel en vous joignant encore à moi pour participer au repas de l'amour du Seigneur, l'un des objets qui troubleraient l'âme d'un homme qui contemple de près la mort, si elle n'était rassurée contre cela comme contre tout le reste par la grâce toute gratuite de Dieu en Jésus-Christ, c'est le souvenir de cette partie de sa vie qui a été perdue, quand elle n'a pas été plus que perdue, en petits intérêts, au lieu d'être occupée aux grands intérêts qui seuls devraient être constamment sous les yeux d'un chrétien. C'est pourquoi je veux appeler un moment votre attention sur le grand mal qu'il y a dans la préoccupation des petits intérêts pour le chrétien. Expliquons bien d'abord qu'il ne faut pas confondre la

préoccupation des petits intérêts avec l'attention donnée aux petites choses. Nous sommes appelés de Dieu à nous occuper d'une foule de petites choses, et c'est d'elles surtout que se compose la vie. La manière dont nous remplissons les petits devoirs est une mesure tout aussi fidèle, souvent plus fidèle, de notre piété, que celle dont nous remplissons les grands, parce que dans les petits, nous n'avons pour témoins que Dieu, nous-mêmes et notre famille, tandis que dans l'accomplissement des grands, nous sommes placés sur une sorte de théâtre, où notre orgueil ne trouve quelquefois que trop de complaisance à se voir établi. D'ailleurs, rien n'est petit ou grand de soi ; il ne le devient que par l'esprit que nous y portons. Devant Dieu, ce que nous appelons petit est aussi grand que ce que nous appelons le plus grand, et ce que nous appelons grand est aussi petit que ce que nous appelons le plus petit, puisque Dieu est infini et éternel. Une servante fidèle qui prend un soin affectueux d'un enfant que lui ont confié ses maîtres, pour l'amour de Dieu, fait une chose très grande devant Dieu, et qui aura sa récompense ; et un homme d'État qui aspire pour l'amour de soi-même aux premiers honneurs de la sagesse ou de l'éloquence, fait une chose très petite devant Dieu, et qui pourra lui attirer plus de honte dans le ciel que de gloire sur la terre. Ce qui importe donc, c'est d'apporter dans tout ce que nous faisons un esprit grand, élevé, qui regarde tou-

jours à Dieu, et qui fait toutes choses en vue de lui et de l'éternité; en sorte que portant Dieu partout dans nos cœurs, nous le portions aussi partout dans nos paroles et dans nos œuvres, et qu'il n'y ait rien de petit, de terrestre, de passager, dans notre vie tout entière.

L'exemple de Dieu lui-même achèvera de nous éclaircir ce que je viens de dire. Dieu ne fait aucune différence, pour le soin qu'il y apporte, entre les petites choses et les grandes. Il construit un brin d'herbe ou un flocon de neige avec autant de soin qu'il règle les proportions, les rapports et les mouvements des astres; et qu'il fabrique un grain de sable ou qu'il plante un mont Blanc, il fait tout ce qu'il fait en Dieu, c'est-à-dire avec un soin parfait. Mais ce Dieu qui ne voit rien de trop petit pour mériter son attention, a toujours dans ses petites œuvres, comme dans les grandes, l'éternité, son règne, sa gloire devant les yeux, selon ce qu'il a dit lui-même : « L'Éternel a « tout fait pour sa gloire ; » et il n'y a absolument rien dans toutes les œuvres, soit morales, soit physiques même de Dieu, dans lequel il n'ait porté le poids immense d'un regard infini et d'un intérêt éternel. De même de Jésus, ce Dieu rendu visible. Non-seulement il ne néglige pas de pauvres petits enfants qu'on lui apporte et que les apôtres regardaient comme au-dessous de lui de bénir, mais il ne néglige pas même les fragments des pains et des poissons, et il

veut que rien ne se perde, et cela dans un moment où il vient de faire voir que d'une parole, et même sans parole, il peut multiplier les pains et les poissons à volonté. Et ce même Jésus est celui qui accomplit les œuvres les plus grandes dans son incarnation, dans sa rédemption, dans sa passion, dans sa résurrection et dans son ascension glorieuse. Mais il fait toutes ces choses dans le même esprit ; et soit qu'il s'incarne, qu'il nous rachète, qu'il souffre pour nous, qu'il ressuscite, qu'il monte aux cieux ; soit qu'il s'arrête pour bénir ces petits enfants, ou pour faire ramasser les morceaux de pain et de poisson, ou pour adresser la moindre parole de consolation à un affligé, ou pour tendre un verre d'eau froide à qui a soif, il a toujours, dans chacune de ses actions, Dieu, l'éternité, et la gloire de son Père en vue; et c'est par là que Jésus-Christ nous apparaît dans toutes ses œuvres, ayant toujours sa tête dans le ciel quoique ses pieds soient sur la terre, et disant : « Celui qui « est dans le ciel, » en parlant de lui-même. Comme tout est grand dans son âme, tout est grand dans toutes ses œuvres et dans toutes ses pensées.

Eh bien, mes chers amis, voilà l'exemple qui nous est proposé; et c'est ainsi que nous devons marcher, préoccupés toujours non des petits intérêts de la terre, encore moins de ses convoitises et de ses péchés, mais préoccupés de Dieu, de sa gloire, de son amour, et de l'œuvre de Jésus-Christ pour l'honneur de Dieu

et pour le salut de l'humanité, en même temps que pour le nôtre. Faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous devons être ses imitateurs; et dans les moindres soins, comme dans les plus grands, porter toujours la pensée dominante de Dieu et de l'éternité. Le chrétien, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, doit toujours être grand devant Dieu, qui pèse la solide grandeur. Les peintres ont représenté les saints avec une auréole : l'Écriture n'a rien fait de semblable, excepté pour un saint de l'Ancien Testament; il est vrai qu'elle le fait d'une manière tout exceptionnelle. Les saints portent leur auréole en eux-mêmes, et la répandent partout où ils passent; et il faut que le chrétien donne une telle opinion de lui, qu'en quelque lieu qu'on le rencontre, dans la rue, dans un salon, à table, en prison, au faîte des grandeurs, on ait toujours le sentiment que c'est un homme qui cherche Dieu, qui songe à avancer les grands intérêts de l'humanité, qui trouve qu'il ne vaut pas la peine de vivre pour autre chose que pour glorifier Dieu et y fait concourir tous ses avantages et tous ses revers, qui est prêt à quitter la terre dès que son œuvre en ce point sera accomplie, et qui va, comme son Maître, de lieu en lieu, faisant le bien. Oh! que ce chrétien serait saint, qu'il serait heureux, exempt de convoitise, d'envie, d'inquiétude, et de tout ce qui trouble l'âme! marchant toujours avec Dieu, qu'il ferait honorer l'Évangile ! qu'il fermerait la bouche victorieusement aux

contredisants, et que d'âmes il amènerait à son Sauveur, par l'humble éclat d'une vie toute sainte, plus encore que par ses paroles les plus puissantes !

Mais ces chrétiens, où sont-ils? mon Dieu, où sont-ils? Et qu'il serait plus facile d'en trouver, je dis de vrais chrétiens, sincères, qui, s'ils venaient à mourir, remettraient leur âme entre les mains du Seigneur, qui dans le fond s'attendent à lui, mais qui se laissent détourner et préoccuper par de petits intérêts, par l'amour de l'argent, par la soif de la gloire de l'homme, par la jalousie des succès d'un compétiteur, par un ardent désir de succès personnels, par une ambition en dehors des voies que Dieu leur a frayées, par l'impatience des maux, par la répugnance pour les humiliations et pour les croix, par la vive contrariété qu'ils peuvent éprouver pour une parole, peut-être pour une parole mal interprétée, ou pour un accident insignifiant qui ne laissera pas de traces à la mort et peut-être pas dans une heure! O mon Dieu! que les chrétiens conséquents sont en petit nombre! C'est pour cela, mes amis, que l'Évangile est compromis par ceux qui le professent, et qu'on dit d'eux si souvent qu'après tout ils poursuivent ce que poursuivent les autres, et que ce qui trouble les autres, les trouble également. Ainsi l'Évangile est blessé par ceux-là même qui y cherchent leur paix et leur salut, et qui devraient employer tout ce qu'ils ont de force et de vie pour le glorifier, en marchant

la tête haute, la tête au ciel comme Jésus, cheminant les pieds sur la terre mais respirant dans le ciel, et y puisant le principe de toutes leurs actions et la force de toute leur vie.

Si vous saviez, mes amis, combien, quand on voit de près la mort, toutes ces illusions [illegible]dissipent, combien tout ce qui est petit paraît [illegible], combien cela seul qui est grand devant Dieu paraît grand, combien on regrette de n'avoir pas plus vécu pour Dieu comme a vécu Jésus, et combien, si l'on avait à recommencer la vie, on voudrait la mener d'une manière plus sérieuse, plus pleine de Jésus-Christ, de sa Parole et de ses exemples, — si vous le saviez ! vous mettriez dans ce moment même la main à l'œuvre, vous supplieriez Dieu de mettre votre conduite en rapport avec vos sentiments et votre foi ; vous y réussiriez, comme tant d'autres après tout y ont réussi, parce qu'ils ont crié à Dieu, et qu'ils ont *voulu* sincèrement devant Dieu ; et cette petite poignée d'enfants d[illegible] Dieu qui est rassemblée dans cette chambre, autour de ce lit de maladie [illegible]aisemblablement de mort, ces chrétiens avec to[illegible]urs infirmités et leurs langueurs, feraient plus pour l'avancement du règne de Dieu et pour le bien de l'humanité qu'une foule compacte et revêtue de tous les dons possibles ; et ils feraient des actions d'autant plus grandes que toute pensée de vaine grandeur serait désormais bannie loin de leur cœur. C'est mon souhait pour vous, c'est mon

ardente prière, et c'est aussi la prière que je vous supplie de présenter à Dieu pour moi, afin que durant le temps qui me reste, quel qu'il soit, je ne songe plus qu'à vivre pour la gloire de Dieu et pour le bien de mes semblables, ce qui sera vivre en même temps pour ma propre joie éternelle ! Amen.

XIX

JÉSUS-CHRIST

(17 février 1856.)

Quand on considère ce que nous venons de faire en rappelant ce que Dieu nous a donné en son Fils bien-aimé, on voudrait ou demeurer dans le silence, ou n'ajouter à ce service solennel que des paroles d'adoration et d'actions de grâces. Mais puisque le Seigneur nous appelle aussi à glorifier sa Parole et à rendre témoignage de sa vérité, et que dans certaines positions les occasions de le faire sont si rares, je continuerai, en me reposant sur le secours de Dieu, à vous exposer la vérité telle qu'elle est dans mon cœur, en attendant que le jour vienne où le Seigneur me dira en me fermant la bouche : C'est assez ; tu as assez parlé ; va maintenant te reposer de tes travaux dans le sein de ton Sauveur. J'aime, vous le savez, à vous parler ici, sous le nom de ce que j'appelle *les regrets du chrétien mourant*, des vues d'un chrétien qui se croit près de sa fin, sur l'emploi qu'il a fait de sa vie ou qu'il en voudrait faire si elle lui était conti-

nuée, et qu'il en voudrait voir faire à ses frères qui vivent encore. Mais je me sens aussi appelé, dans cette position particulière et surtout dans les jours obscurs et agités où nous vivons, à rendre témoignage des résultats auxquels la vie chrétienne et l'expérience du ministère pastoral dans mon infirmité m'ont conduit; afin que l'on sache bien dans quels sentiments, Dieu m'appelant, je me reposerai et je m'endormirai, et qu'il ne puisse y avoir aucune espèce de doute dans le cœur de mes amis, de mes frères, de l'Église, sur ce qui fait en ce moment, et ce qui fera de plus en plus, je l'espère de la bonté de Dieu, l'assurance de mon âme.

Il y a une première chose capitale sur laquelle je ne m'arrête pas dans ce moment, parce que nous nous en sommes dernièrement assez longuement entretenus : je sais bien que mon petit auditoire se renouvelle, mais je ne puis pas faire autrement que de suivre un certain ordre dans les pensées que je vous communique. Cette première vue était celle du péché. Le premier point est d'avoir une vue claire et profonde de notre état de péché devant Dieu, non-seulement par la conviction où nous sommes que nous avons péché contre sa loi sainte, mais parce que nous avons commencé de mesurer l'énormité du péché, la terreur des jugements de Dieu et la profondeur de l'abîme d'où il s'agissait de nous retirer. Une fois pénétrés de cette amertume du péché, sans atténuation, sans

excuse, sans explication aucune, et en nous bornant à dire : « J'ai péché contre toi, contre toi proprement, » l'Évangile tout entier se résume pour nous, mes chers amis, et se résume en particulier en ce moment pour moi, dans un seul mot, ou plutôt dans un seul nom, Jésus-Christ ; — selon ce que nous dit saint Paul : « Je « n'ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jé« sus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

Qui est Jésus-Christ ? Quel est-il ? Quelle idée avez-vous de lui ? Que répondriez-vous à sa question : « Qui « dit-on que je suis ? » Voilà le fondement et le commencement de notre foi. (O mon Dieu ! fortifie mon cœur et ma bouche pour te donner gloire dans mon affliction !...)

Quand nous contemplons Jésus-Christ, c'est d'abord comme homme que nous le regardons ; mais nous nous apercevons bientôt que ce n'est pas un homme ordinaire. Nous trouvons ici une charité infinie, une bonté toujours prête à nous venir en aide, et une puissance toujours capable de nous délivrer ; un maître et un libérateur qui guérit les maux du corps pour montrer qu'il peut guérir ceux de l'âme, et jusqu'aux misères les plus invisibles et les plus profondes ; une sainteté sans tache, une sainteté qui est celle de Dieu même transportée sur la terre ; et en un mot, dans un corps d'homme et dans un esprit d'homme, une vertu divine de vérité, de force, de bonté et de délivrance que nul homme n'a ja-

mais possédée ni soupçonnée, et qui nous attire vers lui comme vers celui que nous sommes instinctivement avertis pouvoir, et pouvoir seul, nous apporter toutes les délivrances qui nous sont nécessaires. Mais bientôt, en écoutant l'Écriture et en l'écoutant lui-même, ce mystère commence à s'éclaircir, mais par un autre mystère, plus profond encore. Nous apprenons que notre Seigneur Jésus-Christ, — car tel est l'homme que nous venons de contempler, — né d'une naissance surnaturelle, n'est pas seulement Fils de l'homme, mais en même temps Fils de Dieu : Fils de l'homme, c'est-à-dire homme ; Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu. S'il a une vertu, une puissance, une sainteté et une bonté divines, c'est qu'il est Dieu ; il est le reflet de sa personne et la splendeur de sa majesté, et « toute la plénitude de la divinité a habité en lui « corporellement. » C'est le mystère de la piété, Dieu manifesté en chair, Dieu pouvant dire à ses disciples, comme nous l'avons tantôt entendu lire : « Qui m'a « vu, a vu mon Père. » C'est ici, mes chers amis, dans ma conviction croissante et profonde, et dans celle de tout le peuple fidèle du commencement à la fin, prophètes, autant qu'il leur était donné de l'entrevoir, patriarches, apôtres, témoins, martyrs, Pères (les Pères fidèles de l'Église), réformateurs, serviteurs et servantes du Seigneur de tous les temps, c'est ici proprement la clef de l'édifice évangélique, et le fondement de l'Évangile tout entier ; c'est de ce point

que partent tous les chemins infiniment nombreux qui divergent vers tous les actes de foi et d'obéissance auxquels nous pouvons être appelés, en sorte que la vie chrétienne tout entière repose tellement sur ce fondement, Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair, que hors de là Jésus-Christ n'est pas seulement détrôné, mais Dieu l'est lui-même. Le Dieu vivant ne vit plus; on nous donne un Dieu des déistes, un Dieu des panthéistes, un Dieu des rationalistes, — qui n'est qu'un Dieu mort, qui n'a jamais sauvé, ni sanctifié, ni consolé personne, parce que le vrai Dieu est celui qui se révèle à nous, et non-seulement qui se révèle, mais qui se donne à nous en Jésus-Christ; car, comme quelqu'un l'a dit et si bien dit, dans la création Dieu nous montre sa main, mais dans la rédemption il nous donne son cœur.

Jésus-Christ Dieu et pourtant Jésus-Christ homme, véritablement et réellement homme, véritablement et pleinement Dieu, semble à plusieurs une doctrine de spéculation plutôt que de pratique (mon Dieu, fortifie ma faible voix et mon âme languissante!...); mais il n'en est point ainsi; et bien loin que ce soit une doctrine de spéculation, c'est le fond même de la pratique et de la vie chrétienne. Aussi saint Paul, tout en l'appelant un mystère, l'appelle *le mystère de la piété*: « Le mystère de la piété est grand. » Il n'y a pas de vie chrétienne, de sainteté chrétienne, de consolation chrétienne, de force chrétienne, de mort chrétienne,

hors de là ; c'est le fondement de tout le reste ; et la grâce du Seigneur Jésus répandue dans nos cœurs est notre unique force aussi bien que notre unique espérance.

C'est pourquoi je veux qu'on sache, et je confesse que je contemple en Jésus-Christ mon Dieu, devant qui je me prosterne avec Thomas, en lui disant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et de qui je rends ce témoignage avec saint Jean : « Il est le vrai Dieu « et la vie éternelle ; » ou avec saint Paul : « Il est « Dieu sur toutes choses, béni éternellement. » Je l'honore comme j'honore le Père ; et je sais que le Père, si jaloux de sa gloire, loin de l'être de celle que je donne à Jésus-Christ, l'approuve comme une gloire rendue à lui-même, parce qu'il veut que tous « honorent le Fils comme ils honorent le Père ; » et je m'applique à vivre dans la communion de Jésus-Christ, dans la paix de Jésus-Christ, le priant, m'attendant à lui, lui parlant, l'écoutant, et lui rendant en un mot une série constante de témoignages, de jour et de nuit, qui seraient une idolâtrie s'il n'était pas Dieu ; et s'il ne l'était pas dans le sens le plus élevé, le plus unique, que l'esprit humain soit capable de donner à ce nom sublime. Jésus-Christ est *celui qui est* : « Je suis ; — je suis le chemin, la vérité et la vie ; — je suis celui qui suis ; — Jéhovah ; — le Seigneur Dieu tout-puissant ; » — voilà ce qu'est Jésus-Christ : voilà ce qu'il est pour moi. Et si, dans les derniers moments de

ma vie, je devais être empêché par la maladie de lui rendre ce témoignage; je veux qu'on sache que je le lui rends ici ; et en le lui rendant ; je n'ai pas la pensée de le lui retirer jamais ! — car je n'ai connu ni le peu de foi, ni le peu de consolation, ni le peu de sainteté, ni le peu de charité que je possède, et que je prie Dieu de m'augmenter, — depuis que, changeant mes premiers sentiments, j'ai appris à adorer Jésus-Christ comme mon Sauveur et mon Dieu.

Cela mis en sûreté, je trouve en même temps en Jésus-Christ mon frère, mon semblable, mon ami, celui qui est avec moi, près de moi; et selon cette belle expression du Psaume LXXXIV ; « mon soleil et mon « bouclier. » Mon soleil, c'est ma protection de loin ; mon bouclier, c'est ma protection de près. Entre ce soleil de la divinité et moi, il y a tant de choses, un chemin si immense (dont je laisse à l'homme de calculer la durée matérielle, quoiqu'on n'en puisse jamais calculer la longueur spirituelle), que j'ai besoin du Seigneur près de moi, comme d'un bouclier qui m'enveloppe de toutes parts; — dont le cœur presse mon cœur, dont les bras me tiennent constamment environné, et auquel je puisse dire, et dire si je veux à l'oreille et sans que personne au monde l'entende : Je suis à toi et tu es à moi ! je sais qui tu es, mon Dieu et mon frère; et tu sais qui je suis, ton enfant et ton serviteur, qui, malgré toutes ses infirmités, croit en toi, qui ne gémit que de croire si peu, et qui aspire

à croire jusqu'à te glorifier dans les plus amères épreuves! — Jésus-Christ donc est mon frère. Ah! quelle grâce que d'avoir Dieu pour frère, et d'avoir un frère pour Dieu! Je ne pourrai jamais seulement essayer de dire tout ce qu'il y a de combinaison profonde, tendre et mystérieuse dans cette union de Dieu avec l'homme : voilà ce qu'est Jésus-Christ pour moi.

Je n'en puis dire davantage dans ce moment; mais vous voyez quelles sont mes pensées quant au Seigneur, que je serais prêt à confesser devant son tribunal s'il m'y appelait, sachant qu'il ne me démentira pas, et qu'il ne manque à ces sentiments que ce qui manque à mon adoration, à ma reconnaissance, et que je suis infiniment en arrière des sentiments d'amour et d'adoration que je lui dois. Mes amis, voilà ce que Jésus-Christ est devenu pour moi; voilà ce que Dieu, dans sa grâce, l'a rendu pour moi, en se servant tour à tour de moyens divers d'éducation, d'exemple, d'action, de livres, de prédications; en employant ces divers instruments à des degrés de lumière divers, en différentes manières, et en m'établissant ainsi dans sa grâce pour l'éternité. Je sais qu'il me préparait alors, et qu'il voulait me donner de pouvoir résister à ce qu'il m'envoie aujourd'hui; et que ce qu'il m'envoie aujourd'hui sera le couronnement, si toutefois c'est le couronnement, ce que nous ne pouvons pas affirmer encore, de ses dispensations à

mon égard. Et je vous conjure de vous interroger vous-mêmes, et de voir si Jésus-Christ est pour vous ce qu'il est pour l'Église universelle fidèle, ce qu'il est, je le répète, pour les patriarches, pour les prophètes, pour les apôtres, pour les martyrs, pour les Pères, pour les réformateurs, et pour tous les saints de tous les temps; ce qu'il est selon sa Parole, ce qu'il est selon ses propres déclarations, ce qu'il est selon les témoignages du Père; — reposez-vous alors, ne vous reposez jamais avant; car nul ne doit se reposer qu'il n'ait appris à se reposer au pied de la croix de son Dieu Sauveur, dût-il y être poussé par les vents et par les orages, et tomber de lassitude à cette place qu'il ne veut plus désormais quitter!

XX

L'ÉCRITURE

(24 FÉVRIER 1856.)

Ceux qui ont été présents à quelques-unes de ces réunions, savent que je me plais surtout, dans les quelques paroles que je vous adresse, mes chers amis en Christ, qui me donnez une si grande marque de votre charité, à repasser par-dessus les souvenirs d'un chrétien qui se croit prêt à comparaître devant Dieu, et puis aussi à recueillir en sa présence et à vous communiquer les résultats capitaux de ses études sur la Parole de Dieu, et la conviction dans laquelle il souhaite d'achever de vivre et de mourir. Ayant à ce point de vue exposé les résultats auxquels je suis parvenu concernant le péché, et la personne du Seigneur Jésus-Christ, j'en viens aujourd'hui à vous entretenir quelques instants de sa Parole.

Je déclare, comme devant le tribunal de Jésus-Christ où je m'attends à comparaître bientôt, que toutes mes recherches et mes études, soit de l'Écriture, soit de l'histoire de l'Église, soit de mon propre cœur,

et que toutes les discussions qui se sont dans ces dernières années élevées sur l'inspiration et l'autorité divine de la Parole de Dieu, n'ont fait, durant la triple période de mon ministère — (trois périodes d'environ dix ans chacune : Lyon, Montauban, Paris), — que me confirmer, quoique par des chemins que la sagesse de Dieu a faits quelque peu divers, dans la conviction inébranlable que quand l'Écriture parle, c'est Dieu qui parle ; et que quand elle proclame sa volonté, la voie du salut, les grandes doctrines du péché, de la grâce, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ce qu'elle nous dit n'est pas moins véritable et moins assuré que si le ciel s'entr'ouvrait dans ce moment sur notre tête, et si la voix de Dieu retentissait comme autrefois en Sinaï, nous disant les mêmes choses. Il n'y a pas de bornes à la confiance et à la soumission que nous devons aux Écritures, pas plus de bornes qu'on n'en trouverait à la vérité et à la fidélité de Dieu ; si bien que lorsque dans un jour dont Dieu seul connaît le nombre, et auquel j'aspire comme à une délivrance (sans oser toutefois le presser), — quand ce jour sera venu, et que j'entrerai dans le monde invisible, je ne m'attends pas à y trouver les choses autrement que la Parole de Dieu ne me les a représentées ici, — à part bien entendu la différence immense des conditions et de l'état de l'âme avant ou après la mort, dans le temps ou dans l'éternité : mais au fond, la voix que j'entendrai alors, qui sera revêtue de tout pouvoir de

juger, qui régnera sur toutes les créatures, cette voix sera la même que j'entends aujourd'hui sur la terre, et je dirai : C'est bien là ce que Dieu m'avait dit, et combien ne lui rends-je pas grâces aujourd'hui de ce que je n'ai pas attendu d'avoir vu pour croire! C'est que l'Écriture est l'expression divine des vérités et des maximes qui forment le fond même des choses invisibles et éternelles ; elle est comme une lettre que Dieu a écrite du monde invisible à ses enfants retenus dans le monde visible, pour que, sur la foi de Dieu, ils apprennent dès à présent comment sont les choses et qu'ils agissent en conséquence pour sauver leurs âmes. Ceux qui croient Dieu les sauveront, mais ceux qui ne croient point Dieu, comment les pourraient-ils sauver? L'Écriture est donc la Parole de Dieu dans le sens le plus élevé et tout ensemble le plus simple et le plus populaire de ce mot. Elle est l'unique règle sûre de la foi et de la vie ; une règle à laquelle toutes les autres doivent être soumises : tout ce qu'il y a de réunions dans le monde, de comités, de conférences, de prières, de recherches communes, n'a aucune valeur qu'autant qu'il est soumis et subordonné à l'autorité souveraine, infaillible, immuable de la Parole de Dieu. Le témoignage que je lui rends ici n'est que le témoignage que lui a rendu, je ne dis pas seulement un Moïse, un David, un saint Paul, un saint Jean, un Augustin, un Chrysostome, et tous les saints de tous les temps ; mais il est le témoignage que lui

a rendu Dieu lui-même, et Jésus-Christ qui donne à la Parole de Dieu la même gloire qu'il reçoit d'elle. L'expérience et l'observation, qu'il nous est permis d'invoquer, pourvu que ce soit avec une humble défiance, vient confirmer miséricordieusement tous ces témoignages ; car jamais il n'a été donné à aucun homme ni à aucune réunion d'hommes, de composer un livre, fût-ce un livre très court, qui égale la sainte Écriture, et qui soit capable de produire les mêmes effets de consolation, de sanctification, de conversion ; jamais cela ne sera donné à aucun homme, à aucune réunion d'hommes, à moins que le Saint-Esprit ne les conduise de la façon spéciale dont il a conduit les apôtres et les prophètes. Ce n'est pas une question de sainteté personnelle, puisque cette sainteté que nous venons de reconnaître à l'Écriture n'est pas moindre dans les discours d'un saint Paul que dans ceux de Jésus-Christ lui-même : c'est une question de direction divine. Cette direction divine paraît plus clairement encore quand on considère que ce livre a été écrit dans un ordre tout historique, et que cependant, répandu sur une surface de près de deux mille ans, il a sur chaque point une doctrine suivie et égale à elle-même. La Bible est un livre à part, que nul autre n'a jamais, ne saurait jamais égaler, et elle règne seule sur tous les systèmes, toutes les incertitudes et toutes les questions qui occupent ou agitent l'humanité.

Mais à peine, — j'entre ici dans un nouvel ordre de pensées, — ai-je sanctionné pour ma part le nom de Parole de Dieu que la Bible a reçu de Dieu lui-même et de Jésus-Christ, qu'en examinant de près ce livre, je le trouve plein de l'homme, tant il renferme de marques d'humanité; et au premier moment je pourrais ressentir une sorte de frayeur, comme si je m'étais engagé trop avant dans le témoignage que je lui ai rendu. Je reconnais en effet chez les écrivains de ce livre une individualité de style et de caractère si marquée, que si par impossible on venait à retrouver aujourd'hui quelque livre perdu qui par erreur n'eût pas jusqu'ici fait partie du canon, il n'y a pas un homme tant soit peu versé dans les saintes Écritures, qui ne fût capable de dire à l'instant s'il est de Jérémie ou d'Ésaïe, de Pierre, de Jean ou de Paul, tant il y a de différences entre ces écrivains, et tant chacun a imprimé son caractère particulier à tout ce qu'il a écrit. J'y trouve bien des choses que les écrivains de ce livre ont pu dire sans un secours particulier de l'Esprit de Dieu (2 Tim. IV, 13; etc.); et comme Dieu ne fait pas de miracles inutiles, nous voyons là l'esprit de l'homme qui a sa part dans la rédaction de la Parole de Dieu. Il y a plus : j'y trouve des traits qui rappellent l'infirmité humaine, comme lorsque saint Paul cherche à recueillir ses souvenirs, sans oser se fier à leur témoignage pour le nombre des personnes qu'il a baptisées à Corinthe; mais il

ne s'en préoccupe pas, « n'ayant pas été envoyé « pour baptiser, mais pour annoncer Jésus-Christ » (1 Cor. I, 14-17; etc.). Il a été clairement dans les vues de Dieu qu'à chaque page de ce livre que nous appelons la Parole de Dieu, on reconnût en même temps une parole d'homme. Mais si un homme qui n'a pas réfléchi peut en concevoir une sorte de frayeur, il ne tardera pas à se rassurer, et à voir au contraire un gage de bénédiction, de lumière, de spiritualité, dans ce qu'il y a d'humain dans la composition des Écritures. Car enfin, comment cela pouvait-il être évité? Cela ne pouvait être évité que si elle avait été dictée mot à mot, sans influence du caractère personnel ou des événements historiques. Prenons un exemple extrême que je cite avec un profond respect. Quand Dieu place dans la bouche d'un stupide animal des paroles de répréhension contre un prophète infidèle, il est bien évident que sa parole agit sans intermédiaire doué de volonté, et que *l'inspiration* (car c'en est bien une) est d'autant plus visible cette fois que l'instrument en est plus complétement passif. Qu'y a-t-il dans cette inspiration d'un être privé de raison qui se puisse comparer à l'inspiration d'un apôtre, tout imprégnée de son expérience et de ses sentiments personnels? Une remarque semblable appliquée à tous les degrés de l'échelle intermédiaire, en proportion de l'activité ou de la passivité de l'instrument, ferait comprendre que l'inspiration gagne en intérêt, à mesure qu'elle

devient plus personnelle, sans rien perdre en autorité. Aussi, que l'Écriture est plus belle, qu'elle est plus touchante, telle qu'elle a été donnée! donnée de Dieu dans l'ordre de l'histoire, par le moyen d'hommes dont l'Esprit de Dieu conduit l'esprit, d'hommes semblables à nous qui ont pu dire : « J'ai cru, c'est pour« quoi j'ai parlé ; » d'hommes dont on a pu dire par exemple : « Élie était sujet aux mêmes infirmités que « nous, et cependant ayant prié avec grande instance « qu'il ne plût point, il ne tomba point d'eau sur la « terre pendant trois ans et six mois. » La Parole de Dieu étant donnée dans l'histoire à des hommes tels que nous, et n'étant point apportée par des créatures supérieures et invisibles mais par des hommes faibles comme nous, sauvés comme nous, qui ont cru les premiers et qui ont pu dire : J'ai cru ce que je vous exhorte à croire, — a par cela même une vie, une fraîcheur, une puissance qui touche beaucoup plus profondément notre cœur, et forme entre ce cœur et cette Parole une familiarité et comme une amitié secrète, qui fait que le plus solennel de tous les livres en est en même temps le plus tendre et le plus cher : il y a ici une connaissance profonde du cœur de l'homme, et l'une des beautés les plus intimes de la Parole de Dieu. Ainsi la Bible, pour avoir été composée par de simples hommes, qui n'ont pas cessé en l'écrivant de combattre contre le péché et de dépendre personnellement de la foi qu'ils annonçaient,

non-seulement n'en est pas moins la Parole de Dieu, mais elle est d'autant plus divine qu'elle est plus humaine ; c'est-à-dire qu'on y sent d'autant plus la puissance et la présence de l'Esprit de Dieu et son influence sur nos âmes, que Dieu s'est servi, pour l'écrire, d'organes en qui son Esprit a seul pu opérer cette puissance et cette lumière surnaturelle, pour en faire des vaisseaux destinés à porter la vérité jusqu'au bout du monde. C'est par là que l'Écriture sainte gagne jusqu'au plus profond de nos cœurs ; et que tout en nous instruisant de la part de Dieu, elle nous instruit en même temps par les hommes, — réunissant à la fois toutes les conditions capables de toucher, d'éclairer, de convertir à Dieu, de soustraire aux ténèbres du siècle et d'accomplir tout en tous.

Il y a, mes chers amis, — et c'est ma dernière pensée, — il y a un contraste, ou plutôt un rapprochement, qui pour le chrétien achève d'éclaircir tout ensemble et de confirmer ce que je viens de dire : c'est la vue que nous avions dimanche dernier, et que l'Écriture nous donne partout, de Jésus-Christ, réunissant en soi la nature divine et la nature humaine d'une façon si merveilleuse que nous n'en pouvons pas rendre compte, mais qui est pourtant le fondement et la consolation de notre foi. Dimanche dernier, nous avons commencé par considérer Jésus-Christ dans sa perfection humaine, après quoi nous l'avons contemplé dans sa divinité. Supposez que nous eussions ren-

versé cet ordre, que nous eussions parlé d'abord de la nature divine de Jésus-Christ, et de l'obligation où nous sommes de l'adorer comme Dieu lui-même, et qu'ensuite nous eussions fait pour la première fois cette réflexion : Mais Jésus-Christ est un homme, capable de souffrir, de mourir, — je ne sais quelle crainte aurait pu également se glisser dans notre âme, comme si nous lui avions trop attribué de divinité. Mais, ainsi que nous l'avons vu dans cette même allocution de dimanche, l'Écriture nous fait voir partout que cette parfaite divinité s'allie en lui avec la parfaite humanité, et que l'une relève le prix de l'autre, sans en compromettre en rien la réalité. Elle nous révèle même qu'il est d'autant plus homme qu'il est plus Dieu, et d'autant plus Dieu qu'il est plus homme. Car quels sont les moments dans lesquels Jésus-Christ est le plus homme? N'est-ce pas dans la tentation du désert, dans l'angoisse de Gethsémané, et dans l'affreuse agonie de la croix? Et ne sont-ce pas là aussi les moments où il est le plus Dieu, vainqueur qu'il est du tentateur, surmontant la douleur et triomphant de la croix, par la puissance de l'Esprit de Dieu, qui habite en lui, non pas avec mesure comme en nous, mais sans mesure comme dans le Fils unique du Père? — Les choses se passent d'une manière semblable pour la Parole de Dieu : c'est une Parole de Dieu, sa Parole véritable, éternelle, et en même temps c'est une parole d'homme, où l'on sent

reluire l'esprit de l'homme et battre le cœur de l'homme. Et c'est pour cela qu'on peut dire qu'elle est d'autant plus divine qu'elle est plus humaine, parce que c'est précisément dans les moments où l'on sent le mieux dans un saint Paul, dans un saint Jean, par exemple, le combat de la foi, la lutte persévérante contre le péché, qu'on sent le mieux aussi combien est divine la lumière répandue dans leurs âmes, premièrement pour lutter pour leur propre compte, et puis pour répandre avec une vertu divine cette lumière dans le monde entier.

Que ce rapprochement entre Jésus-Christ et l'Écriture sainte me paraît admirable! Au reste, c'est un rapprochement, vous pouvez le croire, que je n'ai pas tiré de mon cerveau, mais qui m'est fourni par la Parole de Dieu elle-même. Pour celui qui sait qu'elle « ne parle point en vain, » il suffit de se rappeler une chose bien étonnante : c'est que les Écritures donnent parfois le même nom à Jésus-Christ et à l'Écriture sainte : elles les appellent l'une et l'autre la ***Parole de Dieu.*** L'une de ces paroles, Jésus-Christ, est la Parole vivante de Dieu, la manifestation personnelle de ses perfections invisibles au sein de l'humanité; l'autre, l'Écriture, est la Parole écrite de Dieu, manifestation verbale donnée par le langage de ces mêmes perfections invisibles. Elles sont inséparables pour nous : car ni Jésus-Christ ne nous est révélé que par l'Écriture, ni l'Écriture ne nous est donnée que pour nous

révéler Jésus-Christ. Ainsi l'Écriture est la Parole écrite de Dieu, comme Jésus-Christ est la Parole vivante de Dieu. Ceux qui s'appuient des caractères humains de l'Écriture pour en méconnaître la divinité, raisonnent comme ceux qui s'appuient sur la personnalité humaine de Jésus-Christ pour lui refuser le titre de Dieu, faute de comprendre que la nature humaine et la nature divine sont unies dans la personne de Jésus-Christ, comme la parole humaine et la parole divine sont unies dans les Écritures. Il n'est pas plus étonnant que l'Écriture, quoique parole de Dieu, porte en même temps tant de traces d'humanité, qu'il ne l'est que Jésus-Christ, quoique Dieu, soit homme. Quant à la manière dont se fondent les deux natures dans un cas et les deux voix dans l'autre, c'est le fond même de l'objet de la foi sur ce point, mystère profond, mais, nous dit saint Paul, « mystère de piété, » et qui remplit notre âme de joie et d'espérance.

Oui, l'Écriture est l'unique chemin par lequel nous puissions arriver à connaître Jésus-Christ sans danger d'erreur, comme Jésus-Christ est l'unique chemin par lequel nous puissions arriver au Père. Oui, si vous voulez sauver vos âmes, il faut croire à la Parole de Dieu; il faut vous soumettre à la Parole de Dieu; il ne faut rien chercher au dedans de vous-mêmes sous quelque beau nom que ce soit, raison, intelligence, sentiment, conscience, qui domine, qui juge, qui contrôle la Parole de Dieu; il ne s'agit pas de la contrô-

ler, il s'agit d'être contrôlé par elle. Les plus grands de tous les serviteurs de Dieu sont ceux qui s'abaissent devant cette Parole, des saint Paul, des David, des Luther, des Calvin, jaloux de s'humilier devant elle jusque dans la poudre, et s'ils le pouvaient, plus bas encore.

Qu'elle règne donc sans partage, cette Parole de mon Dieu Sauveur, à laquelle je suis si heureux de pouvoir rendre encore ce témoignage, « avant que « je m'en aille et que je ne sois plus, » — en attendant que ce drapeau de la vie éternelle que nous ne savons ici-bas ouvrir qu'à demi, achève de se déployer pour nous dans la pure et sereine lumière d'en haut!

XXI

LE SAINT-ESPRIT

(2 MARS 1856.)

Quelle grâce, mes bien-aimés, si nous savions l'entendre, que de recevoir ce pain et ce vin que le Seigneur nous donne lui-même, présent quoique absent, et plus présent, étant absent, que s'il était présent : « Ceci est mon corps rompu pour vous, ceci est mon « sang répandu pour vous. » Désormais c'est par l'union étroite avec le Seigneur, c'est par la possession de son corps et de son sang, que nous sommes appelés à faire son œuvre. C'est dans son corps meurtri et dans son sang répandu que nous sommes appelés à souffrir toutes les angoisses et toutes les douleurs de la chair ; et renouvelés par le Saint-Esprit en celui qui nous appelle à sa communion éternelle par la communion présente et visible, nous avons pour l'œuvre de Jésus la force de Jésus, la grâce de Jésus, et la nature divine de laquelle nous avons été faits participants en Jésus par les promesses de la foi. Hélas ! nous sommes des gens de petite foi ! Quel spectacle

donnerions-nous au monde si nous étions des gens de grande foi, d'une foi capable d'exciter, comme celle du centenier, l'admiration ou l'étonnement du Seigneur lui-même ! d'une foi qui, en saisissant Jésus-Christ, saisirait en lui la vie éternelle et tous les trésors de grâce qui sont déposés en ce Sauveur miséricordieux !

Nous nous occupions il y a quelques jours, mes chers amis, en considérant les pensées dans lesquelles se repose le chrétien quand il arrive à ce moment auquel on faisait allusion, et que, touchant à la fin de sa carrière, il dit au Seigneur dans sa petite mesure : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (il le dit, si toutefois il a été fidèle dans sa petite mesure) ; — nous considérions, dis-je, la puissance et la vérité de cette Parole par laquelle le Seigneur s'est révélé à nous, et par laquelle jour après jour il nourrit nos âmes, en sorte qu'elle nous est comme une communion perpétuelle par laquelle nous vivons de la vie de Jésus-Christ et nous accomplissons l'œuvre de Jésus-Christ. Mais ne l'oublions pas, et apprenons-le, soit des déclarations de la Parole de Dieu, soit des humiliantes expériences de notre vie, cette Parole, toute puissante et toute divine qu'elle est, qui faisait dire à Job : « Oh ! combien sont fortes les paroles de « l'Éternel, » n'a de force qu'autant qu'elle est appliquée à nos âmes par cet Esprit qui l'a fait déposer sur les pages du livre, qui a opéré dans le cœur d'un

Ésaïe et d'un Jérémie, d'un saint Paul et d'un saint Jean, et qui, les ayant choisis pour organes, les a conduits pour donner à toutes les générations humaines, sans danger d'erreur, la vérité éternelle ; cette Parole a besoin d'être récrite dans nos cœurs, et d'y être comme fixée par ce même Esprit, sans quoi elle est pour nous comme une parole morte et sans effet. Nous pourrions relire les saintes Écritures pendant des années que nous n'en recueillerions aucune bénédiction réelle, et que nous nous étonnerions de la voir si peu puissante, si peu justifiée par l'expérience, si le Saint-Esprit ne nous l'explique et ne nous l'applique, en venant demeurer en nous. Or, ce même Esprit, qui nous applique et qui nous explique la Parole de Dieu, est aussi celui qui opère en nous tout le reste. L'œuvre du Père qui nous a gratuitement sauvés, l'œuvre du Fils qui nous a rachetés par son sang, deviennent vaines sans l'œuvre du Saint-Esprit, qui ouvre notre âme pour croire au Père et au Fils, et pour mettre en pratique ces paroles de vie. L'homme, le cœur de l'homme nous est représenté par l'Écriture, où tout est grand, infini, éternel, comme un théâtre qui excite l'attention des saints anges et du Seigneur lui-même, et dans lequel se livre un combat continuel entre les puissances de l'enfer et les puissances du ciel, qui n'est que le renouvellement de ce grand combat qui s'est livré entre ces mêmes puissances dans la vie intérieure et extérieure

de notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel il a été rendu complétement vainqueur, et nous a rendus nous-mêmes capables d'être, en celui qui nous a aimés, plus que vainqueurs à notre tour. Ainsi nous sommes ou les esclaves et les dépositaires de l'esprit de ténèbres, ou les esclaves, les bienheureux esclaves et les riches dépositaires de l'Esprit de lumière et de vie, et c'est à nous de choisir l'un par l'incrédulité ou l'autre par la foi, car il est écrit : « J'ai mis devant vous le bien et « le mal, choisissez. » Mais il y a cette différence bien digne de la miséricorde de Dieu que, tandis que l'esprit de Satan, quelque ingénieux qu'il soit pour solliciter toutes les entrées et toutes les portes de nos cœurs, n'est pourtant jamais capable de s'unir entièrement à notre esprit et d'être un avec lui, — l'Esprit de Dieu daigne pénétrer au dedans de nous et s'unir tellement avec nous que nous devenons les temples du Saint-Esprit, et qu'étant remplis de l'Esprit de Jésus-Christ, nous sommes rendus capables de faire les œuvres qu'il a faites, et d'en faire même en un sens de plus grandes, ainsi qu'il l'a dit lui-même, en annonçant la promesse du Saint-Esprit : « Celui qui « croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en « fera même de plus grandes ; » si bien que Jésus déclare à ses disciples qu'à cause de cet Esprit qu'ils attendent de sa part, il vaut mieux pour eux qu'il s'en aille : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille. » O mon Sauveur ! que de fois j'ai souhaité de t'avoir

près de moi comme Pierre et Jean, et de pouvoir m'approcher de toi, m'entretenir avec toi et te consulter ! Mais voici que tu me l'as déclaré toi-même, il y a un don si précieux qu'avec lui il vaut mieux pour moi que tu t'en ailles, et ce don, tu me l'as fait par le Saint-Esprit. — Qui sont ceux qui connaissent et qui apprécient le don du Saint-Esprit? Ce qu'on peut dire, c'est que Dieu accorde à l'Église fidèle contemporaine la grâce de sentir combien elle a peu apprécié et possédé cet Esprit créateur qui n'est autre que Dieu lui-même venant demeurer en nous et y faire toutes choses nouvelles, cet Esprit à qui rien n'est impossible. Heureux celui qui croit et qui ne doute point! Si j'ai à vaincre une tentation redoutable, ce n'est pas moi qui dois la vaincre, c'est l'Esprit de Dieu que j'appelle en moi par la prière. Si j'ai à supporter des douleurs insupportables pour la chair, ce n'est pas moi qui ai à les supporter, c'est l'Esprit de Dieu que j'appelle en moi par la prière. Si j'ai à revêtir cet esprit d'amour si contraire à notre égoïsme naturel, ce n'est pas moi qui exercerai cette puissance d'amour, c'est l'Esprit de Dieu appelé en moi par la prière, — et de même de tout le reste; en sorte que pour douter que nous puissions, par le Saint-Esprit, accomplir l'œuvre à laquelle nous sommes appelés, il faudrait commencer par douter, premièrement que Dieu soit fidèle dans ses promesses, et puis qu'il possède la puissance nécessaire pour les accomplir. O mes amis, di-

sait un chrétien mourant, nous n'avons, même dans nos meilleurs jours, que les yeux à demi ouverts ; et j'applique tout particulièrement cette parole à la vertu et à la puissance du Saint-Esprit : car si nous avions les yeux bien ouverts pour le voir et pour l'apprécier, y aurait-il parmi nous tant de gémissements et de plaintes, et ne nous verrait-on pas toujours remplis de la puissance de la communion de Christ pour accomplir notre œuvre ? Mes amis, voyez la place que le Saint-Esprit occupe dans les Écritures, voyez celle qu'il occupe dans les promesses de Jésus-Christ à ses apôtres, le passage qu'il opère des Evangiles aux Actes, et le changement immense qu'il produit dans les apôtres eux-mêmes, pour montrer à tous les disciples de toutes les générations ce qu'il est capable de faire dans tous les temps. Le Saint-Esprit est la grande promesse du Nouveau Testament ; c'est lui qui met le comble à tout le reste. Élus du Père, rachetés du Fils, si nous venons à être remplis du Saint-Esprit et à vivre de sa vie, alors, et seulement alors, nous sommes mis en possession de notre héritage, en attendant que nous recueillions dans un monde meilleur et sous un ciel plus serein la plénitude de cet héritage, dégagé d'avec toutes les infirmités de la chair et de la terre, et que nous ne soyons plus que les temples du Saint-Esprit, tellement que nos corps mêmes soient appelés des corps glorieux et spirituels. Tombe bientôt, corps de poussière et de pé-

ché, pour faire place à ce corps glorieux, à ce corps spirituel, dans lequel nous accomplirons la volonté de Dieu avec la perfection de Jésus-Christ lui-même, et nous connaîtrons, par la lumière du Saint-Esprit, tous les dons du Saint-Esprit et toutes ses grâces ; — nous les connaîtrons pour en jouir, et surtout pour avoir appris à aimer comme nous fûmes aimés !

XXII

TOUT EN JÉSUS-CHRIST

(9 MARS 1856.)

LECTURE DE 1 COR. II, 1-10.

« Pour moi donc, mes frères, quand je suis venu vers vous, je n'y suis point venu avec excellence de parole et de sagesse humaine, en vous annonçant le témoignage de Dieu ; parce que je ne me suis proposé de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Et j'ai même été parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement. Et ma parole et ma prédication n'a point été en paroles persuasives de la sagesse humaine, mais en évidence de l'Esprit et de puissance ; afin que votre foi ne soit point de la sagesse des hommes, mais de la puissance de Dieu. Or, nous proposons une sagesse entre les parfaits, une sagesse, dis-je, qui n'est point de ce monde, ni des princes de ce siècle, qui vont être anéantis. Mais nous proposons la sagesse de Dieu, qui est en mystère, c'est-à-dire cachée, laquelle Dieu avait, avant les siècles, déterminée à notre gloire, et laquelle aucun des princes de ce siècle n'a connue ; car s'ils l'eussent connue, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire. Mais, ainsi qu'il est écrit : Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, lesquelles Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. »

En recueillant avec vous, mes chers amis, et comme sous vos yeux, les résultats dans lesquels m'a affermi l'expérience de la vie et du ministère évangélique, et

l'étude de la Parole de Dieu, je disais dimanche dernier : Tout par le Saint-Esprit; disons aujourd'hui : Tout en Jésus-Christ. On est porté quelquefois à se représenter Jésus-Christ comme ayant seulement ouvert pour nous la porte du ciel, et puis nous ayant en quelque sorte abandonnés pour y marcher par nous-mêmes ; mais c'est une vue bien étroite que celle-là de ce que le Seigneur a fait et de ce qu'il est pour nous ; et saint Paul avait assurément de plus hautes pensées lorsqu'il écrivait : « Je n'ai voulu savoir « autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-« Christ crucifié. » Pour lui, Dieu tout entier se résume en Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout entier se résume dans sa croix. Et ailleurs : « Il nous a été fait de la « part de Dieu sagesse, justice, sanctification et ré-« demption, » où nous voyons que Jésus-Christ ne nous a pas été donné seulement pour effacer nos péchés par son sang une fois répandu, mais qu'il nous a été donné encore, une fois réconciliés avec Dieu par ce précieux sang, pour nous conduire, pour nous sanctifier, pour nous remplir de sagesse, et pour accomplir tout en tous. Et encore : « Toute la pléni-« tude de la divinité habite en lui corporellement ; » c'est dans la chair, c'est sous une forme visible que Dieu habite en Christ, mais il y habite tout entier, avec toute sa gloire et toutes ses perfections éternelles. Et ailleurs encore, dans un autre passage bien profond du même apôtre : « Toutes choses sont à vous,

« et vous à Christ, et Christ à Dieu, » où nous voyons Dieu, par une admirable, une merveilleuse hiérarchie, à la tête de l'organisation tout entière de la vérité éternelle, envoyant et conduisant son Fils, et son Fils à son tour nous appelant et nous adoptant à lui, afin qu'au nom de ce Fils nous dominions sur toutes choses, et que nous possédions l'univers tout entier du droit de membres de celui auquel l'univers tout entier est soumis. « Toutes choses sont à vous, » premier degré; « et vous à Christ, » second degré; « et Christ à Dieu, » premier ou troisième degré, degré suprême auquel tout le reste se rattache et duquel tout le reste dépend. Que nous voilà loin maintenant de la pensée de ceux qui se représentent Jésus-Christ comme ayant accompli seulement un acte, l'acte principal du salut! Jésus-Christ est le Dieu de l'homme, comme l'a si bien dit Pascal dans quelques pages où il développe d'une manière profondément chrétienne la place que Jésus-Christ occupe entre Dieu et nous; il est le Dieu de l'homme; il est Dieu qui s'est donné à nous; il s'est donné tout entier; et quand nous possédons Jésus-Christ par une foi véritable, nous ne possédons rien moins que Dieu lui-même, et en lui la vie éternelle : « Celui qui a le Fils « a la vie... Dieu nous a donné la vie éternelle, et « cette vie est en son Fils. » — Aussi quel que soit le besoin qu'il s'agisse de satisfaire dans nos âmes et dans notre existence tout entière, terrestre et éter-

nelle, nous le trouvons en Jésus-Christ. S'agit-il avant tout d'effacer nos péchés? Il les a effacés par son sang. Il n'y a qu'une chose au monde qui efface les péchés : ce ne sont pas nos pénitences, ce n'est pas notre repentir, ce ne sont pas nos aumônes et nos bonnes œuvres, ce ne sont pas même nos prières, — c'est le sang de Jésus-Christ : « Le sang de Jésus-« Christ nous purifie de tout péché. » Tout péché que le sang de Jésus-Christ a couvert est à jamais anéanti devant Dieu. Dieu lui-même ne le voit plus : je pourrais employer des expressions plus fortes encore sans m'écarter de l'Écriture. « Dieu lui-même « les cherche, dit un prophète, et ne les trouve plus... « Il a jeté nos péchés derrière son dos » pour ne plus les contempler. « Il les a précipités au fond de la « mer ; » et nous contemplant en Christ, il nous contemple sans péché comme Christ lui-même qui « a « été fait péché pour nous, afin que nous fussions « justice de Dieu en lui. » — S'agit-il d'être consolés dans nos peines? Nous allons à Jésus-Christ ; il a souffert comme nous, plus que nous, infiniment plus que nous ne pouvons souffrir, infiniment plus que nous ne pouvons concevoir qu'on puisse souffrir ; toutes nos douleurs ne sont qu'un petit ruisseau détaché du fleuve de sa douleur infinie, comme c'est aussi de sa croix que coule toute consolation et toute miséricorde ; et c'est vers l'homme de douleurs que nous allons chercher la consolation et la paix, sachant

qu'il sait ce que c'est que la langueur, sachant qu'en nous approchant de lui nous trouverons non-seulement le soulagement de nos douleurs, mais que nous y verrons des bénédictions véritables, et que nos afflictions les plus amères seront trouvées à la fin ses grâces les plus signalées. — S'agit-il de la lumière et de la sagesse, de la force et de la résistance au péché ; s'agit-il de ce monde ou s'agit-il de l'autre, tout est en Christ : ayant Christ nous avons toutes choses, mais privés de lui nous n'avons absolument rien. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, dans ce passage si merveilleux que je vous citais tantôt, dit : « Toutes choses « sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu. » Toutes choses sont à vous, si vous êtes à Christ, qui est à Dieu. Ce n'est pas le rapport de Dieu à Christ qui sera contesté par personne ; ce n'est pas le rapport de Christ à nous, si nous sommes de vrais chrétiens, qui pourra être contesté. Eh bien, qu'en résulte-t-il? que toutes choses sont à nous. Je suis pauvre? Toutes les fortunes de ce monde sont à moi ; car elles sont à Christ, qui est à Dieu, et qui saurait bien me donner avec lui et par-dessus lui toutes les fortunes de la terre si elles m'étaient utiles. Si au lieu des richesses il me donne la pauvreté, c'est qu'elle est ce qu'il y a de meilleur pour moi, et le résultat du choix de Dieu. Tout le monde entier avec toutes ses gloires et sa puissance m'appartient, car ils appartiennent à mon Père, qui me les donnera demain, et

qui pourrait me les donner aujourd'hui, si cela m'était bon, car il en dispose à son gré. Je suis malade? La santé est à moi, la force est à moi, le bien-être est à moi, une jouissance parfaite de tous les biens de la vie est à moi; car tout cela est à Christ, qui est à Dieu, et qui en dispose à son gré. Pour qui en disposerait-il, si ce n'est pour moi, son enfant? Que si donc il me les refuse aujourd'hui, pour un moment fugitif qui passe comme une navette de tisserand, c'est qu'il a ses raisons pour cela; c'est qu'il y a dans ces douleurs et dans cette amertume des bénédictions cachées qui valent mieux pour moi que cette santé si précieuse et ce bien-être si doux. Il ne me prive jamais d'aucun bien que pour m'en accorder quelque autre meilleur : c'est là ma consolation, elle est toute dans son amour. S'agit-il de la sagesse et des lumières? Eh bien, quand même je serais ignorant toute ma vie, que je n'aurais pas eu l'occasion de cultiver mes facultés dans le monde, je suis savant en Christ. Connaissant Christ, je suis plus éclairé et plus illuminé des choses de Dieu que l'homme de ce monde qui a pâli une vie entière sur ses livres; car je connais cette lumière incréée, éternelle, qu'il ne connaît pas, qui est la lumière dans laquelle se réjouit Dieu lui-même, et par laquelle je suis conduit infailliblement à travers toutes les obscurités de la vie. Je vous défie de trouver quelque chose dont je ne puisse pas dire : Cela est à mon Père, donc cela est à moi; s'il me

le refuse aujourd'hui, il me le donnera demain : je me fie à son amour. Tout est à moi si je suis à Christ. — Aussi remarquez que saint Paul dit dans le chapitre que nous avons lu en commençant : « Je « n'ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jé« sus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » O mes amis, ne soyons pas assez ingrats pour oublier que c'est sous la croix et par la croix que Jésus-Christ nous a acquis et mérité cette immense félicité que j'essaye de décrire, et que je ne réussis pas même à entrevoir ou à concevoir. C'est par son sang versé, c'est par ses souffrances inimaginables qu'il a tout accompli pour nous. Son amour est le principe de notre délivrance et de notre rédemption tout entière : voilà le Sauveur. C'est par là que nous avons commencé, c'est par là qu'il faut finir. Nous venons à sa croix, nous nous asseyons sous sa croix, nous ne voulons pas que rien au monde nous arrache de cette place, nous y voulons vivre et nous y voulons mourir. Chers amis, — bientôt toutes les scènes de ce monde auront passé. Nous avons de l'angoisse au monde, mais ayons bon courage : Jésus-Christ a vaincu le monde ; l'homme fort a été lié par un plus fort que lui ; et maintenant nous voici en la présence de Christ qui nous a rachetés par son sang, et qui nous attend pour nous combler de gloire et de félicité. Ne voulez-vous pas de sa gloire? Ne voulez-vous pas de son amour? Connaissez-le tel qu'il est. Embrassez-le tout entier par une

foi sincère, afin que vous réalisiez ces paroles admirables de l'Apôtre que nous avons un instant méditées; que vous soyez heureux dans la vie et plus heureux dans la mort, et que cette vie si triste pour l'homme du monde soit pour vous une existence dont la lumière et la paix ira toujours croissant jusqu'au jour de Christ, auquel soit rendu la louange, l'honneur et la gloire, et par-dessus tout l'hommage de nos cœurs, et d'un amour répondant, s'il se peut, au sien !

XXIII

LA TRINITÉ

(16 MARS 1856.)

LECTURE DE ROM. VIII, 12-17.

« Ainsi donc, mes frères, nous sommes débiteurs, non point à la chair, pour vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'esprit vous mortifiez les actions du corps, vous vivrez. Or tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. Car vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions Abba, père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Et si nous sommes enfants, nous sommes donc héritiers, héritiers, dis-je, de Dieu et cohéritiers de Christ, si nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui. »

L'Écriture sainte est sage jusque dans son silence. Vous y chercheriez en vain le mot *trinité* pour exprimer la doctrine sur laquelle, si Dieu m'en prête la force, j'ai à cœur de vous dire quelques mots. Pourquoi? parce que ce mot *la trinité* présenterait à nos esprits l'idée de quelque chose de spéculatif, tandis que cette doctrine, qui a été plus tard appelée par la théologie humaine, et très bien appelée, du nom de

trinité, est tout ce qu'il y a au monde de plus pratique et de plus tendre, parce que c'est l'expression même de l'amour qui est en Dieu, soit dans ses rapports avec l'humanité, soit dans les rapports intérieurs de Dieu avec lui-même. Le principe de notre salut est dans l'amour de Dieu. « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier; — Dieu est amour, » et cet amour s'est manifesté à nous dans l'œuvre de notre salut; mais il s'est fait connaître non-seulement comme nous sauvant, mais comme existant de toute éternité dans le sein de Dieu, et faisant sa félicité éternelle avant de faire la nôtre et celle de toutes ses créatures fidèles. Lorsqu'on veut se rendre compte de la manière dont l'amour de Dieu opère envers ses pauvres créatures perdues, pour leur donner la vie éternelle qu'elles ont perdue par leurs œuvres, il n'y a qu'à suivre tout simplement l'ordre historique dans lequel Dieu nous a donné ses révélations, et a inspiré ses Écritures à ses apôtres, après l'avoir fait à ses prophètes. C'est ainsi que nous trouvons d'abord le Dieu de l'Ancien Testament, puis le Dieu des évangiles, et le Dieu des épîtres et de la prophétie évangélique.

Dans l'Ancien Testament, nous apprenons déjà, ce qui devrait suffire pour remplir nos cœurs de joie (ô mon Dieu! déploie ta force dans mon infirmité!...) — nous y apprenons ce qui devrait suffire pour remplir nos cœurs de joie : c'est que tout indignes que nous nous sommes rendus de son amour, Dieu nous a

pourtant aimés. Nous aurions mérité mille et mille fois qu'il se déclarât contre nous : et si quelqu'un n'était pas pénétré de cette pensée, il n'a qu'à relire les prophètes, Ézéchiel en particulier, qui sont tout remplis de cette doctrine terrible des jugements de Dieu que les Israélites ont attirés sur eux par leurs œuvres mauvaises, mais qu'ils n'avaient pas plus mérités que le reste des hommes dont leur histoire est comme le miroir. Mais voici qu'au lieu de se déclarer contre nous, Dieu se déclare pour nous ; et nous apprenons que là où nous ne devions nous attendre à trouver qu'un trésor de colère, nous trouvons un trésor de miséricorde. Le Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre, l'auteur du monde visible et du monde invisible, est *pour nous* tout entier ; il ne demande qu'à nous sauver ; et quiconque veut entrer dans ses pensées, confesser ses péchés et se soumettre à sa grâce, possédera la vie éternelle comme s'il n'avait point péché ; ou plutôt il la possédera, ayant péché mais ayant été réconcilié, avec un sentiment nouveau de la miséricorde qui est en Dieu. C'est ainsi que Dieu se révèle à nous dans l'Ancien Testament, et que soulevant ce pesant fardeau de la colère divine, l'amour divin perce partout ; ces mêmes prophètes qui dénoncent ces jugements terribles ne peuvent pas soutenir longtemps ce langage, et ils finissent toujours par des paroles de miséricorde. Vous trouverez cela d'une manière très remarquable dans le prophète Michée, qui, dans la

brièveté de ses pages, développe avec une plénitude admirable le plan de la condamnation, de la prophétie, et du salut dans lequel il finit par se reposer.

Arrivent les évangiles prédits par les prophètes. Alors Dieu fait un pas de plus : il s'approche de nous, il ne se contente pas de nous déclarer comme de loin qu'il est pour nous, mais il vient de tout près vivre avec nous, comme l'un d'entre nous, Fils de l'homme, pris d'entre les hommes, tout Fils de Dieu qu'il est ; et après avoir été pour nous, il est *avec nous*, tout près de nous, comme un ami et un frère, avec lequel, selon l'expression du Psaume LV[e], nous pouvons « communiquer tous nos secrets. » Alors Dieu se montre à nous sous un aspect plus tendre encore et plus rassurant que nous ne l'avions vu dans l'Ancien Testament, surtout lorsque cet ami et ce frère vient à achever de nous révéler la doctrine de la justice divine et de la miséricorde divine, en mourant pour nous sur la croix et en y effaçant nos péchés. Mais tandis qu'un rapport si tendre se déploie de Dieu à nous, un autre rapport se déploie dans le sein de Dieu lui-même, et nous apprenons que celui qui nous rachète est le Fils de celui qui veut nous sauver, et qu'il y a entre Dieu tel qu'il s'est montré dans l'Ancien Testament et Dieu tel qu'il apparaît dans les évangiles, le touchant rapport d'un père à son fils : rapport que nous ne pouvons en Dieu sonder jusqu'au fond, mais que nous pouvons discerner du moins être

quelque chose d'ineffablement tendre et mystérieux tout à la fois. Remarquez bien que l'un de ces rapports ne saurait aller sans l'autre, et que nous ne comprendrons jamais ce que Dieu est pour nous en Jésus-Christ, si nous n'entrevoyons pas ce que Jésus-Christ est pour Dieu, — d'autant plus qu'il y a ici quelque chose qui ne doit pas nous échapper. Nous ne comprenons dans sa plénitude l'esprit d'amour que comme esprit de sacrifice : or, en Dieu, semble-t-il, il ne peut y avoir de sacrifice ; car que pourrait-on prendre sur un seul moment de sa félicité éternelle ? Mais voici que dans la personne de son Fils, le Seigneur des seigneurs nous donne l'exemple du sacrifice ; voici que celui qui est le Fils du Père est en même temps « l'homme de douleurs ; » et que là où « la plénitude de la divinité a habité corporellement, » l'ineffable immensité de la douleur dont l'humanité est capable, — mais dont elle n'est capable que dans cette union avec la divinité, — se déploie à nos regards touchés et reconnaissants. Et ne voyez-vous pas que cette doctrine si touchante disparaît complétement si le Fils n'est pas un avec le Père, et que tout ce qui excite notre tendre reconnaissance pour le Seigneur Jésus-Christ tient à ce qu'il est véritablement Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu, comme il est Fils de l'homme, c'est-à-dire homme ?

Viennent les épîtres et la prophétie évangélique ; et comment s'ouvrent-elles ? Par la descente du Saint-

Esprit, qui fonde l'Église tout en se répandant sur elle. C'est le troisième et dernier pas, car on n'en saurait concevoir d'autre, que Dieu fait vers sa pauvre créature déchue. Il était avec elle, et le voici qui vient s'établir *en elle*, et se faire tellement un avec nous, que de ces pauvres corps nés de la poussière et devenus esclaves du péché, il forme des temples de son Esprit, le domicile de Dieu où il se complaît à reposer. Le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu, vient se donner à nous, après avoir été pour nous dans l'Ancien Testament, et avec nous dans les évangiles : c'est le dernier excès de l'amour divin qui ne peut se contenter qu'il ne se soit fait un avec nous, et qu'il ne soit venu demeurer en nous, « lui en nous, et nous « en lui. » Et ici encore, remarquez, mes chers amis, que toute la puissance de cette doctrine de vie disparaît, si le Saint-Esprit, au lieu d'être Dieu lui-même, n'était qu'une émanation de Dieu, qu'une action de Dieu, qu'un don de Dieu ; car ce ne serait alors que rappeler ce que nous savons abondamment par l'Ancien Testament et par les Evangiles sur la puissance et sur la grâce que Dieu peut et veut nous communiquer ; tandis que le Saint-Esprit tel qu'il se révèle à nous dans les épîtres et dans la fin du Nouveau Testament et dans les promesses de Jésus-Christ à ses disciples, étant Dieu lui-même, c'est la puissance de Dieu qui nous fortifie, c'est la paix de Dieu qui nous console, c'est la sainteté de Dieu qui nous affranchit

du mal, c'est la vie de Dieu qui fait battre notre cœur. — Oh! qui pourrait mesurer et comprendre l'immensité de ce progrès du dernier chapitre de l'Évangile au premier chapitre des Actes, et se rendre compte de cette marche admirable de la révélation et des dons divins, dans les trois parties des saintes Écritures que nous venons de parcourir, hélas! si rapidement pour le sujet, quoique trop longuement pour les petites forces de celui qui vous parle! Admirable vue, que je ne puis qu'indiquer. Le rapport du Père, du Fils et du Saint-Esprit à l'homme, correspond à un rapport du Père, du Fils et du Saint-Esprit en Dieu, et l'amour qui se répand pour nous sauver, est l'expression de l'amour qui a habité éternellement dans le sein de Dieu. Ah! que la doctrine que nous contemplons devient alors touchante et profonde! C'est là le fond de l'Évangile, et ceux qui la rejettent comme une doctrine spéculative et purement théologique, n'y ont donc jamais rien compris; c'est la force de notre cœur, c'est la joie de notre âme, c'est la vie de notre vie, c'est le fondement même de la vérité révélée.

Je suis obligé de m'arrêter et de laisser à vos méditations les choses que j'aurais voulu ajouter; et je me borne à vous rappeler en finissant un mot que j'ai souvent cité en chaire, mais que quelques–uns de ceux qui sont ici peuvent n'avoir pas entendu, et qui résume admirablement toute cette doctrine. Un Père de l'Église disait : « Nous avons dans l'Ancien Tes-

« tament ***Dieu pour nous***, dans les Évangiles ***Dieu***
« ***avec nous***, et dans les Actes et les Épîtres ***Dieu en***
« ***nous***. » C'est ce Dieu pour vous, avec vous et en vous ; c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que je vous souhaite, comme à moi-même, pour vivre et pour mourir, du plus profond d'un cœur qui vous est dévoué en Jésus-Christ !

XXIV

LA RÉSURRECTION

(23 MARS 1856. PAQUES)

LECTURE DE EPH. II, 1-10.

« Lorsque vous étiez morts en vos fautes et en vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, suivant le train de ce monde, selon le Prince de la puissance de l'air, qui est l'esprit qui agit maintenant avec efficace dans les enfants rebelles; entre lesquels aussi nous avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les désirs de la chair et de nos pensées; et nous étions de notre nature des enfants de colère, comme les autres. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, par sa grande charité de laquelle il nous a aimés, lors, dis-je, que nous étions morts en nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés. Et il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous par Jésus-Christ. Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi; et cela ne vient point de vous, c'est le don de Dieu; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles. »

Il est écrit : « La foi est une représentation des « choses qu'on espère, et une démonstration de celles « qu'on ne voit point; » c'est-à-dire qu'elle possède cette double vertu de rendre présentes les choses futures, et visibles les invisibles. Or, s'il y avait un fait dans lequel cette double vertu de la foi se trouvât

réalisée et comme incorporée, ce fait ajoutant à la puissance de la foi la clarté de la réalité, ne serait-il pas le fondement même de toutes nos lumières, et le plus ferme appui de notre espérance? Ce fait est la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. L'Écriture commence par unir tellement le chrétien à son Sauveur, par la foi, que ce qui lui arrive, nous arrive, et que son histoire se reproduit intérieurement, mais essentiellement, dans chacun de ses enfants. S'il meurt, nous mourons; s'il ressuscite, nous ressuscitons; s'il monte au ciel, nous y montons : et c'est par là que nous sommes sauvés, parce que nous sommes faits par la foi un avec Christ, qu'il n'est pas permis de chercher ailleurs que dans la vie et dans la gloire éternelle, ce qui nous oblige à nous y chercher aussi, nous qui sommes un avec lui par la foi. Mais voici que Jésus-Christ, après avoir vécu et être mort sous les yeux des hommes, ressuscite aussi sous leurs yeux, et se montre encore aux hommes après sa résurrection; c'est-à-dire que la résurrection de Jésus-Christ, qui nous appartient comme tout le reste, devient un événement visible, qui rend visible notre propre résurrection, d'invisible qu'elle était. Vous vous rappelez ces hérétiques dont parle saint Paul, qui disaient que la résurrection est déjà arrivée, la considérant comme une chose purement spirituelle : ils sont en opposition flagrante avec la doctrine de l'Évangile, qui fait de la résurrection de notre Sauveur et de celle

dont nous devons jouir après lui et avec lui, un fait réel, matériel, corporel, — et qui dans la résurrection de notre Sauveur nous montre déjà comme à l'œil notre résurrection. Quelle immense bénédiction et privilége n'est-ce pas pour le chrétien que de contempler en Jésus-Christ visiblement ressuscité sa propre résurrection, qui semble invisible, qui l'est dans un sens, mais qui devient visible dans son Sauveur! Elle est ainsi élevée au-dessus, je ne dis pas des doutes, mais des difficultés même de la foi, et devient un fait patent, saisissable, que nous trouvons en Jésus-Christ, et que nous nous appliquons à nous-mêmes.

Et en même temps, — car je ne puis dans l'état où je suis qu'indiquer les pensées, — la résurrection du Seigneur Jésus-Christ convertit un événement futur en un événement présent et même passé. S'il n'était pas ressuscité des morts, nous contemplerions toujours la résurrection comme quelque chose à venir, et par cela même présentant toujours quelque chose d'obscur et d'insaisissable, quoique les promesses de Dieu fussent certaines en soi. Mais ici Dieu a joint à la promesse un fait historique. Jésus-Christ est ressuscité, le voilà, on l'a vu ; et notre résurrection, qui est unie avec celle du Seigneur et qui en dépend, devient ainsi elle-même un fait historique, un fait présent, un fait passé. C'est pourquoi saint Paul dit : « Nous sommes déjà ressuscités. » Ainsi, par la résurrection de notre Sauveur, notre salut est

rendu d'invisible, visible; de futur, présent: que pourrions-nous demander de plus? Il n'y a que le chrétien qui puisse posséder ainsi une ferme assurance de sa réconciliation avec Dieu et de sa félicité éternelle, parce que les choses invisibles ont passé dans le domaine des choses visibles et présentes, dont il jouit en les contemplant en quelque sorte de ses yeux, et en les saisissant dès à présent. Aussi, vous pouvez remarquer, mes chers amis, que partout où la résurrection de notre Sauveur est mise dans l'ombre, l'assurance de notre salut l'est aussi. Ainsi, dans l'Église romaine, où l'attention est appelée constamment sur la mort de notre Seigneur Jésus-Christ et non pas sur sa résurrection, où la cérémonie essentielle et principale de l'Église, la messe, est la célébration de la mort de Jésus-Christ, il n'y a pas d'assurance du salut; on se ferait même scrupule d'être sûr de son salut, comme d'une sorte d'orgueil, et l'on tord certains passages de l'Écriture pour leur faire dire qu'il n'est jamais permis d'être assuré de son salut, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de paix, jamais d'espérance ferme pour le chrétien. Malheureusement, il y a bien des protestants qui ne sont pas plus avancés, et qui ne peuvent pas se réjouir dans l'assurance de leur salut; cela vient de ce qu'ils ne contemplent pas Jésus-Christ ressuscité des morts, et maintenant vivant, intervenant entre Dieu et nous, et les choses qui se passent entre Dieu et notre âme comme des choses vi-

vantes, présentes, historiques. Mais le chrétien éclairé sur la résurrection de notre Sauveur, jouit de l'assurance de son salut ; il en est aussi sûr qu'il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité, et pour le faire douter de son espérance éternelle, il faudrait commencer par le faire douter que Jésus-Christ est ressuscité des morts. C'est pourquoi le jour que nous célébrons est le plus grand jour de l'année chrétienne, et l'événement que nous rappelons aujourd'hui est non pas *un événement* du royaume des cieux, mais *l'événement* du royaume des cieux : c'était la résurrection de notre Sauveur que les apôtres s'appliquaient essentiellement à enseigner.

Et nous, mes amis, saisissons cette résurrection, vivons avec Jésus-Christ ressuscité, et nous jouirons de ce précieux privilége. Mais en même temps n'oublions pas à quel prix cette résurrection a été acquise, et par quel chemin Jésus-Christ a passé, afin que nos cœurs ne savourent le bonheur de cette assurance que dans un sentiment profond de reconnaissance et d'amour pour celui à qui nous le devons. Recevez ces quelques paroles dans l'amour du Seigneur, comme je vous les adresse, — c'est tout ce que je suis capable de vous dire ; — et appliquons-nous les uns et les autres à les développer devant lui dans le silence de la prière et dans l'étude de la Parole de Dieu, aux pieds de Jésus-Christ ressuscité, et dans l'amour de Jésus-Christ crucifié ! Amen.

XXV

DIEU EST AMOUR

(30 mars 1856.)

Lecture du Psaume C.

« Vous tous, habitants de la terre, jetez des cris de réjouissance à l'Éternel. Servez l'Éternel avec allégresse, venez devant lui avec un chant de joie. Connaissez que l'Éternel est Dieu. C'est lui qui nous a faits, et ce n'est pas nous; nous sommes son peuple et le troupeau de sa pâture. Entrez dans ses portes avec des actions de grâces, et dans ses parvis avec des louanges; célébrez-le, bénissez son nom. Car l'Éternel est bon; sa bonté demeure à jamais, et sa fidélité d'âge en âge. »

C'est moi qui ai demandé à notre ami, mes chers amis, de nous lire ce Psaume. Je n'ai plus de force que pour m'occuper de l'amour de Dieu. Dieu nous a aimés : c'est toute la doctrine de l'Évangile. Aimons Dieu : c'en est toute la morale. Sachant à peine si je pourrai me faire entendre, je recueille le peu de forces que j'ai pour invoquer avec vous l'amour éternel et infini de Dieu.

O Dieu, qui es amour, qui ne nous as rien fait, qui ne nous fais rien, et ne nous feras rien que par amour,

comment pourrais-je te rendre assez de grâces en voyant ces frères que l'amour rassemble autour de mon lit de maladie, de souffrances, et de ce que toi seul encore tu peux savoir! Je me réjouis dans leur amour. A qui en a-t-on témoigné davantage? Ne serais-je pas le plus ingrat des hommes si je n'en étais pas le plus reconnaissant? C'est pourquoi, mon Dieu, je te rends grâces; et je te rends grâces encore plus, s'il est possible, pour ton amour, qui m'a tant affligé, mais tant soutenu, et je le confesse devant eux, qui ne m'a jamais laissé manquer d'aucun secours, quoique j'aie souvent manqué de foi et de patience, et que je sois loin d'avoir atteint cette patience parfaite où j'aspire le plus. Mais toi tu as été la bonté même; et pendant qu'il me reste un souffle de vie et de force, je veux le confesser devant eux. Ta bonté, ta bonté! mon Dieu, je te rends grâces pour la gratuité avec laquelle cette bonté s'est manifestée en me pardonnant gratuitement toutes mes fautes, à moi le premier des pécheurs, le dernier de tes enfants, le plus pauvre de tes serviteurs, — mais aussi moi que tu as comblé de grâces, et dont tu t'es servi pour l'avancement de ton règne jusque dans l'excès de faiblesse et de douleur où je suis aujourd'hui plongé! Oh! je te rends grâces de ce que tu m'as donné un Sauveur! Sans lui, je confesse, ô mon Dieu, que je serais irrévocablement perdu, et aujourd'hui dans le plus affreux désespoir. Mais j'ai un Sauveur! qui m'a sauvé gratuite-

ment, par son sang répandu, et je veux que l'on sache que je m'appuie uniquement sur ce sang versé; que toutes mes justices, toutes mes œuvres qui ont eté louées, toutes mes prédications qui ont été appréciées et recherchées, — que tout cela n'est à mes yeux que comme un linge souillé, et qu'il n'y a rien en moi-même de capable de subsister un moment devant la clarté de ta face et devant la lumière de ta sainteté. Mais maintenant ce n'est pas moi qui serai jugé : c'est Christ en moi; et je sais, je sais qu'il entrera, et moi avec lui, et que lui et moi nous sommes tellement unis qu'il ne saurait jamais entrer et me laisser dehors. Mon Dieu, je te rends grâces avec tous ces amis, auxquels tu as accordé le même privilége et la même consolation, et auxquels tu as daigné, comme à moi, donner le Saint-Esprit pour appliquer à leur âme le don gratuit de la vie éternelle par le sang de Jésus-Christ. Je te rends grâces premièrement pour ma chère famille... Je te rends grâces pour mes frères, mes sœurs, mes amis, qui ont tous été pour moi des frères et des sœurs, et qui maintenant témoignent par leur amour et par leurs larmes de leur tendre sympathie, que je n'ai point méritée en aucune manière, et dont je me reconnais entièrement indigne, mais que tu as mise en eux pour moi, et qui m'est une si grande consolation. Je te rends grâces pour toutes choses. Je te rends grâces pour les consolations que tu as répandues sur cette semaine : pour

la nomination du professeur de Montauban, qui a été pour nous un si grand sujet de préoccupation et de prières; pour cette paix signée aujourd'hui même, que nous t'avons tant demandée, parce que nous pensons que la paix de la terre est propre à seconder encore, comme elle l'a fait précédemment, la paix qui descend d'en haut. Il est vrai, Seigneur, car je veux être sincère devant toi, que je souffre beaucoup, et que ma joie et mes actions de grâces sont bien assombries par ces souffrances et cet épuisement continuels. Mais tu m'as soutenu jusqu'ici et j'ai cette confiance que mes prières et celles de ma famille et de mes amis m'obtiendront la patience parfaite. Et maintenant, Seigneur, je les prends tous, ces amis, et je les mets dans ton sein paternel, au nom de Jésus, par le Saint-Esprit. Qu'il n'y en ait pas un seul dans cette chambre qui ne soit réuni dans les tabernacles éternels, et qu'assis à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nous puissions nous rappeler, avec une joie sans mélange, le jour qui nous rassemble! Oh! mon Dieu! sanctifie-nous parfaitement, et que tout ce qui nous reste de vie soit employé complétement à ton service. Que ton Esprit habite en nous, et soit l'âme, la vie et la joie de tous, des familles de tous, et de leurs affligés. Oh! Seigneur, plusieurs de nous ont des malades, des malades bien chers, nous te les recommandons. Je les porte tous sur mon cœur devant toi. Je ne veux pas les nommer, de peur que dans ma

faiblesse je n'en oublie quelqu'un, et ne fasse de la peine à quelqu'un de ceux qui sont ici; mais je les prends tous et les dépose au pied de la croix de Jésus, pour que tu les consoles et les sanctifies. Que ta grâce et ta paix soient avec nous tous, dès maintenant et à jamais! Amen.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cᵉ, rue des Grès, 11. — 1857.





Paris — Typ. de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11. — 1857.



